

Université de Montréal

L'allaitement autour de 1800 : discours, enjeux et expériences

rendus évidents à l'aide d'études de cas
situées à Munich et Nuremberg

par
Martina Chumova

Département de littératures et de langues modernes
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de maîtrise es arts (M.A.)
en études allemandes

août 2012

© Martina Chumova, 2012

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

L'allaitement autour de 1800 : discours, enjeux et expériences
rendus évidents à l'aide d'études de cas situées à Munich et Nuremberg

présenté par
Martina Chumova

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Manuel Meune, président-rapporteur

Nikola von Merveldt, directrice de recherche

Till van Rahden, membre du jury

Résumé

Dans l'Europe du 18^{ème} siècle, plusieurs médecins, pédagogues et moralistes conçoivent la maternité comme un enjeu politique. À l'intérieur de leurs discours, l'allaitement maternel devient le ciment reliant bonheur individuel, harmonie sociale et intérêts de l'État.

L'examen de traités médicaux et moraux nous permet d'explicitier les significations que les médecins, pédagogues et moralistes rattachent à l'allaitement, et nous pouvons retracer la popularisation de leurs idées dans certains médias de l'époque tels que les périodiques. Toutefois, ces sources ne nous en disent pas long sur les significations que les femmes concernées elles-mêmes accordaient à l'allaitement.

C'est précisément ce point que nous tentons d'élucider, à l'aide d'études de cas. Nous nous basons sur la correspondance d'une mère, sa fille et son beau-fils habitant Nuremberg et Munich au tournant du 18^{ème} au 19^{ème} siècle, afin de reconstituer les discours, enjeux, et pratiques autour de l'allaitement.

Nous nous intéressons d'abord aux différentes émotions suscitées par plusieurs expériences d'allaitement, heureuses et moins heureuses. Ensuite, nous explicitons les arguments, relations et autorités mises en scène lors de discussions conflictuelles sur l'allaitement et le sevrage. Nous montrons aussi quelles personnes étaient déterminantes dans la pratique de l'allaitement, pour finalement tenter d'atteindre les expériences et représentations du corps allaitant.

Mots-clés : maternité, allaitement, genre, ego-documents, expérience, corps, histoire, enfance, alimentation, Europe.

Abstract

The eighteenth century sees the rise of influential discourses treating motherhood as a political matter. Breastfeeding is at the heart of these discourses. Represented as a way to increase the health and vigor of citizens necessary to the state's power, breastfeeding is therefore linking individual happiness, social peace, and state's interests.

We can reconstruct the web of meanings physicians and moralists gave to breastfeeding from moral and medical treatises where their ideas are first exposed; new media like periodicals show us how these discourses were popularised. The meanings breastfeeding women gave to this practice is a lesser studied object: it will build the core of this master study.

With the help of a case study located in Nuremberg and Munich around 1800, I highlight the meanings breastfeeding bourgeois women and their relatives linked to breastfeeding. The sources used, mainly letters between a woman, her daughter and her son-in-law, allow me first to differentiate some of the emotions generated by happy and unhappy breastfeeding situations. Then I investigate a conflict about the issues of breastfeeding and weaning; this leads me to show that relations between the protagonists, as well as health concerns, are used as arguments in this matter. I also portray the concrete context in which breastfeeding is taking place and the people assisting to this practice. Finally, I try to assess the underlying perceptions and representations of the breastfeeding body.

Keywords: motherhood, breastfeeding, infant feeding, gender, ego documents, experience, body, family, history, Europe.

Zusammenfassung

Während des 18. Jahrhunderts kamen mehrere Ärzte, Pädagogen und Moralisten dazu, sich für Mutterschaft als eine *politische* Frage zu interessieren. Die von diesen Männern entworfenen Diskurse stellten das mütterliche Stillen in den Mittelpunkt: als Mittel, das Glück des Einzelnen, die gesellschaftliche Harmonie und die Interessen des Staates zu verbinden.

Das von den Ärzten, Pädagogen und Moralisten entworfene Beziehungsnetz ist in verschiedenen Traktaten sichtbar, und es wird durch neue Medien wie Zeitschriften popularisiert. Die Bedeutungen, die die Frauen und ihre Umgebung mit dem Stillen verbanden, können allerdings nicht anhand der Untersuchung dieser Medien erschlossen werden.

Genau dieser Frage gilt das Interesse dieser Masterarbeit. Am Beispiel einer Fallstudie werde ich die Bedeutungen des Stillens für die Frauen und ihre Umgebung erläutern. Untersucht wird die Korrespondenz zwischen einer bürgerlichen Mutter, ihrer Tochter und ihrem Schwiegersohn, die in Nürnberg und München um 1800 lebten. Zuerst werde ich mich den durch verschiedene Stillverfahren ausgelösten Emotionen zuwenden; danach werden die Kenntnisse und Beziehungen, die in den Debatten über das Stillen und Entwöhnen als Argumente benutzt werden, untersucht. Darüber hinaus wird gezeigt, welche Leute konkret den Verlauf des Stillens beeinflussten. Zum Schluß wird eine Annäherung an die Erfahrungen des stillenden Körpers gewagt.

Schlüsselwörter : Stillen, Mutterschaft, Gender, Egodokumente, Erfahrung, Körper, Ernährung, Kindheit, Geschichte, Europa.

Table des matières

Liste des illustrations	vii
Remerciements	viii
I. PROBLÉMATISATION	1
Introduction : Discours autour de l’allaitement au 18 ^{ème} siècle	1
Perspective 1 : le rôle de la femme dans la société	6
Perspective 2 : la relation aux enfants	9
Objectif du mémoire	13
II. ENJEUX ET ÉMOTIONS	15
1. Prélude : les enjeux du sevrage d’Elise	15
2. Correspondance et communication – possibilités et limites (corpus à l’étude)	19
3. Margarethe Merkel : « Sehnsucht nach der Freude des Stillens »	23
4. Anna Merkel (née Held) : douleur et culpabilité	27
III. QUI PARLE (ET QUI DÉCIDE) DE L’ALLAITEMENT ?	37
1. Relations et autorité	37
2. Les médecins et leurs connaissances	40
3. « Lastiges Zureden » et « wolgemeinte Elterliche Gesinungen »	43
4. Käthe Roth : une compétence maternelle qui se développe	45
IV. LA PRATIQUE DE L’ALLAITEMENT DANS SON CONTEXTE	50
1. La pratique de l’allaitement : un domaine féminin	50
2. Les pères, la naissance et l’allaitement	53
3. Les enfants et l’allaitement	54
4. Pudeur et sociabilité	56
V. LE CORPS QUI ALLAITE	59
1. Santé et maladie vues par le prisme d’une correspondance	59
2. Un équilibre fragile des forces	60
3. Dynamique de recherche de causes : le mal de dents	66
4. Le sevrage : une transition délicate	70
5. Perméabilité du corps et de l’esprit	75
VI. CONCLUSION	80
BIBLIOGRAPHIE	83
Annexe 1 : Tableaux généalogiques	88
Annexe 2 : Exemples de lettres	89

Liste des illustrations

Portraits de Friedrich et Käthe Roth.....	p. 15
Concernant les accouchemens et la taille des femmes.....	p. 28

Note sur les citations à partir de sources

1. Toutes les sources consultées au Stadtarchiv Nürnberg proviennent de la sous-section E18. Toutes les sources consultées au Landeskirchliches Archiv der Evangelisch-Lutherischen Kirche in Bayern proviennent de la sous-section Pers. XLVI (Familie Roth).

Pour éviter de surcharger les références en note de bas de page, nous omettrons ces sous-sections dans les références en note de bas de page :

Ex.: StadtAN 399 Nr. 27 (la référence complète étant StadtAN E18 399 Nr. 27)
LAELKB 37 Nr. 30 (la référence complète étant LAELKB Pers. XLVI 37 Nr. 30)

2. Dans la référence à une lettre, seule la personne qui écrit le passage cité est mentionnée, même s'il s'agit d'une lettre commune de plusieurs personnes.

3. Le diminutif « u » est transcrit au long : « und »

Afin de faciliter la lecture, les noms propres ont été uniformisés.

La syntaxe et l'orthographe, surtout dans les lettres de Margarethe Merkel, sont assez variables (notons par exemple un usage interchangeable du datif et de l'accusatif). J'ai choisi de conserver ce qui ressemble le plus à ce qui est écrit, même si cela nous semble incorrect.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier ma directrice de recherche Nikola von Merveldt, qui m'a depuis le début de ce projet gratifiée d'une confiance très « empowering ». Tout en me laissant une totale liberté, elle a toujours su m'apporter un soutien multiforme. Un merci particulier revient à Till van Rahden, pour ses encouragements et son indispensable liste de lecture. Rebekka Habermas a très généreusement partagé avec moi ses transcriptions et références sur l'allaitement chez les Merkel et les Roth ; je l'en remercie chaleureusement – notamment le cas d'Anna Held me serait resté inconnu sans son apport. Marena Marquet m'a patiemment épaulée dans le déchiffrement des écritures des Merkel et des Roth : son aide fut grandement appréciée. Merci aussi à Claudia Ulbrich et Claudia Jarzebowski de l'Université libre de Berlin, pour leurs commentaires très utiles et leur intérêt pour mon projet.

Je remercie les archives de Nuremberg (Stadtarchiv Nürnberg et le Landeskirchliches Archiv der Evangelisch-Lutherischen Kirche in Bayern) pour leur permission de reproduire des documents d'archives. Ma reconnaissance va également au Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) et au Fond québécois de recherches pour la société et la culture (FQRSC) : sans leur soutien financier, je n'aurais pas été en mesure d'entreprendre mes études de maîtrise. J'ai à plusieurs reprises bénéficié de bourses de recherche du Département de littératures et langues modernes de l'Université de Montréal et du Centre canadien d'études allemandes et européennes : ces bourses ont rendu possibles les essentiels séjours de recherche à Nuremberg.

Je ne peux omettre de mentionner mon fils Jakob, qui a grandi avec ce projet : lorsque j'ai débuté ma maîtrise, il avait trois ans ; au moment de déposer le mémoire, il entrait à l'école. L'expérience de sa naissance et de son allaitement, coïncidant avec la lecture de l'*Émile* de Rousseau, est à l'origine des questionnements sous-tendant ce texte. En dernier lieu, naturellement non le moindre, je suis de multiples façons redevable à Simon, mon ami/conjoint/compagnon intellectuel, pour son soutien de tous les jours!

I. PROBLÉMATISATION

Introduction : Discours autour de l'allaitement au 18^{ème} siècle

Dans l'Europe de la seconde moitié du 18^{ème} siècle, de nombreux traités prônant l'allaitement maternel – le plus souvent en opposition à l'allaitement par une nourrice – font leur apparition. Ces textes écrits par des médecins, philosophes et moralistes situent l'allaitement au cœur d'importants enjeux médicaux, sociaux et politiques¹. Prenons pour exemplifier cette cristallisation d'enjeux sociaux autour de l'allaitement le traité d'éducation *Émile*² de Jean-Jacques Rousseau, texte ayant eu une ample résonnance auprès de ses contemporains.

Au début de son traité d'éducation, Rousseau s'indigne contre l'habitude de confier l'allaitement des enfants à une nourrice. Pour celui dont l'éducation « négative » vise à se rapprocher de la voie de la nature³, « ces douces mères qui débarrassées de leurs enfans se livrent gaiment aux amusemens de la ville »⁴ sont non seulement la preuve par excellence de la société dénaturée dans laquelle il vit, mais aussi la cause de nombreux problèmes d'ordre familial, moral et politique. D'un redressement des mœurs maternelles découlerait « naturellement » une révolution sociale, comme il l'explicite dans cette phrase fréquemment

¹ Ces traités sont trop nombreux pour être énumérés ici. Pour une liste de traités de langue anglaise s'intéressant à l'allaitement, nous renvoyons à la p. 216 de l'article de Ruth Perry, « Colonizing the Breast : Sexuality and Maternity in Eighteenth-Century England », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 2, no 2 (1991), p. 204-234. Également le livre de Valerie Fildes *Breast, Bottles and Babies. A History of Infant Feeding* (Edinburgh : Edinburgh University Press, 1986) contient quantité de références aux traités médicaux s'intéressant à l'allaitement, principalement pour l'Angleterre. Pour les traités de langue allemande, voir les pages 133-135 dans *Ammenmärchen ? Ärztliche Stellungnahmen zum Ammenwesen im Zeitalter der Aufklärung* de Elisabeth Lorna Grob-Weinberger (Dietikon : Juris Druck, 1998). Les discours français sont élaborés aux pages 27-35 dans *Selling Mother's Milk. The Wet-Nursing Business in France. 1715-1914* de George Sussman (Urbana et al. : University of Illinois Press, 1982) ; ainsi qu'aux pages 155-171 dans *Entrer dans la vie : naissances et enfances dans la France traditionnelle* de Jacques Gélis, Mireille Laget et Marie-France Morel (Paris : Julliard-Gallimard, 1978).

² Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, dans *Œuvres complètes IV*. Édité par Charles Wirtz et Pierre Burgelin. Paris : Gallimard, 1969 [1762].

³ Grossièrement : Rousseau s'oppose à l'éducation des hommes en fonction de la place qu'ils auront à occuper dans la société. Son modèle d'éducation vise à un développement de l'homme *pour lui-même*, un homme qui pourra occuper n'importe quelle place dans la société. Pour arriver à cela, il propose une éducation *négative*, protégeant au mieux l'enfant des influences nocives de la société. Cette éducation sera donc calquée sur la nature. Cependant la nature, selon Rousseau, demande à l'homme seul d'être polyvalent et capable d'adaptation; la femme doit être élevée pour la place qui lui est destinée dans l'ordre naturel, celle d'épouse et de mère.

⁴ Rousseau, *Émile*, p. 255.

citée : « Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs, l'Etat va se repeupler; ce premier point, ce point seul va tout reunir. »⁵

À prime abord, il peut étonner que Rousseau accorde tant d'importance – et tant de pouvoir – à la pratique de l'allaitement maternel. Regardons-y de plus près. Rousseau arrive au thème des nourrices en passant par l'emballotement des enfans, qu'il condamne en tant que pratique qui contrarie, gêne, comprime, voire même garrotte les enfans ; bref, les frustre et pose les bases de leur assujettissement futur aux usages malsains de la société. À la question rhétorique « D'où vient cet usage déraisonnable ? » une réponse est aussitôt donnée : « D'un usage dénaturé »⁶. Puisque les mères, « méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans, il a fallu les confier à des femmes mercenaires, qui se trouvant ainsi mères d'enfans étrangers pour qui la nature ne leur disoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine »⁷.

De son écriture impétueuse et colorée, Rousseau esquisse une image acide de la nourrice en tant que femme négligente, n'hésitant pas à emballoter l'enfant pour se faciliter le travail, indifférente aux besoins de l'enfant et à sa souffrance⁸. C'est toutefois la mère qui confie son enfant à une autre qu'il désigne comme véritable responsable de ce mal. *Naturellement*, la nourrice n'éprouve pas de « sollicitude maternelle » envers le nourrisson. Elle pourrait devenir une bonne mère, c'est-à-dire dévouée, aimante et attentive aux besoins de l'enfant, « mais lentement ; il faudra que l'habitude change la nature ; et l'enfant mal soigné aura le tems de perir cent fois, avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mère »⁹. C'est la mère

⁵ Rousseau, *Émile*, p. 258.

⁶ Rousseau, *Émile*, p. 255.

⁷ Rousseau, *Émile*, p. 255.

⁸ « Au moindre tracas qui survient, on suspend [l'enfant] à un clou comme un paquet de hardes, et tandis que sans se presser la nourrice vaque à ses affaires, le malheureux reste ainsi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette situation avaient le visage violet. La poitrine fortement comprimée ne laissant pas circuler le sang, il remontoit à la tête ; et l'on croyait le patient fort tranquille, parce qu'il n'avoit pas la force de crier ». Rousseau, *Émile*, p. 255.

⁹ Rousseau, *Émile*, p. 257.

biologique qui, de par la nature, a la capacité (et donc le devoir¹⁰) d'allaiter ses enfants et de veiller à leur bien-être.

Lorsque celle-ci rejette ses « premiers devoirs », elle entraîne un cycle d'aliénation des liens familiaux, menant à la désagrégation sociale. Si les femmes rejettent leur rôle naturel de mère (et accessoirement d'épouse), c'est pour vaquer à d'autres activités moins morales – et peut-être même, comme l'insinue Rousseau, pour se livrer à des plaisirs adultérins. Puisqu'elles préfèrent les « amusements de la ville » aux devoirs et rigueurs de la maternité, il n'est pas surprenant que leurs maris aillent « s'égayer ailleurs », et refusent eux aussi leur rôle naturel (de premier précepteur de l'enfant). La cellule familiale se désagrège, d'autant plus que l'enfant reporte sur la nourrice l'amour filial revenant normalement à la mère. Cette dernière, jalouse, aggrave encore les choses lorsqu'elle tente de regagner cet amour filial, en traitant la nourrice avec mépris : non seulement elle échoue à rétablir les liens naturels, mais elle instille dans l'enfant l'idée d'ingratitude. Pire encore : de la négligence du « premier devoir » de nourrir leurs enfants, les femmes en arrivent à refuser de procréer, et causent ainsi la dépopulation¹¹. De cette façon, de la « première dépravation » découlent éducation bâclée, égoïsme et immoralité ; ainsi que décadence de l'individu et l'espèce. Si on reprend la phrase citée en exergue, mais en débutant la citation quelques phrases auparavant, on voit mieux les nœuds de conséquences que noue Rousseau autour du thème de l'allaitement maternel :

Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs, commencez par les mères; vous serez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette première dépravation; tout l'ordre moral s'altère, le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers; on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni pères ni mères, ni enfans, ni frères ni sœurs ; tous se connoissent à peine, comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison est d'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs, l'Etat va se repeupler ; ce premier point, ce point seul va tout réunir.¹²

¹⁰ Pour Rousseau, nature équivaut ici à moralité.

¹¹ Bien que la relation de cause à effet ne soit pas tout à fait évidente, Rousseau la présente comme telle. Voir par exemple : « Non contentes d'avoir cessé d'allaiter leurs enfans, les femmes cessent d'en vouloir faire. La conséquence est naturelle. Dès que l'état de mère est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout à fait [...] ». *Émile*, p. 256.

¹² Rousseau, *Émile*, p. 257-258.

L'articulation de ce passage montre clairement qu'en plaidant pour l'allaitement maternel, Rousseau prône non seulement l'alimentation de l'enfant par le lait maternel, mais surtout un modèle de soins garantissant la présence de l'enfant dans son foyer « naturel », avec la mère et le père en tant que premiers éducateurs¹³. Le recours à une nourrice introduit dans ce modèle un élément étranger, qui le corrompt et en altère les liens en éloignant ses membres les uns des autres, tandis que l'allaitement maternel fonctionne comme un ciment familial et social.

Les passages cités mettent de l'avant deux enjeux plus généraux déterminants dans la perception de l'allaitement pour les contemporains de Rousseau : le rôle de la femme dans la société et la relation aux enfants. Puisque ces deux enjeux (nommons-les : des perspectives) ont aussi structuré les investigations des historiens, littéraires et féministes voulant approcher l'allaitement dans le passé, nous devons présenter brièvement les idées et théories qu'ils ont suscitées. Mais avant, esquissons la tendance que le plaidoyer de Rousseau illustre¹⁴. Comme nous l'avons déjà mentionné, le plaidoyer de Rousseau pour l'allaitement maternel n'est nullement isolé ou révolutionnaire (pas plus que les implications sociales et politiques qu'il attribue à la pratique de l'allaitement) ; il s'inscrit dans un vaste courant idéologique s'intéressant à l'enfant et mettant de l'avant l'importance de son éducation pour la société. Car au 18^{ème} siècle, où se constitue la pédagogie, discipline s'intéressant à l'enfant et à son éducation, la question de l'éducation (physique et intellectuelle) est plus que sociale : elle est aussi politique.

Le raisonnement que font les premiers théoriciens d'une *santé publique* est le suivant : puisque la richesse d'un État dépend du nombre et de la vigueur de sa population, la capacité des femmes à produire et éduquer de futurs citoyens en santé est cruciale¹⁵. Ce raisonnement se traduit par des efforts pour sauver les vies « gaspillées » des enfants abandonnés, dont la forte

¹³ Ce même point est explicité aux pages 256-257 : « je penserais bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mère gâtée [...] Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique ? Et l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mère que de sa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes même, pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point. »

¹⁴ En note de bas de page nous référons plus particulièrement aux manifestations allemandes de ce courant.

¹⁵ Voir Sabine Toppe, *Polizey und Geschlecht. Der obrigkeitsstaatliche Mutterschaft-Diskurs in der Aufklärung*. Weinheim : Deutscher Studien-Verlag, 1999. Johann Peter Frank fait ce point explicitement, et dévoue les deux premiers volumes de son monumental *System einer vollständigen medicinischen Polizey* (Mannheim : C. F. Schwan, 1779-1780) aux politiques relevant de la santé maternelle et infantile.

mortalité semble dorénavant inacceptable : par la fondation d'hôpitaux destinés aux accouchements de femmes pauvres, où l'on tente d'améliorer les soins obstétricaux, et même parfois par des tentatives visant à réduire la marginalisation des enfants illégitimes¹⁶. Les enfants naissant dans des familles légitimes, quant à eux, deviennent le point de mire des efforts conceptuels des pédagogues, leur santé et éducation étant vues comme primordiales pour former de bons citoyens¹⁷. C'est de plus en plus la mère qui devient le centre d'intérêt (et le public-cible) des traités pédagogiques, remplaçant progressivement le père¹⁸. Le rôle qu'on attribue à la mère est double : elle agit autant sur la santé de l'enfant (en commençant par sa grossesse, pendant laquelle elle doit suivre les préceptes médicaux), que sur son esprit.

Le traitement de l'allaitement montre superbement comment ces deux aspects, le corps et l'esprit, le comportement et la moralité, sont liés dans les conceptions médicales et pédagogiques. Le lait maternel est présenté comme l'aliment parfaitement adapté à l'organisme de l'enfant, car il présente le plus de similitudes avec les fluides et la matière composant son corps. Il est parfaitement nourrissant pour l'enfant, sans être trop lourd ou difficile à digérer, c'est donc l'aliment qui assurera le mieux sa santé. Une incertitude plane sur la question de la transmission des traits de caractères par le lait¹⁹, mais la majorité des auteurs s'exprimant sur ce sujet sont certains que les émotions violentes de la mère ont une influence sur l'enfant. Dans tous les cas, il est certain qu'une nourrice représente pour l'enfant un exemple malsain : elle peut lui inculquer ses manières rustres, son langage peu recommandable, et, surtout, lui montrer qu'une immoralité première (pour être en mesure d'exercer son office, la nourrice doit d'abord tomber enceinte) peut amener à une conséquence favorable (la vie somme toute confortable de nourrice). À l'inverse, en allaitant son enfant, la mère montre qu'elle met le bien de l'enfant devant ses intérêts propres (sommeil, beauté des seins, vie sociale), et donc qu'elle prend son rôle de mère au sérieux. Elle constitue ainsi un

¹⁶ Mary Lindemann, « Maternal Politics : The Principles and Practice of Maternity Care in Eighteenth-Century Hamburg », *Journal of Family History*, vol. 9, no 1 (1984), p. 44-63.

¹⁷ Christa Kersting, *Die Genese der Pädagogik im 18. Jahrhundert. Campes »Allgemeine Revision« im Kontext der neuzeitlichen Wissenschaft*. Berlin : Deutscher Studien Verlag, 1992.

¹⁸ Pour un résumé de cette transition, voir Claudia Opitz, « Pflicht-Gefühl. Zur Codierung von Mutterliebe zwischen Renaissance und Aufklärung » dans *Kulturen der Gefühle in Mittelalter und Früher Neuzeit*, sous la dir. de Ingrid Kasten, Gesa Stedman et Margarethe Zimmermann. Stuttgart : J. B. Metzler, 2002, p. 154-170.

¹⁹ Certains auteurs l'admettent sans aucun doute, d'autres tiennent à la remettre en question ; d'autres encore reconnaissent leur ignorance.

exemple de moralité pour ses enfants. Dans plusieurs traités médicaux, les avantages que représente l'allaitement maternel pour le bonheur et la santé générale de la population trouvent leur pendant dans les multiples bénéfices de cette pratique autant pour la mère et l'enfant ; liant ainsi bonheur individuel, harmonie sociale et intérêt de l'État.

Perspective 1 : le rôle de la femme dans la société

En 1992, Ruth Perry formule le concept de *colonisation du corps des femmes* à des fins populationnistes²⁰. Perry, qui s'intéresse à l'Angleterre, montre comment le désir de maximiser la production d'enfants, après la mise à l'écart d'entreprises s'étant avérées trop coûteuses, telles qu'une vaste entreprise de mobilisation de nourrices pour le London Foundling Hospital, se déplace vers la sphère privée. À partir de 1750, argumente Perry, un motif récurrent dans la poésie comme la prose est la représentation d'une maternité sentimentale, redéfinie comme étant « counter to sexual feeling, opposing alike individual expression, desire, and agency in favor of a mother-self at the service of the family and the state »²¹. Parallèlement se développe une vaste culture imprimée, pour la plupart destinée aux femmes elles-mêmes, où scientifiques et moralistes leur expliquent comment agir et quels sentiments avoir envers leurs enfants. Dans ces deux genres littéraires, poursuit Perry, maternité et sexualité en viennent à s'exclure, et se disputent le thème/lieu du sein. Mère qui allaite ou femme désirable, faisant usage de son pouvoir et de sa liberté sexuelle : la femme ne peut être les deux, et bien entendu la première (érigée en clé de voute de la moralité bourgeoise) est préférée à la deuxième.

L'antagonisme absolu entre maternité et sexualité articulé par Perry est difficile à tenir, ne serait-ce que par les connotations sensuelles sur lesquelles jouent les représentations de femmes allaitantes dans les traités d'éducation destinés aux parents (*advice manual*). Nora

²⁰ Perry, « Colonizing ».

²¹ Perry, « Colonizing », p. 209.

Doyle, dans son article « Breast-Feeding and the Sentimental Maternal Ideal in America »²², fait ce point de façon convaincante, en montrant que les auteurs de traités d'éducation soulignent autant la nature physique du lien mère-enfant que la satisfaction sensuelle qu'apporte l'allaitement à la femme²³, tout en laissant une place au plaisir du regard masculin sur la femme allaitant l'enfant²⁴. Cependant, l'idée que ces discours sur l'allaitement limitent le champ d'action des femmes à un espace domestique pourrait bien être exacte²⁵.

En effet, il est tentant d'appréhender les discours sur l'allaitement maternel principalement comme des discours ayant comme résultat la réduction des femmes à leurs rôles biologiques maternels et une réduction de leur champ d'action. Les idées de *colonisation* des corps des femmes et de leur *domestication* subséquente s'inscrivent bien dans les théories faisant de la seconde moitié du 18^{ème} siècle un moment de recul pour ce qui est des droits et du champ d'action des femmes. Depuis longtemps, les *gender studies* se sont concentrées sur les incohérences internes entre les demandes universalistes de l'Aufklärung et l'exclusion de plusieurs groupes de ces nouvelles prérogatives : non-blancs, non-chrétiens, non-mâles²⁶. Déjà en 1988, Joan Landes argumente que l'exclusion des femmes n'est pas accidentelle, mais centrale aux discours autour de la Révolution Française²⁷ : la nouvelle « symbolique politique » de la Révolution associe la parole publique des femmes (entre autres celle des salonniers) à la déchéance morale de l'Ancien Régime, à son ordre mauvais, à son artificialité

²² Nora Doyle, « “The Highest Pleasure of Which Woman’s Nature Is Capable” : Breast-Feeding and the Sentimental Maternal Ideal in America, 1750–1860 », *The Journal of American History*, vol. 97, no 4 (2011), p. 958-973.

²³ « Advice manual linked women’s emotional satisfaction to the bodily experiences of maternity by portraying the mother-child bond as a profoundly physical experience that offered the mother sensual pleasure. By focusing on the physical sensations of breast-feeding, some descriptions of the process highlighted its erotic possibilities and described the pleasures of nursing in a vocabulary of sensuality and sexuality. » Doyle, « Sentimental Ideal », p. 963.

²⁴ Doyle, « Sentimental Ideal », p. 963-968.

²⁵ Et peut également se jouer sur le champ de la sexualité, comme l'indique Doyle : « If women felt sensual pleasure, it was less threatening for them to take pleasure in the duties of mothering than in other activities that were less chaste. In this way breast-feeding might become the center of pleasure for mother, infant, and husband – creating a domestic ideal that repressed the more dangerous possibilities of female sexual desire. » Doyle, « Sentimental Ideal », p. 967.

²⁶ Voir l'introduction écrite par les éditrices de *Tugend, Vernunft und Gefühl. Geschlechterdiskurse der Aufklärung und weibliche Lebenswelten*, sous la dir. de Claudia Opitz, Ulrike Weckel et Elke Kleinau, Münster *et al.*, Waxmann, 2000.

²⁷ « the exclusion of women from the bourgeois public was not incidental but central to its incarnation ». Joan Landes, *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*. Ithaca : Cornell University Press, 1988, p. 7.

et à sa futilité. L'instauration d'un nouvel ordre, basé sur la rationalité et la transparence, attributs de la parole masculine, reposerait ainsi sur la mise au silence des femmes publiques.

Plus généralement, dans le chaos et l'incertitude produits par les turbulences sociales, on pourrait supposer qu'un nouvel ordre tente de se créer, et qu'il cherche à se fonder sur quelque chose : en l'occurrence sur l'ordre « naturel » des sexes. Dans le contexte des radicales revendications d'égalité de la fin du 18^{ème} siècle, « the physiological difference between male and female had to be reinvented, so to speak, to offset potentially subversive claims women might make for political equality »²⁸. La « découverte » de cet ordre naturel des sexes est fondée et légitimée par différentes disciplines scientifiques prenant leur essor à cette époque, comme le capture et documente Claudia Honegger pour la période 1750-1850²⁹. Honegger montre comment, au cours de cette période, les stratégies légitimatrices d'une « Ordnung der Geschlechter » se déplacent des domaines social et moral (la bonne marche de la société et du couple), vers l'ordre et les lois de la nature. Notamment l'émergence de la *gynécologie*, science de la femme, relègue cette dernière dans une catégorie périphérique – de par ses caractéristiques physiques et biologiques. Dans ce nouvel ordre de la nature, *découvert* par la science, les capacités procréatrices de la femme sont présentées comme déterminant tout son être. Par conséquent, sa destinée (*Bestimmung*) de mère, autour de laquelle doit désormais s'orienter sa vie entière, est mise de l'avant comme décisive, autant dans les découvertes de la science que dans ses catégories et sa nomenclature. Ainsi Carl von Linné, comme le souligne Londa Schiebinger, ne fait pas un choix anodin lorsqu'il choisit l'appellation « mammifères » pour un regroupement d'animaux (ayant plusieurs éléments en commun), mais choisit ainsi de mettre de l'avant le rôle maternel de la femme et sa place dans la société³⁰.

Résumons. Dans la deuxième moitié du 18^{ème} siècle, la capacité de la femme à allaiter ses enfants – et seulement les siens – est entrelacée à différents discours se déclarant de l'autorité et des méthodes scientifiques. Ces discours lient la capacité du corps de la femme à produire

²⁸ Perry, « Colonizing », p. 212.

²⁹ Claudia Honegger, *Die Ordnung der Geschlechter. Die Wissenschaften vom Menschen und das Weib. 1750-1850*. Frankfurt am Main, New York: Campus Verlag, 1991.

³⁰ Londa Schiebinger, « Why Mammals are Called Mammals: Gender Politics in Eighteenth-Century Natural History », *The American Historical Review*, vol. 98, no 2 (1993), p. 382-411.

une nourriture adaptée à son enfant, sa vocation à se consacrer à leur éducation, et sa vraie place dans la société : une place étroitement circonscrite, domestique. Or, si ce rôle maternel, construit autour de l'impératif de l'allaitement, peut être un carcan, il peut aussi donner aux femmes des possibilités plus étendues en matière de reconnaissance et d'autorité. Nora Doyle exprime le potentiel à double-tranchant du nouvel idéal sentimental : en agissant conformément à sa *nature*, en étant donc « affectionate, chaste, healthy, tender, and nurturing, and – above all – by breast-feeding, mothers could embody the maternal ideal and gain a greater degree of recognition and authority than they could achieve merely as a women »³¹. Cependant, lorsqu'elles s'en écartent, elles pourront être taxées de « unnatural, abhorrent, and even criminal »³². L'emphase sur la maternité est donc porteuse d'un double potentiel : elle offre aux femmes des possibilités accrues d'influence et de reconnaissance dans la sphère domestique, mais en même temps les cantonne dans ce lieu et leur prescrit un chemin normatif étroit.

Perspective 2 : la relation aux enfants

Un autre angle ayant servi à approcher l'allaitement dans le passé est celui de la relation aux enfants. En 1960, Philippe Ariès postule dans son ouvrage *L'Enfant et la vie familiale* que le Moyen Âge ne connaît pas de concept de l'enfance : les enfants auraient été représentés, habillés et traités comme des petits adultes³³. Dans les années 1970, plusieurs historiens reprennent la thèse d'Ariès, en ajoutant à l'absence du concept de l'enfance à la fois indifférence aux besoins spécifiques des enfants, négligence et mauvais traitements parentaux³⁴. Dans sa forme la plus extrême, cette histoire des enfants raconte une enfance de plus en plus battue, maltraitée et brimée plus on remonte dans le temps. Dans ces thèses

³¹ Doyle, « Sentimental Ideal », p. 973. Par ailleurs, Doyle retrace une évolution similaire des arguments pour l'allaitement maternel que celle présentée par Perry : si vers le milieu du 18^{ème} siècle, les auteurs de traités médicaux s'intéressent plutôt à la santé de la femme et de l'enfant, et critiquent le refus d'allaiter en tant que non respect d'un devoir (envers la nature ou l'ordre divin), vers la fin du siècle, une rhétorique sentimentale soulignant le plaisir maternel et les liens affectifs causés par la maternité prend son essor.

³² Doyle, « Sentimental Ideal », p. 973.

³³ Philippe Ariès : *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris : Plon, 1960.

³⁴ Pour un résumé critique de ces thèses, voir les p. 1-67 dans Linda Pollock, *Forgotten Children. Parent-child relations from 1500 to 1900*. Cambridge et al. : Cambridge University Press, 1983.

situant au 18^{ème} siècle l'apparition d'un sentiment d'amour maternel, la mise en nourrice trouve place en tant que preuve d'indifférence parentale, et l'allaitement maternel en tant que signe d'une intensification de la relation mère-enfant³⁵. Ces thèses ont toutes été critiquées et nuancées. Cependant, puisque l'association « nourrice = indifférence, allaitement = amour maternel » exemplifie le problème de l'appréciation des émotions dans le passé, nous allons en présenter brièvement les termes.

Que signifie concrètement « mettre un enfant en nourrice » dans une grande ville française du 18^{ème} siècle, ce contre quoi Rousseau s'insurge ? L'enfant que l'on met en nourrice est envoyé quelques jours après sa naissance (souvent dès qu'il est baptisé) chez une femme à la campagne qui le nourrira de son lait et en prendra soin durant deux ans, parfois plus. C'est un phénomène urbain, mais qui transcende les classes sociales : artisans, bourgeois comme nobles placent leurs enfants chez des nourrices à la campagne, et les enfants abandonnés y sont aussi acheminés. George Sussman dépeint l'ampleur du phénomène dans son ouvrage au sous-titre parlant *The Wet-Nursing Business in France 1715-1914* : « Cities like Paris and Lyon sent nearly all their newborns to the suburbs and beyond for the nursing period. They were cities without babies »³⁶. L'ampleur du phénomène et sa concentration dans certaines régions³⁷ frappe l'imagination³⁸. Ainsi, les études historiques s'intéressant à l'allaitement se sont souvent concentrées sur la mise en nourrice, étudiée en tant que pratique étrange, demandant explication³⁹.

³⁵ Le livre d'Elisabeth Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel. XVIIe-XXe siècles* (Paris: Flammarion, 1980) constitue sans doute l'articulation la plus connue de ces thèses.

³⁶ George D. Sussman, *Selling Mother's Milk. The Wet-Nursing Business in France. 1715-1914*. Urbana, Chicago, London : University of Illinois Press, 1982. La citation est tirée de la p. 19.

³⁷ En Italie et en France, les parents envoient l'enfant chez une nourrice à la campagne tandis qu'en Allemagne, ceux qui ont recours à une nourrice la prennent plutôt chez eux. Heide Wunder donne une répartition par régions pour l'Allemagne aux pages 19-20 de *He Is the Sun, She Is the Moon. Women in Early Modern Germany*. (Cambridge et London : Harvard University Press, 1998). Par ailleurs, Marie France Morel précise que si la mise en nourrice représente le « pattern dominant » dans les grandes villes françaises du 18^{ème} et 19^{ème} siècles, celles-ci ne contiennent alors que 10 à 15 % de la population. Morel, « L'amour maternel : aspects historiques », *Spirale*, 18, 2 (2001) p. 29-55.

³⁸ Sussman note « This practice, shared by the urban elite of Europe in the seventeenth century but practiced exclusively by their class, was disappearing in the eighteenth century everywhere but in France, and there it was expanding to new social groups in the cities ». *Selling Mother's Milk*, p. 7.

³⁹ Même Sussman, en 1982, aborde son étude de la mise en nourrice en France de cette façon, bien qu'avec sensibilité et subtilité. Il résume les trois explications ayant été avancées du « phénomène de la mise en nourrice » : 1. en tant qu'*artefact culturel*, c'est-à-dire comme résultat d'attitudes culturelles (qui nous sont étrangères) par rapport à la famille et aux enfants ; 2. en tant qu'*adaptation* à certaines conditions économiques et

Et pour cause : comment concilier avec notre idée de soins adéquats au nourrisson une pratique impliquant de le confier à des gens inconnus, pour le laisser à leurs bons soins, quelques jours à peine après sa naissance ? Prendre en compte le contexte et les idées sous-tendant cette pratique nous permet de l'appréhender mieux. Savoir que les théories de l'environnement influentes au 18^{ème} siècle considèrent l'air de la ville comme nocif peut rendre logique d'envoyer l'enfant à la campagne se nourrir du lait d'une paysanne saine, plutôt que de boire celui de sa mère, corrompu par les miasmes de la ville⁴⁰. Replacée dans un contexte où l'apport économique du travail de la mère est indispensable, et ce travail difficilement conciliable avec le soin à un nourrisson, la mise en nourrice fait sens⁴¹. Savoir que plusieurs parents visitent l'enfant en nourrice fréquemment, témoignent de leur anxiété lorsqu'il est malade⁴² et prennent son bien-être en question lors de décisions familiales⁴³ complète le tableau.

Ces considérations nous amènent à la question des sources⁴⁴. C'est la mise en commun de plusieurs types de sources qui nous permet de tracer un portrait nuancé de la mise en nourrice. Or, dans quels médias l'allaitement (et plus généralement la fonction maternelle, ainsi que son importance sur l'éducation des enfants) est-il thématiqué ? Les traités médicaux nous informent sur la valeur de l'allaitement, sur sa place dans les modèles médicaux de l'époque et sur son

sociales, particulièrement le travail féminin en milieu urbain; 3. combinée à l'une ou à l'autre des explications précédentes, en tant que nécessité matérielle et technologique avant que la théorie des germes et la pasteurisation ne simplifient le problème d'une alimentation du nourrisson sécuritaire (Sussman, *Selling Mother's Milk*, p. 8-13).

⁴⁰ Par exemple Morel, « L'amour maternel », p. 36.

⁴¹ Bien entendu, on se représente que la situation est bien plus complexe et différenciée que je ne le dépeins ici. Voir Sussman, *Selling Mother's Milk*.

⁴² Pollock, *Forgotten Children*, p. 216.

⁴³ Pollock rapporte par exemple : « When Moore (1779-1852) removed house, he was reluctant to disturb a child still at nurse; but his wife was unhappy at the separation : "The only drawback on my dear Bessy's happiness is the being removed from her little child so far. She has hardly time to get acquainted with it yet; but it would have been a great pity to take her away from a nurse that seemed to be doing her so much justice" ». *Forgotten Children*, p. 216.

⁴⁴ Pollock, *Forgotten Children*, p. 22-28, critique la propension des tenants de la thèse de l'indifférence par rapport aux enfants avant le 18^{ème} siècle à baser leurs affirmations et conclusions principalement sur des sources secondaires (traités médicaux et moraux, sermons religieux et différentes visions des « experts » de l'époque). Pollock elle-même, pour appuyer ses thèses, se base sur 144 journaux intimes (*diaries*) américains, 236 journaux intimes britanniques, ainsi que 36 autobiographies. Malgré l'examen approfondi d'une telle profusion de sources, elle conclut que : « There is a lack of infancy data in the sources [...] This could be due to the fact that most of the diarists studied were male who may not have been involved in the daily care of young children » (p. 212) – ce qui en soi invite à plus de réserve dans l'interprétation de sentiments parentaux.

importance en tant que préoccupation sociale. Il est entendu que ces écrits présentent certains biais qui doivent être pris en compte : le moraliste indigné de la déchéance morale de la femme n'allaitant pas son enfant, par exemple, peut avoir tendance à exagérer les sévices que les nourrices mercenaires font subir à celui-ci. Par-delà cette préoccupation, ces traités mettent de l'avant des points de vue somme toute dominants, souvent normatifs – et naturellement masculins. Sont-ils lus par des femmes? À part Rousseau, qui est un best-seller, on peut en douter⁴⁵.

Par quelles voies les discours concernant l'allaitement sont-ils popularisés ? Mentionnons ici les livres voulant instruire les parents sur les principes d'une éducation correcte (*Rathgeber*), les nouveaux romans sentimentaux, les périodiques et almanachs où se déploie l'image de la mère souhaitée et souhaitable⁴⁶. À cette époque où la presse imprimée est en pleine expansion, où de nouvelles habitudes de lecture se développent si rapidement qu'elles provoquent des craintes sociales, l'idéal d'une maternité totale se développe en même temps que les médias qui la propagent⁴⁷. Mais nous ne voulons pas donner une vision des concepts et enjeux de la maternité « du haut vers le bas », comme si les concepts étaient développés par les philosophes et médecins, pour être ensuite transmis aux gens qui se les seraient progressivement appropriés. Les femmes vivant la maternité et l'allaitement au quotidien y associaient peut-être des préoccupations et significations bien différentes de celles présentes dans les textes édités. Comment les femmes vivaient-elles l'allaitement ? Quels enjeux et significations cette pratique avait-elle pour elles ? Et pour leur entourage ?

Un moyen de nous rapprocher des expériences vécues de l'allaitement est de procéder par le biais d'« ego-documents » (en allemand *Egodokumente*)⁴⁸. Journaux intimes, récits de voyage,

⁴⁵ Il faut préciser ici que l'idéal de la femme qui est premièrement épouse et mère est un idéal profondément bourgeois, réalisable pour une minorité de femmes du 18^{ème} siècle. Voir Wunder, *He Is the Sun*, p. 67.

⁴⁶ Pia Schmid. « „O, wie süß lohnt das Muttergefühl!“ Die Bestimmung zur Mutter in Almanachen für das weibliche Publikum um 1800 », dans *Tugend, Vernunft und Gefühl. Geschlechterdiskurse der Aufklärung und weibliche Lebenswelten*, sous la dir. de Claudia Opitz, Ulrike Weckel et Elke Kleinau. Münster et al. : Waxmann, 2000, p. 107-125.

⁴⁷ Opitz, « Pflicht-Gefühl », p. 159.

⁴⁸ Pour une discussion de ce concept, voir Winfried Schulze : « Ego-Dokumente: Annäherung an den Menschen in der Geschichte? Vorüberlegungen für die Tagung „EGO-DOKUMENTE » dans *Ego-Dokumente. Annäherung an den Menschen in der Geschichte*, sous la direction de Winfried Schulze. Berlin: Akademie, 1996, p. 11–30

lettres peuvent nous donner une idée de l'importance, des significations et implications que qu'accordaient les femmes elles-mêmes à une pratique intime⁴⁹. L'utilisation de ce genre de sources permet l'étude en profondeur de « cas » particuliers, et ainsi d'approfondir ou de relativiser les informations obtenues par l'analyse des discours imprimés ; ce que nous tenterons de faire ici.

Objectif du mémoire

Le but du chemin emprunté ici est donc de mettre en lumière les significations et enjeux reliés à l'expérience de l'allaitement de femmes vivant au tournant du 19^{ème} siècle – sans oublier les hommes qui assistent à cette pratique. Ambitueusement, nous tentons ainsi de toucher à l'expérience vécue, corporelle et sociale, des femmes du passé. Nous privilégions une méthode micro-historique. Les approches de l'anthropologie historique nous servent d'inspiration ; nous nous intéressons à quelques études de cas, dont nous reconstruisons le contexte. L'idéal auquel nous aspirons est donc une description dense d'enjeux et expériences autour de l'allaitement.

Nous ancrons notre étude dans la correspondance entre deux familles, l'une habitant Nuremberg et l'autre Munich. Nous avons la chance de pouvoir compter sur une étude historique s'intéressant à ces deux familles pour nous informer sur le contexte plus large de nos sources. Il s'agit de l'ouvrage *Frauen und Männer des Bürgertums*⁵⁰ de Rebekka Habermas, où sont analysés les changements et continuités dans les pratiques bourgeoises et dans la perception qu'a la bourgeoisie d'elle-même entre 1750 et 1850. Habermas se base sur

(ainsi que les autres contributions dans le même volume). Plus récemment, le numéro 3, vol. 28 de *German History* (2010), sous la direction de Mary Fulbrook et Ulinka Rublack, est consacré aux ego-documents.

⁴⁹ Naturellement, également ces types de sources ne sont pas sans problèmes, et ne constituent pas une porte d'entrée directe vers l'expérience et les émotions des gens du passé. Certains en viennent à dire que l'histoire des émotions ne peut s'écrire que comme l'histoire des discours sur les émotions, par exemple Opitz, « Pflicht-Gefühl ».

⁵⁰ Rebekka Habermas, *Frauen und Männer des Bürgertums. Eine Familiengeschichte (1750-1850)*. Göttingen: Vandenhoeck and Ruprecht, 2000. Dans un article publié en 1998, Habermas se base sur la même famille pour appuyer l'idée d'un nouveau paradigme d'amour parental désintéressé émergeant au tournant du 19^{ème} siècle (Rebekka Habermas, « Parent-Child Relationships in the Nineteenth Century », *German History*, vol. 16 (1998), p. 43-55.)

les nombreux ego-documents des familles Merkel et Roth conservés (lettres, mémoires, journaux intimes, récits de voyage, testaments, listes, etc.), ce qui lui permet de présenter un vaste « portrait de famille » orienté autour de trois axes principaux : le travail, la sociabilité et la vie de famille).

Habermas se concentre sur deux « générations », et plus particulièrement sur deux ménages : celui de Paul Wolfgang (1756-1820) et de Margarethe Merkel (1765-1831), et celui constitué par Käthe (1792-1842) et Friedrich Roth (1780-1852), Käthe étant la fille des premiers. Elle a pris en compte environ 5000 lettres de 3 à 4 pages, en plus de plusieurs autres types de documents, ce qui lui permet de brosser une image véritablement dense de la vie des Merkel et des Roth, ainsi que de mettre en lumière les divergences entre les pratiques et les discours bourgeois⁵¹. L'ampleur de ce mémoire est beaucoup plus modeste. Nous avons considéré un peu plus de 300 lettres échangées entre différents membres des familles Merkel et Roth – pour la plupart des lettres entre Margarethe Merkel, sa fille Käthe et son beau-fils Friedrich. Nous sommes partis des quelques occurrences de l'allaitement relevées par Habermas⁵², ainsi que des dates des naissances des enfants de Margarethe et de Käthe⁵³ pour ensuite, selon la logique des événements relatés, reconstituer plusieurs situations d'allaitement et leur contexte.

Dans la partie II, nous présenterons trois « situations d'allaitement » montrant les significations que pouvait avoir cette pratique pour les femmes et leur entourage. Dans la partie III, nous expliciterons quelles personnes se sentent assez concernées par l'allaitement pour émettre leur opinion à ce sujet, et sur quelles autorités elles basent leurs affirmations. Dans la partie IV, nous viserons à présenter l'allaitement dans le cadre dans lequel il se déroule. La partie V constitue une tentative d'atteindre l'allaitement en tant que pratique inscrite dans le corps des femmes.

⁵¹ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 23.

⁵² Habermas, *Frauen und Männer*, p. 373-374, p. 378.

⁵³ Margarethe relate les naissances de ses enfants et petits-enfants (entre autres événements familiaux importants) dans un *Tagebuch* (StadtAN 606). Käthe consigne dans des petits livrets les jalons marquants du développement physique et intellectuel de ses enfants (LAELKB 104).

II. ENJEUX ET ÉMOTIONS

1. Prélude : les enjeux du sevrage d'Elise

Le 10 Septembre 1809, à Nuremberg, Käthe Merkel est mariée à Friedrich Roth, et devient ainsi Käthe Roth. À ce moment, elle a tout juste dix-sept ans, tandis que Friedrich en a presque trente. Leur union peut être caractérisée comme une « alliance typique dans ces cercles, entre l'ancien monde commerçant et la nouvelle bourgeoisie intellectuelle »⁵⁴. En effet, Käthe est la cinquième enfant de Margarethe et Paul Wolfgang Merkel, qui appartiennent à la bourgeoisie marchande aisée et influente de Nuremberg, tandis que Friedrich provient d'une famille de pasteurs avec peu de moyens et beaucoup de bouches à nourrir⁵⁵. Originaire de Stuttgart, il doit, après ses études en droit à Tübingen, se déplacer à Nuremberg pour y gagner son pain en tant que *Rechtskonsulent*⁵⁶. Käthe, quant à elle, n'a avant son mariage pratiquement jamais quitté les environs de Nuremberg.



Friedrich Roth
LAELKB Pers. XLVI Nr. 106



Käthe Roth
LAELKB Pers. XLVI Nr. 106

⁵⁴ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 7 : « [...] eine für diese Kreise typische Verbindung zwischen der alten Kaufmannswelt und dem neuen Bildungsbürgertum ».

⁵⁵ Pour un résumé de l'histoire et du positionnement des familles Merkel et Roth, voir Habermas, *Frauen und Männer*, p. 1-7.

⁵⁶ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 6-7. En tant que fils aîné, Friedrich devait étudier la théologie et devenir pasteur. Enthousiasmé par Rousseau, Voltaire et Montesquieu, par les idées de la Révolution Française, il décide plutôt de devenir juriste et avocat, dans le but de pouvoir un jour défendre les droits du peuple – idées qu'il abandonnera par la suite.

Presque exactement un an après ce mariage, Käthe accouche d'une fille, Elise. Un peu plus d'un mois plus tard, Friedrich part pour Munich, où l'attend un poste d'*Oberfinanzrath* – laissant sa femme et sa fille à Nuremberg le temps de trouver un logement convenable. Entre le départ de Friedrich et celui de Käthe, moins de trois mois plus tard, les époux Roth ont le temps de s'échanger plus de cent lettres. Autrement dit, il est rare que passent deux jours sans qu'une lettre soit écrite, d'un côté comme de l'autre.

Dans les lettres qu'il envoie à sa femme, Friedrich s'inquiète fréquemment de la santé de celle-ci et lui enjoint de ménager sa santé⁵⁷. Une crainte récurrente de Friedrich est que sa femme se dévoue avec trop de prodigalité dans l'allaitement de sa fille, au détriment de sa propre santé. Ne pas allaiter « trop » s'inscrit dans une série de recommandations visant à ménager ses forces : si elle écoute Friedrich, Käthe doit veiller à manger et boire suffisamment, en plus d'éviter le vent, le froid, ainsi que les efforts reliés à l'organisation du déménagement prochain, qui la conduiraient à se fatiguer et s'échauffer. La première fois que nous rencontrons les craintes de Friedrich par rapport à l'allaitement, sa fille a deux mois. Friedrich demande alors à sa femme si le médecin de famille von Hoven approuve bien que la seule nourriture d'Elise soit le lait maternel, et lui rappelle d'être sensible à l'effet que l'allaitement a sur elle-même⁵⁸. Lorsque Käthe souffre d'un mal de dents, Friedrich considère rapidement l'allaitement comme la cause de celui-ci⁵⁹. À plusieurs reprises, il enjoint à sa femme de se restreindre dans l'allaitement, en soulignant que sa trop grande prodigalité lui est plus nocive que le manque ne l'est pour sa fille – qui d'ailleurs doit s'habituer tôt à tolérer les privations⁶⁰. Si Friedrich se montre suspicieux des éventuelles conséquences négatives de l'allaitement, Käthe, quant à elle, réfute généralement le lien entre l'allaitement et les rares problèmes de santé qu'elle relate, et est réticente à une diminution de l'allaitement.

⁵⁷ À titre d'exemple: « Gottlob, daß du so gesund bist; mögest du es ferner bleiben! Ich kann dir aber nicht oft genug sagen, daß du dich wohl in der Stube halten, nicht zu vorwitzig und verwegen oft in die Kalte Küche gehen, überhaupt auf alle Art dich schonen sollst. » Friedrich à Käthe Roth, 9 décembre 1810 (LAELKB 37, Nr. 23). Dans presque toutes ses lettres, Friedrich mentionne son désir que Käthe reste en santé.

⁵⁸ « Du schreibst mir nicht, ob H. v. Hoven es billigt, daß du unsere Elise noch immer nicht an andere Kost gewöhnest. Sey doch ja aufmerksam auf die Wirkung welche das Stillen bey dir hervorbringt. Du weißt, wie theuer mir das kleine Liebste ist; aber nach dir. » Friedrich à Käthe Roth, 25 novembre 1810 (LAELKB 37 Nr. 13).

⁵⁹ Voir section V. 3.

⁶⁰ « Unsere Elise muß eben auch frühzeitig entbehren lernen; ihr wird diese Entbehrung nicht schaden, wie dir deine zu große Freygebigkeit. » Friedrich à Käthe Roth, 15 décembre 1810 (LAELKB 37 Nr. 27).

Cette opposition continue une fois le couple réuni à Munich : par deux fois (une première fois en février, une deuxième fois en mai) Friedrich écrit à sa belle-mère pour lui demander de se prononcer sur l'opportunité d'une diminution, voire d'une cessation, de l'allaitement. Il s'appuie pour cela sur ses craintes par rapport à la santé de sa femme – une fois en faisant valoir la trop grande fréquence des boires, une autre fois la maigreur des bras de sa femme, et toujours sur les conséquences néfastes *potentielles* d'un si long allaitement (car sa femme semble et se dit en santé). Les deux fois, Margarethe répond par la négative, en exposant les principes qui guident sa réponse et lui font déterminer le moment propice d'un sevrage. Les deux fois, Friedrich accepte finalement les réponses de sa belle-mère et se dit rassuré sur l'innocuité de l'allaitement tel que pratiqué par Käthe.

C'est seulement vers les neuf mois d'Elise que la situation prend une tournure différente. Dans une lettre commune presque entièrement dédiée à ce sujet, Käthe et Friedrich demandent de nouveau à Margarethe de se prononcer sur l'opportunité du sevrage. Cette fois, Margarethe appuie la position de Friedrich et répond par l'affirmative. Avec l'expérience et l'autorité maternelle de Margarethe dans la balance, Käthe procède au sevrage de son enfant, même si cela ne se fait pas, comme on l'apprend par la plume de Friedrich, sans lutte et larmes (*Kampf* et *Thränen*⁶¹). Un intense échange de lettres suit. Margarethe explique à sa fille les mesures à prendre pour que le sevrage se déroule bien, et insiste sur la nécessité de ces mesures lorsque les conseils du médecin munichois en divergent. Les époux Roth racontent le déroulement du sevrage et les mesures prises pour le faire accepter par l'enfant, pour finalement – après que le médecin munichois se soit rangé à la position de Margarethe – arriver à tranquilliser Margarethe sur l'état de santé de sa fille et petite-fille.

Cette discussion épistolaire autour de l'allaitement et du sevrage soulève plusieurs questions. Premièrement, pourquoi la question du sevrage est-elle si importante ? Bien que de nombreux efforts en direction d'une harmonie familiale soient faits, on lit entre les lignes que la décision de sevrer l'enfant ne se prend pas sans contestation. Même si le sevrage n'est pas radical

⁶¹ Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 1^{er} juillet 1811 (StadtAN 1367 Nr. 35).

(Elise a déjà été habituée progressivement à plusieurs aliments et boissons⁶²) il constitue une rupture définitive du lien charnel direct entre mère et enfant – lien que les protagonistes perçoivent et connotent différemment, mais tous fortement. Le caractère conflictuel de la situation oblige également les protagonistes à mettre « stratégiquement » de l'avant les connaissances et l'autorité dont ils disposent pour appuyer et faire adopter leur point de vue. En ce sens, on pourrait avancer que l'allaitement devient ici l'objet d'une lutte de pouvoir.

Si les enjeux relevant de la santé sont mis de l'avant (ils constituent souvent, en quelque sorte, le matériel avec lequel les protagonistes argumentent), ce ne sont pas les seuls arguments avancés. Des enjeux sociaux, mettant en évidence les tensions pouvant exister entre les rôles sociaux de mère et d'épouse, jouent aussi un rôle important : Friedrich souligne par exemple que sa femme refuse de nombreuses invitations pour remplir ses devoirs maternels, raison que sa belle-mère reconnaît comme très valable⁶³. Les sources disponibles ne nous permettent que de spéculer sur les raisons poussant Friedrich à insister pour accélérer le sevrage de sa première fille. Est-il profondément inquiet de la santé de sa femme ? Tient-il à rappeler que les devoirs sociaux, invitations et contre-invitations, constitutifs de son identité bourgeoise, ne soient pas négligés ? Se sent-il menacé par la relation intime se développant entre la mère et l'enfant⁶⁴ ? Veut-il affirmer son autorité sur sa femme ? Ou est-ce un peu tout cela ?

⁶² Lorsqu'Elise a deux mois et demi, Käthe commence à lui donner de la bouillie (*Brei*). Après quelques réticences initiales, Elise s'habitue à la bouillie et en mange avec plaisir le midi. Vers ses quatre mois, on lui donne de la bouillie également le soir. À presque cinq mois, elle mange occasionnellement un morceau de pain. À la même période, elle boit au sein huit fois par jour, si l'on en croit Friedrich qui se plaint de la trop large prodigalité de sa femme. Le 22 avril, Elise en est encore à la bouillie, matin et soir. Käthe essaye quelque fois de lui donner des soupes (*Fleischsuppe*, *Gerstenschleim*), mais elle abandonne devant le dégoût de sa fille. Le 20 juin (donc 3 jours avant la lettre commune demandant s'il est opportun de procéder au sevrage), Käthe relate que sa fille mange avec le reste de la famille le midi, et qu'elle n'aime plus sa bouillie. Elle mange « Gemüß, Suppe, kurz alles was man ihr giebt. Wasser trinkt sie sehr gern, aber das Bier mag sie gar nicht. » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 20 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 33).

⁶³ Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 23 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr 34) et Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 26 juin 1811 (StadtAN 412 Nr. 5).

⁶⁴ Habermas suggère cette interprétation: « Überhaupt drängt sich bei Roths Engagement für ein Abstillen der Verdacht auf, es geht ihm auch um ein Abwehren der als bedrohlich wahrgenommenen Mutter-Kind-Beziehung, die freilich erst für jene Ehegatten bedrohlichen Charakter annehmen konnte, die sich im Rothschen Sinne als Paar begriffen. » Habermas, *Frauen und Männer*, p. 378. Également Lett et Morel mentionnent, entre autres fonctions, « l'efficacité symbolique » de la bouillie : fabriquée à partir des céréales, traditionnellement cultivées par l'homme dans le partage des tâches familiales au sein des ménages paysans, elle permet d'affirmer le rôle du père dans la croissance de l'enfant ». Didier Lett et Marie-France Morel, *Une histoire de l'allaitement*. Paris : La Martinière, 2006, p. 93.

Nous disposons de plus d'informations nous permettant de deviner ce que pouvait représenter l'allaitement pour Käthe et Margarethe. Pour cerner ces significations, nous allons présenter deux autres « situations d'allaitement » où se dévoilent des enjeux liés à l'allaitement. Mais avant de nous plonger avant dans les enjeux et significations de l'allaitement, présentons d'abord brièvement la correspondance que nous disséquons.

2. Correspondance et communication – possibilités et limites (corpus à l'étude)

On a déjà mentionné l'intensité de la correspondance des époux Roth dans la première année de leur mariage : lorsqu'ils sont séparés, ils s'écrivent généralement tous les deux jours. Une fois les Roth réunis à Munich, ils écrivent régulièrement à Margarethe, en plus de tenir une correspondance plus sporadique échangée avec d'autres membres de la famille. La correspondance entre les Roth et Margarethe est moins intense que celle que s'échangeaient les époux entre eux; cependant, durant la période considérée, il est rare qu'une semaine ne s'écoule sans qu'une lettre ne parte de Munich en direction de Nuremberg, et la fréquence est même un peu plus rapide dans l'autre sens⁶⁵.

L'intensité de cette production écrite est attribuable à plusieurs facteurs. En premier lieu, évidemment, l'éloignement des deux familles les oblige à communiquer par écrit des nouvelles qui dans le cas d'une proximité quotidienne auraient été échangées oralement. Autant des éléments relatifs au cercle familial et amical (visites, fiançailles, nouvelles de la santé, *Gastungen* organisées) que des événements plus généraux relatifs à la vie de Nuremberg et Munich (incendies, parutions de livres, mouvements d'armées, nourrissons morts retrouvés dans la rivière) sont communiqués par écrit, par l'entremise d'un genre de dialogue décalé⁶⁶. La palette des informations transmises est véritablement riche, et donne une idée

⁶⁵ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 23-26.

⁶⁶ Souvent, les lettres examinées rappellent un dialogue : des questions sont posées dans une lettre, des réponses sont amenées dans la suivante, chacun des participants à la discussion réagissant à ce que les autres disent. Cependant, si dialogue il y a, il s'agit d'un dialogue à retardement : le temps qu'une lettre de Nuremberg se rende à Munich, qu'à Munich on ait écrit et envoyé une réponse, que cette réponse se soit rendue, une deuxième lettre de Nuremberg peut déjà être en chemin. Il y a des chances que cette deuxième lettre envoyée de Nuremberg présente de

vivante de la vie et des préoccupations des *Bildungsbürger* de Munich et Nuremberg au tournant du siècle.

Malgré leur riche contenu informatif, il serait illusoire de voir dans ces lettres le fidèle reflet d'une « réalité » historique. Les conventions régissant la forme de la correspondance, ainsi que la subjectivité de ceux qui les écrivent, les imprègnent au moins autant que les événements qui y sont relatés. En effet ces lettres, et en général les ego-documents que les bourgeois produisent en quantité, jouent un rôle de premier plan dans le besoin qu'a la classe bourgeoise en pleine expansion d'affirmer une identité propre et de mettre en scène celle-ci. Dans cette compréhension et mise en scène de soi (*Selbstverständigungs- und Inszenierungsbedarf*), l'authenticité permettant de se distinguer de la noblesse est centrale : pour emprunter les mots d'Habermas,

Seitdem Gellert den Brief zum privilegierten Ausdruckmedium für natürliche und unmittelbare Gefühle erklärt hatte, galt er als das Medium, in dem sich das Bürgertum mit all den Attributen präsentieren konnte, die es vom Adel unterscheiden sollte : Je natürlicher, authentischer und ungezwungener man sich ausdrücken konnte, desto überzeugender hatte man seinen bürgerlichen Habitus in Szene gesetzt.⁶⁷

Il va sans dire que cette « authenticité » est tout sauf naturelle, et doit être longuement apprise⁶⁸. Les lettres, tout comme les journaux intimes ou récits de voyage, peuvent aussi faire office d'artefact bourgeois que l'on conserve et dont on peut faire étalage. Par exemple, les lettres que s'envoient Käthe et Friedrich lorsqu'ils sont séparés sont ensuite soigneusement numérotées, regroupées par années et conservées dans des feuilles de carton pliées sur lesquelles est indiquée la nature du contenu⁶⁹.

Non seulement la forme du contenu des lettres est régie par des normes et conventions : le seul fait de tenir une correspondance fait partie de l'habitus bourgeois. Les gens que nous étudions sont très conscients de l'obligation qu'ils ont d'écrire des lettres pour donner des nouvelles.

nouvelles informations, auxquelles il faudra également réagir. Autrement dit : certaines lettres se croisent, et l'information originelle ne se rend qu'après que des rebondissements nouveaux aient eu lieu.

⁶⁷ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 24.

⁶⁸ Voir Habermas, *Frauen und Männer*, p. 339-344.

⁶⁹ Par exemple : « Briefe der Liebsten 1814 ».

Par là, ils réitèrent les liens qui les unissent, visent à maintenir des relations cordiales, voire empêchent que le tissu social se déchire⁷⁰.

Soulignons toutefois que les lettres que les correspondants s'échangent ne constituent pas la seule forme de communication entre eux. Au moins une fois par année, et pour ses accouchements, Käthe est en visite à Nuremberg, accompagnée toujours de ses enfants, moins souvent de son mari. Puisque des connaissances et membres de la famille voyagent entre Nuremberg et Munich (plus particulièrement le père et les deux frères aînés de Käthe, à des fins commerciales), ils peuvent transmettre des nouvelles fraîches. À l'occasion de pareils voyages, Margarethe encourage régulièrement sa fille à poser des questions précises pour obtenir le plus d'informations possibles. Parfois, elle fait même une liste de points au sujet desquels le visiteur devra livrer toute l'information dont il dispose. Par exemple, à l'occasion d'un voyage d'un fils de Margarethe, qui doit passer par Munich, Margarethe écrit à sa fille : « Paul der dir dieses Schreiben bringt, kan dir so wohl von dieser Geschichte und noch von vielen andern Sachen erzähl[en] ich werde den Paul auf ein Zettelchen einiges aufnotiren frage ihm dan nur recht aus »⁷¹. Fréquentes sont également les plaintes par rapport aux limites du médium épistolaire : l'insuffisance de l'écriture est souvent regrettée par Margarethe, qui relève à quel point il serait plus facile et satisfaisant de communiquer verbalement, voire promet d'aborder tel ou tel sujet plus abondamment en personne⁷². Nous mentionnons ces deux derniers points pour montrer quelques-unes des limites de notre analyse et l'ampleur des données pertinentes que nous ignorons. En effet, nous ne pouvons que supposer les choses que les correspondants se communiquent d'une autre façon que par l'entremise des lettres à notre disposition (malgré la densité de la correspondance conservée au Stadtarchiv Nürnberg et au Landeskirchliches Archiv der Evangelisch-Lutherischen Kirche in Bayern, elle ne constitue

⁷⁰ Cela est d'autant plus le cas lorsque les nouvelles à donner sont des nouvelles d'importance familiale et sociale, comme la naissance d'un enfant. Ainsi, Friedrich écrit à sa femme deux semaines après que celle-ci a accouché de son sixième enfant : « Dein Brief nach St[uttgart] gute Liebste, wird hoffentlich nicht erst die Nachricht von deiner Entbindung geben; ich habe leider versäumt, sie dahin selbst zu ertheilen, und es würde mir sehr übel genommen, wenn sie jetzt erst käme. » Friedrich Roth à Käthe Roth, 1^{er} mars 1818 (LAELKB 42 Nr. 63).

⁷¹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 2 mai 1811 (StadtAN 399 Nr 29).

⁷² À titre d'exemple: « ich kann dir dies nicht alles so schrift[lich] sagen mündl[ich] werde ich davon näher mit dir reden » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 4 juillet 1811 (StadtAN 399 Nr. 44).

pas la totalité des lettres qui ont été échangées, et les « trous » évidents dans la correspondance nous rappellent ceux dont nous ignorons l'existence).

Pour finir ce bref tour d'horizon des sources utilisées, signalons leur caractère semi-public. En effet, pour ce qui est du 18^{ème} siècle « [m]an muß aber davon ausgehen, daß ein vertraulicher Briefwechsel zwischen zwei Personen – einem Absender und einem Empfänger – die Ausnahme war »⁷³. Pour les milieux qui nous intéressent, Habermas mentionne qu'en général, les lettres revêtent un caractère semi-public : elles sont souvent lues par d'autres que le destinataire explicite, que ce soit des membres de la famille, des amis à qui on fait circuler les lettres, ou même à voix haute devant l'ensemble de la maisonnée⁷⁴. Des notes dans certaines lettres permettent d'estimer un plus ou moins grand degré de « confidentialité » selon les sujets de la lettre. Par exemple, dans certaines lettres, Margarethe demande explicitement de faire lire tel passage à la « Jungfer Tante » (une parente de Friedrich qui vit avec les Roth) qui saura donner un conseil approprié à la situation, tandis que d'autres mentionnent que ce qui est écrit s'adresse seulement à Käthe (« meiner Tochter allein »). Revenons maintenant à l'allaitement, aux émotions qu'il implique et aux enjeux qu'il soulève. Tourmons-nous d'abord vers Margarethe, dont les deux derniers enfants naissent à peu près en même temps que les premiers de sa fille aînée.

⁷³ Karin Sträter, *Frauenbriefe als Medium bürgerlicher Öffentlichkeit. Eine Untersuchung anhand von Quellen aus dem Hamburger Raum in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts*. Frankfurt am Main et al. : Peter Lang, 1991, p. 133.

⁷⁴ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 25-26. Notons aussi que les lettres envoyées sont souvent des lettres communes, écrites par plusieurs membres de la famille (voir annexe 2). Par exemple, lorsque les époux Roth écrivent à Margarethe, Käthe peut commencer la lettre et Friedrich y ajouter quelques lignes, voire une page. Plus rarement, Käthe et Friedrich écrivent chacun un feuillet à Margarethe, datés de la même journée et probablement envoyés par la même occasion. Margarethe, quant à elle, écrit le plus souvent d'abord à sa fille, en gardant une partie de l'espace pour son beau-fils (le plus souvent un quart ou un tiers de la lettre). À quelques rares occasions, elle écrit et envoie une lettre spécialement à Friedrich.

3. Margarethe Merkel : « Sehnsucht nach der Freude des Stillens »

Der Gedanke nun meinen lieben Carl zu entwöhnen beunruhigt mich unaufhörlich ob ich gleich einsehe daß es endl[ich] ja doch sein muß so kan ich doch kaum vor Schmerz auch diese Freude wieder zu vermißen meine Geschäfte verrichten⁷⁵.

Lorsque Margarethe Merkel écrit cette phrase, son fils Carl vient d'avoir deux ans. C'est un enfant vif et en santé, qui clairement ne dépend pas du lait maternel pour son alimentation. Margarethe a alors 46 ans ; au cours des seize années précédentes, elle a accouché de treize enfants, dont neuf sont encore vivants⁷⁶. Elle est une mère d'expérience, et on pourrait s'étonner que l'arrêt d'un onzième allaitement suscite une quelconque préoccupation émotive. Pourtant, les termes qu'emploie Margarethe dans les lettres qu'elle envoie à sa fille Käthe, lorsqu'elle mentionne cet allaitement et sa fin anticipée, étonnent justement par leur intensité émotive. Margarethe parle de l'allaitement de Carl en termes de « joie » (*Freude*) et de « plaisir » (*Vergnügen*). La pensée de devoir le sevrer prochainement est pour elle une souffrance, une douleur (*Schmerz*). Lorsqu'elle finit par procéder au sevrage, elle dit se réjouir que ce dur combat (*harte Kampf*) soit passé mais exprime sa nostalgie de la joie de l'allaitement (*Sehnsucht nach der Freude des Stillens*)⁷⁷. Regardons de plus près à quels événements se rapportent ces termes émotifs.

Au début du mois d'avril (donc un mois avant le sevrage effectif), Margarethe mentionne appréhender le sevrage de son fils, en en repoussant l'échéance à son arrivée dans le *Garten*, sa maison d'été⁷⁸. Une fois arrivée dans sa maison d'été, la première lettre qu'elle écrit à sa fille s'ouvre sur son inquiétude et sa douleur de perdre cette source de plaisir :

Beste liebe Tochter zum 1rstenmal hier im Garten begrüße ich Dich schriftlich, diesmal ging ich wieder recht schwehr aus meinem Hause, und befand mich bei den Eintrit im Garten recht übelbehaglich schlief auch diese Nacht gar nicht gut. Der Gedanke nun meinen lieben Carl zu entwöhnen beunruhigt mich unaufhörlich ob ich gleich einsehe daß es endl[ich] ja doch sein muß so kan ich doch kaum von Schmerz auch diese Freude wieder zu vermißen meine Geschäfte

⁷⁵ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 26 avril 1811 (StadtAN 399 Nr. 27).

⁷⁶ Un enfant était déjà mort à la naissance, un autre n'a vécu que quelques jours et deux sont morts autour de l'âge d'un an. Les informations dont je dispose m'incitent à croire que Margarethe a allaité tous ses enfants, bien que des durées variables, allant de trois mois à deux ans.

⁷⁷ Lors de l'autre allaitement de Margarethe pour lequel on dispose de lettres, on observe des expressions apparentées : à titre d'exemple, Margarethe désigne l'allaitement de Gottlieb, né en 1812, comme un « süße Vergnügen ». L'arrêt de l'allaitement, « dieses für mich so harte Geschäft », est qualifié de « Entbehrung ».

⁷⁸ « ich fürchte mich auf das Entwöhnen den es ist gar zu arg mit ihm dies soll in den Garten vorgenommen werden daher eile ich nicht wen ich nicht genöthigt werde. » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 2 avril 1811 (StadtAN 399 Nr. 19).

verrichten O! Beste man sollte jeder Mutter rathen ihr Kind so bald es die ersten Zähne hat zu entwöhnen, den es geht je länger, je schwehmer merk dirs gute.⁷⁹

Trois jours plus tard, Margarethe confie avoir encore « den Stein des Abgewöhnnens m[eines] l[ieben] Carls auf meinem Herzen »⁸⁰. Cependant un ajout hâtif griffonné au bas de cette même lettre, daté du 30 avril, annonce que « Carl ist abgewöhnt wie, werde ich dir mit meinen nächsten [Brief] sagen. Gottl[ob] es geht über alle Erwartung gut, sage dies ja auch gleich der l[ieben] Jgfr. Tante »⁸¹. Presque deux pages – environ la moitié – de la lettre suivante sont consacrées à la description du sevrage, et à l’expression des sentiments de Margarethe par rapport à celui-ci. Écoutons Margarethe raconter le déroulement du sevrage :

Verwichnen Sontag Nachts 10 Uhr trank der gute Carl noch zum lezten mal an mir, (wen ich das da gedacht hätte O! wie schwehr würde es mir gefallen sein) ich gieng immer mit den Gedanken des Abgewöhnnens um und hatte keinen ruhigen Augenblick am Montag früh gieng ich wie gewöhn[lich] in die Kindsstube um den Carl trinken zu laßen und siehe da er verlangte nichts, und so gieng es den ganzen Montag fort er sah mich öfters und verlangte nichts, ich dachte dan wen ich den mich also von m[einem] Säug[ling] trennen soll so ist dies nun der schiklichste Zeitpunkt weile der Carl nichts verlangt, ich beschloß also von den guten Anfang Gebrauch zu machen und entfernte mich immer wen den Carl seine Zeit zum trinken kam, und dan ließ ich mir von Reid etwas verschreiben und dies nahm ich gestern und heute ein, ich habe freilich viel Unbequemlichkeit dabei, doch ich will alles nicht achten wen es nur m[einem] guten Carl nicht nachtheilig ist. Gottlob bis hieher scheint es dem l[ieben] Carl nicht nachtheilig zu sein. Gestern und Heute ist es ihm einigemal eingefallen doch ließ er sich immer gleich wieder durch Zuker oder 1 Apfel befriedigen, so eigentlich Schreien oder darnach Weinen thut er doch nicht.⁸²

En lisant cette description d’un sevrage somme toute facile, initié par l’enfant qui ne revendique pas son boire habituel, orchestré par une mère expérimentée sachant utiliser cette opportunité en s’éloignant lors des moments d’allaitement habituels, une contradiction nous frappe : entre la facilité concrète du sevrage et la difficulté émotive d’y procéder pour la mère. À quoi se rapporte le « dur combat » dont parle Margarethe ? Ce n’est certainement pas un combat contre la volonté de l’enfant – le sevrage ne semble pas le déranger outre mesure, malgré les inquiétudes de la mère. Ce ne sont pas non plus des complications par rapport à la santé de l’enfant ou à la nourriture de substitution qui rendent Margarethe craintive pour la

⁷⁹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 26 avril 1811 (StadtAN 399 Nr. 27).

⁸⁰ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 29 avril 1811 (StadtAN 399 Nr. 28).

⁸¹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 30 avril 1811 (StadtAN 399 Nr. 28).

⁸² Margarethe Merkel à Käthe Roth, 2 mai 1811 (StadtAN 399 Nr. 29).

santé de l'enfant ou sa survie⁸³. Apparemment, le « dur combat » dont parle Margarethe consiste plutôt en une difficulté du sevrage pour elle.

À de nombreuses reprises, nous rencontrons dans la correspondance de Margarethe le thème de la difficulté du sevrage pour la mère – et sa prémisse, les joies de l'allaitement. Ainsi, c'est la difficulté à arrêter cette pratique agréable pour la femme qui pousse Margarethe à conseiller de sevrer dès que cela est recommandable pour l'enfant (dès l'apparition des premières dents), car plus l'allaitement continue longtemps, plus la mère y prend goût et moins elle se départira facilement de ce plaisir⁸⁴. Les fois que Margarethe énonce le conseil de sevrer l'un ou l'autre des enfants de Käthe (toujours suite à des problèmes de santé de la mère attribués à l'allaitement), elle reconnaît et prend en compte cette souffrance⁸⁵ ; et celle-ci se reflète également dans la difficulté qu'a Margarethe à conseiller à sa fille d'arrêter l'allaitement, même si elle considère que c'est pour le bien de celle-ci. En effet, lorsque Margarethe conseille à sa fille de sevrer l'un ou l'autre de ses enfants, elle ne manque jamais de thématiser à quel point il lui en coûte d'énoncer ce qui est souvent un « verdict »⁸⁶. C'est aussi, entre autres, le plaisir que Käthe prend à allaiter qui amène Friedrich à soulever la crainte qu'elle ne le fasse au détriment de ses forces : « Denn die Liebste stillt so gerne, daß ich ihr nicht zutrauen darf, sie wäre wenn es ihr nachttheilig ist, es aufrichtig sagen. »⁸⁷

⁸³ Dans d'autres cas, notamment lors du sevrage d'enfants plus jeunes, le moment du sevrage est perçu comme une transition risquée, en plus de signifier la perte pour l'enfant du lait maternel, aliment considéré comme hautement bénéfique.

⁸⁴ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 26 avril 1811 (StadtAN 399 Nr. 27), Käthe Roth à Margarethe Merkel, 23 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 34).

⁸⁵ Par exemple Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 1er octobre 1814 (StadtAN 400 Nr. 140).

⁸⁶ À titre d'exemple : « ich muß dir gestehen Beste daß ich dir nach meinen Mütterlichen Herzen rathen muß, lieber in balden die arme gute Johanna zu entwöhnen den es könnte dir sonst nachtheilige Folgen bringen, wie wehe es mir thut dir diesen Rhat zu ertheilen brauche ich dir nicht zu sagen aber meine Pflicht und meine Liebe zu Dir erfordern es, dir dies zu sagen ». Margarethe Merkel à Käthe Roth, 22 décembre 1812 (StadtAN 399 Nr. 140).

⁸⁷ Voici le passage au complet : « Meine [liebe] Frau ist über Ihre Entscheidung sehr froh, und ich unterwerfe mich recht gerne, da ich von der Richtigkeit derselben überzeugt bin. Aber streng bey dem Buchstaben werde ich auch bleiben, und, sobald die ersten Zähne da sind, auf die Abgewöhnung antragen; wo ich dann wahrscheinlich wieder den Rechtsweg werde betreten und um die richterliche Hülfe zur Vollziehung des Urtheils werde bitten müssen. Denn die Liebste stillt so gerne, daß ich ihr nicht zutrauen darf, sie wäre wenn es ihr nachttheilig ist, es aufrichtig sagen. » Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 24 mai 1811 (StadtAN 1367 Nr. 28).

Cette mise de l'avant des émotions de la mère ne devrait pas nous donner l'impression que la question des besoins de l'enfant est évacuée dans les décisions concernant l'allaitement. Au contraire, les mères mettent de l'avant qu'elles font *ce qui est le mieux* pour leur enfant, au détriment de leur propre bien-être, et que leur préoccupation ultime est le bien de l'enfant⁸⁸. Pensons à Margarethe qui, vu le caractère soudain⁸⁹ du sevrage de Carl, subit maint inconfort (*viel Unbequemlichkeit*) ; néanmoins elle dit bien vouloir tout supporter, pour autant que cela n'occasionne aucun inconvénient à son fils. Ce qu'elle considère être le bien de son fils passera avant sa douleur physique ; toutefois, la conviction d'agir dans le meilleur intérêt de celui-ci ne l'empêche pas de thématiser sa peine à être privée du plaisir d'allaiter. Certes, la perte que constitue le sevrage pour l'enfant est aussi reconnue lorsqu'on soupèse cette opportunité. Les conséquences négatives potentielles sur sa santé sont soigneusement examinées, et également le plaisir dont on le prive en lui retirant la présence chaude de sa mère est pris en compte – car le sevrage est une « séparation », le moment où « mère et enfant doivent se séparer »⁹⁰. Cependant, c'est le plaisir de la mère à allaiter, ainsi que sa douleur lors d'un sevrage qui est mise de l'avant⁹¹, et parfois même affirmée explicitement comme surpassant celle de l'enfant à être privé du lait maternel⁹².

Peut-on préciser davantage le plaisir rattaché à l'allaitement ? Ce peut être un plaisir sensuel, comme le relèvent également les médecins dans leurs traités⁹³. C'est naturellement un plaisir de chaleur, de proximité. Une autre facette de ce plaisir nous est dévoilée par un commentaire

⁸⁸ Par exemple Käthe Roth à Margarethe Merkel, 20 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 35).

⁸⁹ Même si on peut supposer que Margarethe n'allaita Carl plus que quelques fois par jour (peut-être seulement une fois), l'arrêt subit de l'allaitement crée tôt ou tard un engorgement douloureux.

⁹⁰ Le sevrage est souvent thématisé en tant que „Trennung“.

⁹¹ Que cette douleur soit affirmée et reconnue ne veut pas dire qu'elle dirige les actions à prendre : au contraire, les sentiments féminins sont la majeure partie du temps ostentatoirement subordonnés à ce que commandent *raison et expérience*.

⁹² Margarethe exprime cela explicitement lorsqu'elle souhaite à sa fille et petite-fille qui vient d'être sevrée « Liebe gute Käthe, Hofentlich wird das Geschäft der Entwöhnung nun glücklich vorrüber sein es ist ein harter Tag für Dich gewesen, ich kenne diesen Schmerz zu gut Gott gebe dir und der l. Paulina die es nicht so wie Du vermißen wird auch noch ferner guten Gesundheit [...] » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 3 juin 1819 (StadtAN 403 Nr. 12).

⁹³ Par exemple le médecin Osiander remarque que « Es ist bekannt, daß den Müttern das Säugen eine Art von Wollust, oder unausdrücklich angenehme Empfindung verursacht, besonders denen, die viel Milch und reizbare Nerven haben. » Friedrich Benjamin Osiander, *Beobachtungen, Abhandlungen und Nachrichten welche vorzüglich Krankheiten der Frauenzimmer und Kinder und die Entbindungswissenschaft betreffen*. Thübingen: J. G. Cotta, 1787, p. 163.

qu'exprime Margarethe lors d'une période où elle est préoccupée par une maladie de son mari et par la situation politique instable de Nuremberg. Dans ce contexte, Margarethe dépeint l'allaitement de son fils Gottlieb comme une consolation quasi religieuse, une retraite, un moment de quiétude au milieu de mille soucis. Après avoir énuméré ses nombreuses préoccupations et incertitudes, Margarethe poursuit :

[...] den fröhlichsten Augenblick habe ich noch wenn ich m[einen] Gottlieb an der Brust liegend habe, da suche ich soviel als möglich allein zu sein und dan erhebe ich mein Herz im stillen Gebete zu Gott empor wobei mich immer der Anblick meines Säugl[ings] an das alte Kirchengbett erinnert wo es heist Auch aus dem Munde der Unmündigen und Säuglinge wirst du Oh Gott dir ein Lob bereiten, und so denke ich dan auch dabei an so vieles empfangene Gute und gehe dann immer wieder ruhiger an meine häuslichen Geschäfte. ----⁹⁴.

4. Anna Merkel (née Held) : douleur et culpabilité

Le plaisir réitéré de Margarethe à allaiter, et sa nostalgie de cet espace de paix et d'harmonie regretté lorsqu'elle doit sevrer ses enfants ne devraient pas nous donner l'impression que l'allaitement est toujours nimbé de joie et d'harmonie : à d'autres reprises, cet acte est plutôt assombri de douleurs et d'inquiétudes. Cela apparaît d'autant plus clairement lorsqu'on se représente l'allaitement comme la continuité du moment *limite* qu'est l'accouchement, où sont à leur place incertitude, sang et proximité de la mort. Pour illustrer les émotions violentes que pouvait amener l'allaitement, nous présenterons l'allaitement du premier enfant d'Anna Held, la belle-fille de Margarethe⁹⁵. Mais d'abord, rappelons ce que peut signifier l'attente d'un accouchement pour les femmes de Nuremberg au tournant du 19^{ème} siècle.

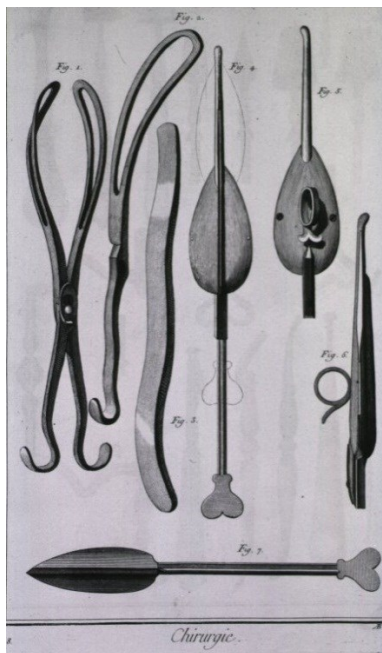
Sans aucun doute, la maternité est désirée par les femmes dont nous étudions les lettres. Toutefois la naissance d'un enfant reste un événement chargé d'appréhensions⁹⁶. La mort durant un accouchement est possible, voire probable, mais ce n'est aucunement une fatalité à laquelle les femmes se résignent, même si elles ont déjà vu des amies, connaissances ou même

⁹⁴ Margarethe à Käthe Roth, 28 février 1813 (StadtAN 400 Nr. 14).

⁹⁵ Anna Held épouse en octobre 1818 le fils aîné de Margarethe et Paul Wolfgang, Johannes (nommé Hanni).

⁹⁶ Pour un aperçu parlant des perspectives d'accouchement pour une femme aux temps modernes, voir Heide Wunder, *He Is the Sun*, p. 113-127. Relativement à l'importance sociale de la naissance (ou non naissance) d'enfants, elle rappelle à la p. 119 : « Children played an important role in all social groups concerned with passing on their wealth and name, and the status of the wife was substantially dependent on whether she could fulfill these hopes for offspring. »

leur propres filles mourir en couches ou des suites d'un accouchement difficile. La mort durant un accouchement n'est pas perçue comme une banalité, mais plutôt, pour emprunter les mots d'Eva Labouvie, comme le renversement tragique d'une vie nouvelle ou existante en mort, de joie en deuil, de commencement en fin ; bref c'est un événement extraordinaire perturbant le cours « normal » d'une naissance⁹⁷.



Concernant les accouchemens et la taille des femmes
Recueil de planches sur les sciences (*Encyclopédie*)

Dans les lettres de Margarethe alternent les récits d'accouchements qui se finissent « Gottlob » bien avec ceux qui regorgent de détails à faire frémir : travail s'étirant sur 36 heures, utilisation désespérée de forceps (*Zange*), accouchement d'enfants en état de décomposition (*Verwesung*) tellement avancé qu'on préfère ne pas les montrer à la mère, etc. Même si l'accouchement lui-même finit bien, cela ne garantit pas que la suite sera harmonieuse : les jours suivant l'accouchement sont des jours où la présence de complications fatales est commune⁹⁸ ; les conséquences moins graves, plus ou moins immédiates, telles que « torn

⁹⁷ Eva Labouvie, *Andere Umstände. Eine Kulturgeschichte der Geburt*. Köln : Böhlau, 2000, p. 159.

⁹⁸ Autant les femmes elles-mêmes que les sages-femmes et les médecins demeurent souvent impuissants devant ces complications. Particulièrement poignant m'a semblé le récit que fait Margarethe d'une femme de sa connaissance, morte neuf jours après avoir accouché. Le médecin von Hoven, auquel Margarethe relate son

perinea, postpartum weakness [...] prolapsed uteruses, vaginal tearing »⁹⁹ sont monnaie courante.

Même pour des femmes « expérimentées » qui ont jusque-là bénéficié d'accouchements heureux, à chaque nouvelle grossesse la question se repose quant à savoir si l'accouchement suivant ne sera pas plus difficile, voire fatal. Ainsi, quelques jours après avoir accouché de son cinquième enfant, Käthe avoue à son mari les doutes qu'elle a ressentis avant cet événement :

Acht Tage vor meiner Entbindung starb schräg gegen uns über eine Frau an einer schweren Niederkunft, die früherhin mit mir die Schule besuchte, und in meinem Alter war. [...] Da konnte ich wohl manchmal mich des Gedankes nicht erwehren, es könne auch mir übel gehen, doch besiegte ich ihn immer gleich wieder, und ließ gar nichts davon merken.¹⁰⁰

Dans ce contexte, il n'est pas surprenant qu'Anna, dont la mère est morte des suites d'un accouchement, soit angoissée à l'issue de sa première grossesse, comme le rapporte Margarethe :

Nun kommt die ernste Stunde für die gute Schwester Anna auch immer näher möge Gott ihre Kräfte dazu stärken, es scheint sie ist ängstlich es geht ja aber allen die dieses zu erwarten haben eben so ich dachte bei diesen Umständen immer daß ich sterben werde und jedes mal kam es mir bedenklicher vor [...]¹⁰¹

Pour conclure ce rapide tour d'horizon des implications émotives de l'accouchement, rappelons que si l'accouchement est un processus risqué pour les femmes Merkel-Roth, cela reste tout de même le moment anticipé de l'arrivée d'un enfant légitime dans une famille à l'aise financièrement : source de bonheur familial, permettant à la femme de remplir sa « destinée féminine » et au mari de démontrer ses capacités de *praeceptor familiae*, etc. On se figure facilement que ce cadre relativement confortable n'est pas celui de toute procréation dans le même espace-temps, notamment lorsque celle-ci est illégitime. En témoigne, entres autres, le récit que fait Margarethe de la découverte d'un nouveau-né mort dans la Pegnitz,

espoir que la femme aille mieux, adopte apparemment une posture plutôt stoïque : « Unßer lieber v. Hoven gab mir als ich ihm den Zustand der Knoppin erzählte zur Antwort diese ist nicht zu retten den dies Schlumern ist ein Zeichen einer Entzündung. Nach einigen Tagen sagte ich dem v. Hoven daß sich die K. beßer befinde thut nichts antwortete er sie stirbt doch und wird den 9ten Tag nicht überleben und leider hatte der v Hoven wieder recht den heute ist der 9te Tag. » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 17 mars 1813 (StadtAN 400 Nr. 20).

⁹⁹ Mary Lindemann, *Medicine and Society in Early Modern Europe*. 2ème édition. Cambridge : Cambridge University Press, 2010, p. 35.

¹⁰⁰ Käthe à Friedrich Roth, 20 février 1818 (LAELKB 56 Nr. 55).

¹⁰¹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 8 juin 1819 (StadtAN 403 Nr. 13). Dans les cas que j'ai suivis, les femmes sont capables d'estimer très exactement, souvent à un ou deux jours près, le moment de l'accouchement.

rivière traversant Nuremberg¹⁰². Si les bourgeois condamnent sans appel ce genre d'action ainsi que la *Thäterin*, ils sont toutefois en mesure d'appréhender les difficultés que représente l'arrivée d'un enfant dans des conditions matérielles moins aisées, comme le montre la réaction de Käthe à l'accouchement par une femme moins bien située socialement et économiquement d'un enfant mort-né :

Die arme Felice bedaure ich recht herzlich wegen ihres Unglücks, wenn es anders ein Unglück zu nennen ist. Der erste Schmerz über die getäuschte Hoffnung muß freylich groß gewesen seyn; aber wie viel hätte die arme Frau ausstehen, und wie sich plagen müssen, bis sie ein Kind groß erzogen hätte, welches vielleicht auch kränklich gewesen wäre [...]¹⁰³

Revenons maintenant au cas spécifique d'Anna Held. Le premier août 1819, à l'issue d'un travail long et difficile, Anna Merkel, née Held¹⁰⁴ accouche d'un garçon. Malgré quelques difficultés mineures peu après la naissance¹⁰⁵, tout va bien dans la « Wochenstube » pendant plus de deux semaines, si l'on en croit les lettres que Margarethe envoie à sa fille. Le petit Johannes prend du poids et se développe bien¹⁰⁶, et la mère se rétablit normalement. Cependant, le 18 août, les événements prennent une tournure radicalement différente, et la décision de sevrer l'enfant est prise. Écoutons le récit que fait Margarethe des événements, car il nous permet de retracer plusieurs des enjeux en question :

[...] der Kleine trank und es gedeyte ihm gut die Mutter bekam an den Warzen wie in der große eines kleinen Stecknadelsknöpf[lein] ein geschwür dieses schmerzte natürlich sehr du kanst denken daß man alle Mittel anwendete es zu erleichtern schon ist seit Sonntag das 2te Kind herbeigehohlt um die linke Brust auszutrinken, gestern verordnete v[on] Hoven eine Bleisalbe zur Heilung, Vormitt[ag] trank der kleine, natürlich schmerzte es wie imer, da waren die Amen zugegen, die

¹⁰² Margarethe Merkel à Käthe Roth, 18 juin 1811 (StadtAN 399 Nr. 41). Eva Labouvie, donne une image parlante de ce que pouvaient faire des femmes sur le point d'accoucher dans des circonstances peu favorables telles que des guerres, ou au terme de grossesses illégitimes. Labouvie, *Andere Umstände*, p. 129-133.

¹⁰³ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 8 octobre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 36).

¹⁰⁴ Moins d'un an plus tôt, Anna Held avait épousé le fils aîné de Paul Wolfgang et Margarethe Merkel. L'union est inégale sur plan économique (Johannes Merkel est l'héritier de l'entreprise prospère des Merkel ; Anna Held une demi-orpheline sans moyens), mais Anna est la fille d'un ami de longue date de Paul Wolfgang. Pour une discussion des éléments considérés pour les mariages, et les négociations entre individus et familles qui les précèdent, voir Habermas, *Frauen und Männer*, p. 292-314.

¹⁰⁵ Margarethe relate le lendemain de l'accouchement que « Mutter und Kind ist überaus gesund letzteres hat großen Appetit und schnullt erstaunlich findet aber leider noch nichts an der Mutterbrust », à cause de quoi le médecin de famille conseille de donner au bébé du lait avec du sucre, mesure dont Margarethe contredit le bien-fondé. Margarethe Merkel à Käthe Roth, 2 août 1819 (StadtAN 403 Nr. 22). Il semblerait que les problèmes se soient résolus car deux jours plus tard, Margarethe relate « Gottlob von der Wochenstube kan ich sagen daß alles auf das Beste steht der Kleine trinkt recht tapfer und die Mutter ist so gesund daß ihr das Bett sehr zuwieder ist. » Margarethe Merkel an Käthe Roth, 4 août 1819 (StadtAN 403 Nr. 23). Également la *Milchfieber* relatée le 9 août ne semble pas avoir été un problème majeur puisque Margarethe en rapporte dans la même lettre la fin heureuse. Margarethe Merkel à Käthe Roth, 9 août 1819 (StadtAN 403 Nr. 29).

¹⁰⁶ Il reçoit cependant, dès ses deux semaines de vie « ein klein wenig Zwieback in Milch gekocht ». Margarethe Merkel à Käthe Roth, 14 août 1819 (StadtAN 403 Nr. 31).

Eich. redete so abgeschmakt von Convulsionen, ich war nicht dabei da sie mir es aber unten auch erzähle so werde die Fr[au] noch Conv[ulsionen] bekommen so machte ich sie tüchtig aus über ihr abgeschmakttes Geschwätz, welches doch aber die Folge nach sich zog, die Furcht es werden solche noch komen [–] kurz die Wöchnerin ist voll Angst sie fühlt sich so matt und da ihre [Stief]Mutter von übeln Aussehen und von den Zustand der Verstorbenen Mutter so viel Spricht und vergleichungen anstellt und Aehnlichkeiten findet so ist die Wöchnerin so verstimt daß sie eine Abzehrung schon komen sieht. Sollte man da nicht Desprat werden¹⁰⁷

Margarethe explique en détail les péripéties ayant ultimement mené à la décision de sevrer l'enfant, où sont intriqués facteurs physiques et psychologiques : l'ulcère d'Anna et la douleur violente qui s'ensuit, persistant malgré les moyens employés, en est le point de départ. La possibilité d'une complication fatale, mentionnée d'une façon qu'on suppose imagée et impressionnante par la sage-femme, fait peur à Anna et lui instille la crainte de perdre ses forces en allaitant. Pour Anna, cette peur de dépérir, de s'amaigrir en perdant ses forces (*Abzehrung*) semble d'autant plus possible et concrète qu'elle est associée à la mort en couches de sa propre mère. L'enfant est donc sevré, et on lui concocte une alimentation adaptée. Cependant, vu la faiblesse de la mère, et puisque pour élever un bébé sans lait maternel « [d]a gehört viel mehr Aufmerksamkeit und Erfahrung dazu, als bey Kindern, die gestillt werden »¹⁰⁸, Margarethe conseille à sa belle-fille de prendre une femme chez elle pour l'aider avec les soins au bébé¹⁰⁹.

Après les moments tendus de la maladie d'Anna et le moment perçu comme risqué du sevrage, la situation de la mère et de l'enfant semble se tranquilliser : le bébé accepte bien sa nouvelle nourriture (une bouillie faite de pain sec et d'eau à la cannelle¹¹⁰), et la mère aussi se rétablit progressivement, son lait disparaissant sans problèmes. Cependant, pour Anna, ne pas pouvoir allaiter son enfant est un deuil difficile. Voyons comment Anna elle-même décrit et justifie la décision du sevrage, dans une lettre à sa belle-sœur Käthe :

Das Stillen meines lieben Kindes war mit so großer Beschwerde verbunden daß ich zu viel an eigenen Kräften verlor; und nach fast 3 Wochen war ich wirklich gezwungen es ganz aufzugeben. Du bist selbst Mutter liebe Käthe und kontest dieß Geschäft bei allen Deinen Kleinen verrichten, Du wirst mir daher auch um so leichter glauben, welch einen harten Kampf mich dieser Entschluß kostete. Nur nach manchen traurigen Stunden wurde ich ruhiger durch den Gedanken wie sehr ich

¹⁰⁷ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 18 août 1819 (StadtAN 403 Nr. 32).

¹⁰⁸ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 22 août 1819 (StadtAN 1375 Nr. 71).

¹⁰⁹ « [...] Vorgestern habe ich der Wöchnerin schon gesagt daß sie nicht imstande ist ihr Kind selbst zu warten, sie soll bei Zeiten sich nach jemand erkundigen den unruhige Nächte sind zu anstrengend als daß sie es wird ertragen können. » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 18 août 1819 (StadtAN 403 Nr. 32).

¹¹⁰ « Brei von Zwieback und Zimtwasser »

Ursache habe, Gott recht aus Herzensgrunde für seine unendliche Güte zu danken, die sich wieder aufs neue so reich an mir erwiesen hat, und wie ich mir selbst den größten Undank vorzuwerfen hätte, wenn ich über Einen unerfüllt gebliebenen Wunsch, die unaussprechlichen Wohlthaten vergeßen wollte, die ich empfangen. Gott kan seinen Seegen ja auch zu dieser Nahrung geben und das Gedeihen meines lieben Kindes fördern.¹¹¹

Contrairement à Margarethe, qui raconte concrètement ce qui a mené à la décision du sevrage, Anna met l'accent sur sa douleur et sa déception en tant que mère. Margarethe nomme précisément le problème physique et les moyens tentés pour le guérir, ainsi que la peur des convulsions qui ayant amené Anna à craindre une mort semblable à celle de sa propre mère ; Anna elle-même évoque les problèmes de santé qui ont mené au sevrage de façon plutôt générale, en les englobant sous les termes de faiblesse et de *Beschwerde* (tout en reconnaissant leur caractère contraignant)¹¹². Ce qui obtient davantage de place dans sa narration est la déception de ne pas pouvoir allaiter son enfant, déception qu'elle tente de maîtriser avec l'aide de la religion¹¹³.

De semblables déceptions intenses par rapport à une non-réussite de l'allaitement semblent être courantes à cette époque. Par exemple ce passage tiré de l'autobiographie de Margarethe Milow (1748-1794) dépeint l'affliction brutale dans laquelle elle tombe suite à son incapacité à remplir son « devoir de mère » :

Ich wollte die Pflicht einer Mutter gantz erfüllen und also gantz natürlich mein Kind selbst stillen, legte es mit allen Freuden einer Mutter an meine Brust, thats einige Male, aber keine Milch wollte kommen; den andern Tag bekam ich Fieber, den dritten wars noch ärger. Es mußte eine Amme kommen. Hierüber grämte ich mich so, daß ich den 4ten, als den Tauftag, mit dem Tode rang. Die Hitze und Kopfschmerzen waren unbeschreiblich. Ich wollte die Amme nicht vor Augen sehn, sie mußte also mit dem Kinde aus der Stube hinaus; nichts von der Taufe wollte ich sehn, keine der Gvattern. Mein Mann weinte unaufhörlich, hing über mich und bat so Gott, mich zu erhalten. Nur ihn und Mama konnte ich um mich leiden, sonst keinen Menschen.¹¹⁴

¹¹¹ Anna Merkel à Käthe Roth, 27 août 1819 (StadtAN 407 Nr. 48).

¹¹² Il est intéressant de savoir que si Anna passe rapidement sur les problèmes physiques, son mari, sur la dernière page de la lettre, renoue avec le ton concret de Margarethe : « [...] meine Liebste aber hat noch mit der linken Brust zu thun (die andere ist schon ganz leer) welche noch voll und an der Warze am aufbrechen ist. »

¹¹³ Mentionnons ici que l'entourage d'Anna Held la perçoit comme particulièrement pieuse.

¹¹⁴ Margarethe Elisabeth Milow, *Ich will aber nicht murren. (Mein Leben. Ein Vermächtnis für meinen Mann und meine Kinder : 1778)*. Édité par Rita Bake und Birgit Kiupel. Hamburg: Dölling und Galitz Verlag, 1993, p. 144-145. Milow adresse son manuscrit à son mari et à ses enfants, comme elle l'exprime au tout début : « Warum ich Euch mein Leben schreiben will ? Weil es reich ist an Erfahrungen aller Art; weil Euch, meine Kinder besonders, diese Erfahrungen nützen können; Du lieber Mann Deine Frau, Ihr Eure Mutter kennen lernen sollt, wie sie war, mit ihren Fehlern, mit den Ursachen dieser Fehler [...] ». Milow dit vouloir particulièrement éviter à ses enfants les erreurs qu'elle-même a faites.

La première phrase du passage cité nous livre la clé de la gravité de l'échec ressenti : pour remplir totalement son devoir de mère (rôle présenté comme le but ultime de la vie d'une femme), Milow doit allaiter elle-même son enfant, *naturellement*. À l'instar de Milow, plusieurs femmes de la bourgeoisie en viennent à concevoir l'allaitement de leurs enfants comme une partie fondamentale de leur identité féminine¹¹⁵. La fierté, voire l'honneur, rattachés à l'allaitement se transforment cependant en culpabilité et souffrance lorsque cet acte se révèle moins facile que les représentations d'une maternité sentimentale ne le suggèrent. Les nombreux témoignages de femmes tentant d'allaiter ou continuant d'allaiter malgré des difficultés et douleurs considérables¹¹⁶ indiquent une intériorisation de l'équation « allaitement = bonne mère » et une forte volonté de maintenir l'appartenance à cet idéal.

Comme on le voit chez Milow, l'impératif d'allaitement est catégorique : lorsqu'elle y faillit, elle ne remet pas en question l'impératif, mais plutôt rejette la faute, ainsi que la souffrance qui en découle, sur elle-même. La nécessité de faire appel à une nourrice, qui prendra sur elle ce qui est présenté comme le signe d'un amour maternel véritable, ne fera qu'aggraver le désespoir de la mère. Car la mère est la première responsable de la santé du nourrisson, comme le martèlent médecins et moralistes dans leurs traités. Les périodiques destinés aux femmes véhiculent l'exemple dissuasif de la *mauvaise mère*, celle qui fait fi des principes de la pédagogie et médecine contemporaine, et par sa négligence cause une maladie ou mort de son enfant¹¹⁷, posant ainsi les bases de la culpabilité maternelle. À l'inverse, on fait miroiter à la mère qui suit ces principes une idylle domestique, au cœur de laquelle se situe l'allaitement.

Lorsque l'allaitement échoue (pour des raisons légitimes), les femmes bourgeoises peuvent tout de même aspirer à rester des « bonnes mères » si elles se dévouent totalement au nourrisson. L'authenticité de ce dévouement sera consacré par la santé de l'enfant, comme

¹¹⁵ Johanna-Luise Brockmann, « Die ambivalente Rolle der Amme – ein Beitrag zur Sozialgeschichte der Familie in Deutschland », dans *Bildungsforschung und Gesellschaftspolitik*, sous la dir. de Jost von Maydell. Oldenburg : Schriftenreihe der Universität Oldenburg, 1982, p. 63-88. Voir particulièrement les p. 67-68. Anne-Charlotte Trepp, *Sanfte Männlichkeit und selbständige Weiblichkeit. Frauen und Männer im Hamburger Bürgertum zwischen 1770 und 1840*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1996, p. 328-332.

¹¹⁶ Trepp, *Sanfte*, p. 328-329. Brockmann, *Amme*, p. 68.

¹¹⁷ En n'allaitant pas, en laissant son enfant à des serviteurs, en l'habillant trop chaudement, ou bien trop peu chaudement, etc. Voir Schmid, « Muttergefühl », p. 110.

l'exprime le médecin von Hoven dans son autobiographie: « Meine Frau konnte das Kind, aller gemachten Versuche ungeachtet, nicht selbst stillen, aber die unermüdete sorgsame Pflege der Mutter ersetzte den Mangel der mütterlichen Nahrung. »¹¹⁸ Soulignons que l'alimentation « validée par les experts » des enfants qui ne sont pas allaités requiert de multiples soins et une attention soutenue. Ainsi, le médecin Osiander recommande pour ces enfants

dünne Milchbreye von feinem und wohlgetrocknetem Mehl und Milch bereitet oder aus ungesäuerten Broten, aus Semmeln, Ulmer Mutscheln u. d. gl., die vorher zu feinem Pulver gestoßen worden sind. Diese Breye aber gebe man nicht Tag vor Tag, und nie mit Zucker oder Fett bereitet, sondern wecksele es mit Fleischsuppen aus guter Rindfleischbrühe und Semmeln bereitet oder mit einem Anisaufguß, worein das Gelbe von einem frischen Ey und ein wenig Zucker verrührt worden ist, ab.¹¹⁹

Des recettes de ce genre ne sont possibles, comme le relève Brockmann qui cite ce passage, que dans un ménage à l'aise économiquement, et un temps considérable doit y être consacré. Remplacer son devoir *naturel* d'allaitement par un redoublement de soins culturels permet à la femme qui ne peut allaiter de toucher l'idéal sentimental de la mère se dévouant corps et âme pour ses enfants (et, pourrait-on argumenter, circonscrit son champ d'action autour de l'espace domestique, même en l'absence du lien physique qu'est l'allaitement).

Plus problématique pour les femmes sont les situations où une aide extérieure doit être sollicitée. Contrairement à Margarethe Milow, Anna ne fait pas appel à une nourrice ; cependant la décision de sevrer l'enfant est également une décision impliquant d'introduire dans la maison une « aide » pour la mère.

Anfangs mit der festen Hofnung mein liebes Kind stillen zu können, hatte ich den Entschluß gefaßt, niemand zu mir zu nehmen. Da dies nun aber nicht seyn kan und daher das Aufziehen des Kindes mit weit größerer Beschwerde verbunden ist, auch meine Gesundheit nicht so unerschütterlich ist als ich sonst glaubte, so überzeugte ich mich von der Nothwendigkeit mir fremde Unterstützung an die Hand gehen zu laßen.¹²⁰

Bien que reconnue par Anna comme nécessaire, vu sa faiblesse et les soins supplémentaires qu'elle implique d'élever un enfant avec une autre nourriture que le lait maternel, la nécessité de se

¹¹⁸ Friedrich Wilhelm von Hoven, *Lebenserrinerungen*. Édité par Hans-Günther Thalheim. Berlin : Rütten & Loening, 1984 [1840], p. 125.

¹¹⁹ Friedrich Benjamin Osiander, *Lehrbuch der Hebammenkunst* (1796), cité par Johanna-Luise Brockmann dans « Amme », p. 69.

¹²⁰ Anna Merkel à Käthe Roth, 27 août 1819 (StadtAN 407 Nr. 48). Voir aussi Habermas, *Frauen und Männer*, p. 371-373.

faire aider d'une autre femme est présentée comme une décision hautement sensible. Cette femme sera une étrangère, et son influence négative sur l'enfant est à craindre. Aussi, Anna consacre une grande partie de la lettre qu'elle écrit à sa belle-sœur à soupeser les avantages et inconvénients de différentes sortes d'aide (une *Kindermagd* ou bien une parente pauvre), à réitérer qu'elle veut s'occuper de l'enfant en plus grande partie elle-même, et que l'autre femme n'est là que pour l'assister.

La culpabilité de mères n'ayant pas pu faire *ce qui était le mieux* pour leurs enfants est exacerbée lorsque ceux-ci tombent malades ou même meurent.¹²¹ Ainsi Käthe, deux mois après avoir sevré son fils Rudolf, cinq mois – à reculons, suite à une maladie intense, sur insistance de Friedrich et ordre de deux médecins – regrette cela lorsqu'il lui semble mal en point¹²². Dans de semblables situations, il devient évident que le lait maternel est considéré comme un aliment hautement bénéfique pour la santé de l'enfant. Ainsi, lorsque l'enfant d'Anna, vers ses trois mois, devient gravement malade, tous sont d'accord pour essayer de lui faire boire du lait maternel¹²³. Malgré la grande acceptation des aliments secondaires dans le milieu bavarois dès un très jeune âge¹²⁴, le lait maternel reste ainsi un aliment irremplaçable

¹²¹ Également Chantal Müller montre, en analysant l'intrication de maladie, danger et responsabilité maternelle dans le *Journal* de la Bâloise Valérie Thurneysen-Faesch, le lien entre incapacité à allaiter et culpabilité de la mère. Chantal Müller, « Krankheit und Gefährdung im *Journal* von Valérie Thurneysen-Faesch », dans *Tugend, Vernunft und Gefühl. Geschlechterdiskurse der Aufklärung und weibliche Lebenswelten*, sous la dir. de Claudia Opitz, Ulrike Weckel et Elke Kleinau. Münster *et al.* : Waxmann, 2000, p. 127-143.

¹²² « [...] Rudolf ist seit ein paar Tagen nicht ganz recht, ich glaube, daß es von dem Zahnen herkommt. Es schmeckt ihm essen und trinken, auch schläft er gut, aber er sieht etwas angegriffen aus. Beynahe bereue ich es jezt, daß ich mich so schnell zum Entwöhnen bereden ließ, denn ich glaube gewiß, daß das Stillen nicht die Ursache meines Uibelbefindens war, und den Unterschied zwischen einem Kind das die Mutterbrust hat, und einem, welche es entbehren muß, sehe ich zu meinem großen Leidwesen täglich mehr. Sie glauben nicht, wie mager Rudolf ist, obgleich er sehr munter und gesund ist; und da er sehr lange Beine hat, so fällt es noch mehr auf. » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 7 décembre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 46).

¹²³ Pour une idée de la rapide alternance entre peur et espérance qu'une telle maladie occasionne chez les parents, et le potentiel désespoir des actions tentées, recourons encore une fois au récit poignant que fait Margarethe du déroulement de la maladie : « [Das Kind ist] noch imer zwischen Todt und Leben gestern abends schien das Lämpchen schon erloschen zu sein und wir gaben uns in diese Fügung Gottes allein es glimte von neuen wieder auf H[err] v[on] Hoven kam noch um 7 Uhr und verordnete ein Weinbaad mit stärkenden kräutern und nachher Molcke beides wurde sogleich angewand, das Kind fieng im Baad gewaltig zu schreien an nachher schlief es sanft und heute Morgens befand es sich heiterer als Tags vorher und aß auch s[einen] Brey gerne dies[en] Vormitt[ag] vor 11 Uhr wurde es wieder gebaadet nach dem Baad wurde es ganz bewusstlos diesesmal und wir alle fürchteten abermale das erlöschen auf einmal erwachte es mit Geschrei welches aber nicht so kräftig wie gestern war doch nahm es den Zuller und Zog an der Ludel wir schweben also noch zwischen Furcht und Hofen » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 5 novembre 1819 (StadtAN 403 Nr. 59).

¹²⁴ Robert Lee, *Population growth, economic development, and social change in Bavaria, 1750-1850* (New York : Arno Press, 1977) donne la meilleure description de cette spécificité bavaroise que j'ai trouvée.

pour la santé du nouveau-né. Malheureusement, Johannes, qui a déjà trois mois, ne boit ni le lait d'une femme qui s'est « offerte d'elle-même », ni celui d'une nourrice à laquelle on fait appel¹²⁵.

Ce qu'on a vu jusqu'ici pourrait suggérer que les femmes bourgeoises ont intériorisé l'idéal de mère présenté par les médecins et moralistes. Mais nous avons déjà mentionné que la femme qui allaite n'est pas la seule à influencer l'initiation et le déroulement de l'allaitement : au contraire, plusieurs autres personnes estiment qu'elles ont leur mot à dire à ce sujet. La partie suivante sera consacrée à expliciter les autorités, connaissances et relations considérées pertinentes dans les discussions sur l'allaitement. Nous nous aiderons pour cela principalement de la correspondance autour du sevrage d'Elise, présentée dans la partie II.1, puisque cette situation, de par son caractère conflictuel à plusieurs abords, oblige les protagonistes à expliciter l'autorité et les connaissances dont ils disposent.

¹²⁵ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 6 novembre 1819 (StadtAN 403 Nr. 60) et Käthe Roth à Margarethe Merkel, 8 novembre 1819 (StadtAN 1375 Nr. 83). Au contraire des traités médicaux, qui insistent lourdement sur la valeur supérieure du lait de la mère par rapport à tout autre lait, les protagonistes ici semblent considérer tout *Muttermilch* comme un atout notable pour la santé de l'enfant en danger.

III. QUI PARLE (ET QUI DÉCIDE) DE L'ALLAITEMENT ?

1. Relations et autorité

Nous avons déjà vu que la question du sevrage d'Elise fait l'objet d'âpres désaccords. Dans les échanges épistolaires des protagonistes, plusieurs questions sont discutées et disputées. Quand l'allaitement est-il bénéfique, quand devient-il nocif ? Quel est le meilleur moment pour sevrer l'enfant ? Quels moyens faut-il employer pour réussir le sevrage sans que la santé de la mère ni celle de l'enfant ne s'en ressente ? Les discussions autour de ces questions mettent en évidence une autre (méta-)question : qui détient l'autorité nécessaire pour trancher lorsqu'il y a désaccord ? Que les questions de l'allaitement et du sevrage donnent lieu à un certain « conflit » est pour nous fécond, car cela oblige les protagonistes à expliciter leurs positions, les raisons de ces positions et les connaissances et autorités sur lesquelles elles se basent, mieux que dans une situation « harmonieuse » où tous ces éléments auraient pu être passés sous le silence du consensus. En effet, pour faire valoir leurs points de vue, et en tant qu'arguments, les protagonistes s'appuient sur les relations et émotions qu'ils ont les uns pour les autres, ainsi que sur l'autorité des connaissances qu'ils détiennent.

Nous avons déjà vu que lorsque Friedrich ou Margarethe conseillent à Käthe de sevrer son enfant, l'argument principal est la dégradation possible de sa santé. Dans le domaine de la santé, autant Friedrich que Käthe reconnaissent l'autorité et la compétence de Margarethe. Cette autorité repose sur l'expérience, comme Margarethe l'affirme explicitement à plusieurs reprises¹²⁶. Friedrich, quant à lui, s'il ne cite pas explicitement de textes médicaux à l'appui de ses pressions pour le sevrage, fait tout de même miroiter le prestige de ses connaissances savantes par rapport à la santé infantile. Ainsi, lorsque, vers les huit mois de sa fille, il accepte la réponse de Margarethe à sa question (que le sevrage n'est pas encore souhaitable), c'est pour ajouter du même souffle « Aber streng bey dem Buchstaben werde ich auch bleiben, und,

¹²⁶ Entres autres : Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 1er mars 1811 (StadtAN 399 Nr. 13) : « dieses ist meine Kentniß welche ich aus eigener Erfahrung habe ». Margarethe Merkel à Käthe Roth, 5 février 1811 (StadtAN 399 Nr. 3), où Margarethe souligne ne pas donner de conseils concernant la santé arbitrairement, mais « aus eigener vielfältiger Erfahrung »).

sobald die ersten Zähne da sind, auf die Abgewöhnung antragen »¹²⁷, et affirmer ainsi sa connaissance des préceptes déterminant le moment adéquat d'un sevrage. Également un mois plus tard, parmi les arguments en faveur d'un sevrage immédiat, il nomme ses connaissances en matière d'allaitement : « Auch glaube ich gehört oder gelesen zu haben, daß zu langes Stillen des ersten Kindes besonders gefährlich sey. »¹²⁸

Qu'ils se basent sur l'expérience de Margarethe ou les connaissances de Friedrich, les arguments relatifs à la santé sont médiés et légitimés par l'amour que l'un comme l'autre ont pour Käthe. Ainsi, Margarethe ne se lasse pas de répéter que seul son amour pour Käthe lui permet d'énoncer le verdict du sevrage. L'amour maternel qu'elle porte à sa fille devient garant des conseils qu'elle lui donne, comme on le voit dans une lettre de cette dernière :

Geliebte Mutter,

Ich erhielt heute Ihren lieben Brief vom 26, den ich nicht ohne Sorge öffnete, weil ich den Ausspruch befürchtete, den er wirklich enthielt. Sie halten es also für besser, wenn ich Elise entwöhne, und **da ich von Ihrer Liebe überzeugt bin, und gewiß weis, daß sie mir es nicht rathen würden, wenn Sie es nicht für gut hielten**, so habe ich mich, wiewohl etwas schwer, und zum theil auf Zureden meines lieben Mannes, entschlossen, es schon morgen anzufangen, weil ich voraus sehe, daß es mir immer schwerer fallen würde.¹²⁹

Également les craintes de Friedrich sont présentées comme découlant de l'amour qu'il porte à sa femme : dans ces lettres, ses exhortations à ménager sa santé et prendre garde à l'effet de l'allaitement sur elle sont constamment mises en relation à l'attachement qu'il voue à sa femme.¹³⁰

En général, la relation entre Friedrich et Käthe est une relation inégale qu'on pourrait qualifier de paternaliste. Habermas qualifie leur mariage de « ungleiche Zweisamkeit » qui permet à l'un comme à l'autre de se développer et d'avoir accès à des domaines qui lui seraient

¹²⁷ Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 24 mai 1811 (StadtAN 1367 Nr. 28).

¹²⁸ Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 23 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 34).

¹²⁹ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 30 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 35). L'accentuation en caractères gras est de moi. Également les réassurances de l'amour filial et maternel (kindliche und elterliche Liebe) reliant les deux femmes sont répétées à de nombreuses reprises.

¹³⁰ « Sey doch ja aufmerksam auf die Wirkung welche das Stillen bey dir hervorbringt. Du weißt, wie theuer mir das kleine Liebste ist; aber nach dir. » Friedrich à Käthe Roth, 25 novembre 1810 (LAELKB 37, Nr. 13). Également Käthe thématise les craintes de son mari ainsi. Par exemple : « mein lieber Mann, der mich nur gar zu lieb hat, fürchtet, es möchte üble Folgen nach sich ziehen. » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 23 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 34).

autrement restés inaccessibles¹³¹. Néanmoins, que nous sommes dans une société patriarcale ne fait pas de doute : l'évidence avec laquelle la naissance d'un garçon est privilégiée en est un exemple.

Ainsi, Käthe apparaît comme un enfant obéissant dans les deux relations épistolaires, autant par rapport à sa mère qu'à son mari. Dans les deux cas, le « parent » s'occupe de la santé de Käthe, en présupposant en savoir sur ce qui est bon pour elle. Plusieurs fois, Käthe exprime sa volonté de se plier aux décisions de sa mère ou son mari, malgré ses propres désirs :

« Ich bitte Sie aber, geliebte Mutter, mir in Ihrem nächsten Brief zu sagen, ob Sie glauben, daß es gut sey, wenn ich sie fort stille, oder nicht [...] Thun Sie also den Ausspruch, liebe Mutter, was ich thun soll, und ich werde es gleich Ihren Rath befolgen, ob es mir gleich recht schwer werden, mich dieser süßen Pflicht berauben zu müssen. »¹³²

Cependant, cette « rhétorique de la fille et épouse obéissante » ne sous-entend pas que Käthe ait véritablement renoncé à tout désir et intérêt propre. Du moins pour ce qui est de la relation à son mari, nous suspectons au contraire que la détermination avec laquelle elle réitère sa position d'épouse obéissante lui permet souvent de faire prévaloir *dans les faits* ses intérêts, tout en respectant discursivement l'ordre symbolique¹³³. Par exemple, lorsque Käthe essaie de convaincre son mari de venir la chercher à Nuremberg (plutôt que de devoir voyager seule), elle insiste grandement sur le caractère exceptionnel de ce non respect des désirs de son mari, « dont elle se fait une loi ».¹³⁴ Toute l'énergie qu'elle met à expliquer et justifier son refus, son insistance sur le caractère exceptionnel de sa résistance aux désirs de son mari – sa non-obéissance, donc – montre bien les problèmes à réconcilier discours et pratiques. Dans le cas du sevrage d'Elise, déjà le fait qu'il y ait désaccord, et que Friedrich doive faire appel à l'autorité maternelle de sa belle-mère pour faire valoir sa décision de sevrer l'enfant montre

¹³¹ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 326-338.

¹³² Käthe Roth à Margarethe Merkel, 23 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 34).

¹³³ Käthe ne se lasse pas de confirmer la préséance de son mari et de l'autorité masculine. Par ses mots, elle vise souvent à réconcilier, la tension entre discours et pratiques. Par exemple, après avoir passé quelques mois à Nuremberg, seule avec ses cinq enfants, Käthe souligne avoir hâte de se départir de l'indépendance qu'elle a dans les faits pratiquée – qui ne lui revient pas – « um den mir gebührenden zweiten Platz wieder einzunehmen in dem mir so wohl ist. » Käthe à Friedrich Roth, 26 février 1818 (LAELKB 56 Nr. 61).

¹³⁴ Après avoir longuement exposé sa position et les raisons parlant en faveur de cette position, Käthe écrit « Es ist das erstemal, daß ich gegen einen Wunsch von Dir, welchen ich mir immer zum Gesetz mache, so viel spreche. Doch da Du ja willst, mein Liebster, daß ich Dir alles sagen soll, was ich denke, so wirst Du es mir vergeben. Und so lieb es mir wäre, wenn Du kämest, so leid würde es mir thun, wenn Du es mit Beschwerlichkeit thun müßtest. Sollte dieses seyn, so schlage mir es doch ja rundweg ab. » Käthe à Friedrich Roth, 17 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 26).

que son pouvoir sur le corps de sa femme n'est pas total, et que Käthe n'est pas une épouse aussi complaisante qu'elle tente de l'exprimer.

Cette tension entre discours des protagonistes et leurs comportements effectifs est féconde, et nous y reviendrons par la suite. Arrêtons-nous là pour l'instant afin de présenter les autres acteurs qui sont interpellés ou estiment qu'ils ont leur mot à dire sur l'allaitement de Käthe.

2. Les médecins et leurs connaissances

Deux médecins sont sollicités lors du sevrage d'Elise : le médecin des Merkel à Nuremberg, von Hoven, qui est aussi un ami de la famille, habitué de leur table et locataire d'une de leurs maisons¹³⁵, et le docteur Oeggel, le médecin des Roth à Munich. Bien que sollicités régulièrement pour des conseils ou pour une prescription, ces médecins ne sont pas considérés comme des autorités aux dires indiscutables. On pourrait même trouver qu'ils sont parfois instrumentalisés : les protagonistes demandent leur avis, choisissent les éléments qui leur conviennent puis rejettent le reste. Ainsi, Friedrich n'hésite pas à déclarer qu'il ne partage pas l'opinion de von Hoven, pour ensuite, dans la même lettre, conseiller à Käthe de demander son avis sur un autre sujet¹³⁶.

Également la compétence générale des médecins est disputée sans complexes. Par exemple, Margarethe exprime plusieurs fois sa méfiance envers Oeggel, que Friedrich se sent par la

¹³⁵ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 372, nomme von Hoven le « Merkelsche Hausarzt ». Elle relate qu'en plus des invitations à souper plus formelles, Hoven fait des visites informelles aux Merkel presque tous les jours, et que ses visites ne se limitent pas aux moments quelqu'un est malade – ce qui est par ailleurs fréquent. En outre, les von Hoven louent pendant 12 ans une de leurs maisons, ce qui amène une multitude de sujets de conversations. Habermas, *Frauen und Männer*, p. 188.

¹³⁶ Friedrich à Käthe Roth 18 décembre 1810 (LAELKB 37 Nr. 29). Il arrive aussi que Friedrich ou Käthe demandent à Margarethe de solliciter l'avis de von Hoven par rapport à une pratique que le correspondant désapprouve. L'opinion du médecin peut alors agir comme levier sur l'autre parent. Ainsi, Käthe demande à Margarethe de consulter von Hoven pour savoir si le gruau donné à son fils d'à peine plus de deux mois est bien une bonne idée. Dix jours plus tard, après réponse négative de von Hoven, nous apprenons de la bouche de Käthe qu'elle était depuis le départ contre cette idée de son mari, qu'il semble avoir trouvée dans un roman écossais. Käthe Roth à Margarethe Merkel, 5 et 6 juillet 1814 (StadtAN 1370 Nr. 17), Margarethe Merkel à Käthe Roth, 12 juillet 1814 (StadtAN 400 Nr. 124), Käthe et Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 15 juillet 1814 (StadtAN 1370 Nr. 18).

suite obligé de défendre¹³⁷. À plus forte raison dans les domaines reliés au corps féminin, l'autorité des médecins est friable. Cela est particulièrement visible à travers les réactions de Margarethe lorsqu'elle apprend que le médecin munichois n'a pas estimé bon de prescrire un purgatif à sa fille, qui vient de procéder au sevrage d'Elise. Ce désaccord incite Margarethe à écrire plusieurs lettres où elle affirme avec force et conviction son point de vue. En plus d'expliquer en long et en large sa position, autant sur un plan théorique que pour ce qui est des mesures pratiques¹³⁸, elle y revendique énergiquement l'autorité de l'expérience qu'elle détient, et en établit explicitement la préséance, dans ce cas précis, sur les connaissances des médecins : « in dergleichen Umständen ist oft mehr auf Erfahrung als auf Studienkenntniße zu gehen »¹³⁹, dit-elle.

Pour ce qui est de l'allaitement, Margarethe exprime clairement que ses connaissances basées sur l'expérience sont plus valables que les connaissances acquises par les études ; toutefois, le médecin de famille von Hoven reste un interlocuteur privilégié dans ce domaine (tout comme pour les autres questions relevant de la santé). C'est extensivement que Margarethe rapporte la réaction indignée de von Hoven par rapport à l'absence de purgatif pendant le sevrage, et son ton satisfait ne peut nous échapper¹⁴⁰. Que von Hoven confirme la nécessité des mesures qu'elle avait déjà communiquées à sa fille ne peut pas nuire à l'autorité de celui-ci aux yeux

¹³⁷ Margarethe à Käthe Roth, 29 septembre 1814 (StadtAN 400 Nr. 139), Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 3 octobre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 33).

¹³⁸ Voir partie V. 4.

¹³⁹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 4 juillet 1811 (StadtAN 399 Nr 44). À propos de la responsabilité/devoir de la femme, et plus particulièrement de la « Hausvorsteherin » par rapport à la santé des membres de sa maisonnée, voir Habermas, *Frauen und Männer*, p. 166-167. Également Trepp mentionne une situation où l'avis et la compétence des femmes sont explicitement préférés (par le mari) à ceux du médecin, qui ne semble pas être considéré comme compétent en la matière Trepp, *Sanfte*, p. 329.

¹⁴⁰ « Gestern war v. Hoven bei uns, ich theilte ihm meine Sorgen mit erzählte ihm daß du dein Kind entwöhnst und daß H D. Oeg nicht für nöthig finde dir etwas abführendes zu verordnen. v. Hov. schrie laut auf, „um Gotteswillen daß weis ja jedes alte Weib beßer daß wen dies unterlaßen wird, wen auch nicht auf der Stelle doch weiter hinaus nachtheilige Folgen aus dießer Unterlaßung entstehen, sagen Sie den H und Fr Finanzrätthin sobald als möglich daß ich Sie herzlich grüßen laße und sagen Sie Ihnen daß das Abf. Mittel ja so bald als mög[lich] gegeben wird.“ Hoven demonstrirte mir noch eine Menge Zeugs daher und es war mir eine große Beruhigung daß ich dir in m. letzten Schreiben, alles dies schon gesagt habe worauf er mich ganz besonders aufmerksam zu machen suchte, was ich dir alles sagen sollte, er hatte eine große Freude als ich ihm darauf antwortete daß du alles in m letzten brf schon gelesen haben wirst » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 8 juillet 1811 (StadtAN 399 Nr. 45).

de Margarethe – qui cependant continue à le contredire sans s’en émouvoir dans d’autres cas¹⁴¹.

Nos sources confirment donc ce que disent déjà en 1989 Lachmund et Stollberg, après examen de 100 autobiographies provenant de la bourgeoisie intellectuelle (*Bildungsbürgertum*)¹⁴² : autour de 1800, la culture médicale des *Bildungsbürger* n’est pas encore divisée en un discours savant des experts d’un côté et un discours « laïc » de l’autre. Les médecins partagent encore les mêmes valeurs relatives à la santé, les mêmes modèles explicatifs par rapport à la maladie (*medikale Deutungsmuster*) que leurs patients bourgeois¹⁴³. Puisque ceux-ci ont accès à des connaissances médicales similaires à celles des médecins, ils parlent le même langage et sont en mesure d’argumenter sur un pied d’égalité avec eux¹⁴⁴.

Cette interaction concrète des gens avec le médecin diverge nettement de ce que recommandent les médecins eux-mêmes dans leurs traités. Dans les cas qui nous intéressent ici, les traités médicaux dissertant de l’allaitement, les affirmations de l’autorité médicale, basée sur la raison et la science, occupent une large place. Quelles que soient leurs positions théoriques, les médecins s’entendent pour dire que les connaissances transmises par les femmes sont erronées (ils les dépouillent du statut même de connaissance en les qualifiant de superstitions) et leurs agissements nocifs. Il faut respecter à la lettre les prescriptions et

¹⁴¹ Käthe, encore ici, tente de réconcilier acceptation rhétorique de l’autorité (ici médicale) et convictions propres. Son oscillation entre remise en question des principes énoncés par le médecin et ses principes est visible dans ce commentaire qu’elle fait par rapport à une maladie de sa fille aînée (Käthe a alors 27 ans et est mère de 5 enfants) : « Noch immer bin ich der Meynung, ein Brechmittel gleich zu Anfang der Krankheit gegeben, wäre sehr heilsam gewesen. [...] Aber Oeggel ist sehr furchtsam, und giebt es nicht gern als im äußersten Nothfall, und ich unterwerffe meine Meynung unbedingt dem Arzt, der es ja besser verstehen muß, als ich. » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 1er octobre 1818 (StadtAN 1374 Nr. 38).

¹⁴² Jens Lachmund et Gunnar Stollberg, « Zur medikalen Kultur des Bildungsbürgertums um 1800. Eine soziologische Analyse anhand von Autobiographien », *Jahrbuch des Instituts für Geschichte der Medizin der Robert Bosch Stiftung* 6 (1989), p. 163–184. Lachmund et Stollberg examinent 100 autobiographies (imprimées) des 60 années « autour » de 1800. Voir aussi Jens Lachmund et Gunnar Stollberg, *Patientenwelten. Krankheit und Medizin vom späten 18. bis zum frühen 20. Jahrhundert im Spiegel von Autobiographien*. Opladen : Leske + Budrich 1995.

¹⁴³ Lachmund et Stollberg, « Zur medikalen Kultur », p. 167-170. Mary Lindemann arrive à une conclusion similaire : « In fact, physicians, other healers, and patients themselves used very similar language in speaking of illness and therapies. Such a close correspondence is exactly what one would expect if a common fund of medical knowledge and ideas informed them all. » *Health & healing in eighteenth-century Germany*. Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1996, p. 311.

¹⁴⁴ Contrairement à la médecine moderne, où le médecin devient de plus en plus détenteur exclusif d’un savoir expert, en opposition avec les savoirs profanes des patients, dépréciés ou ignorés.

recommandations du médecin, insistent-ils, faute de quoi des conséquences néfastes s'ensuivent immédiatement. Ainsi, Osiander relate le cas d'une femme qui, après s'être mise à allaiter son enfant plus fréquemment que les six fois en 24 heures qu'il lui avait prescrites, souffre d'intenses crampes attaquant le haut de son corps. Ces crampes s'évanouissent dès qu'elle revient à l'horaire préconisé par le médecin, et elle profite durant toute la durée restante de l'allaitement d'un « *gesundes Aussehen und bessere Leibesbeschaffenheit* »¹⁴⁵. Nous sommes autorisés à penser que l'insistance sur la nécessité de suivre les conseils des médecins est plus une question d'autorité et de concurrence qu'une question de principes concrets, car les principes des femmes (bourgeoises) et ceux des médecins se rejoignent fréquemment. Par exemple, les recommandations que donne Margarethe à sa fille pour la bonne marche du sevrage rejoignent tout-à-fait celles que le docteur Osiander expose dans son traité, et ce, autant sur le plan de la logique des interventions que des moyens concrets.

3. « *Lastiges Zureden* » et « *wolgemeinte Elterliche Gesinungen* »

En plus des deux médecins dont l'avis est pris en compte, et des trois protagonistes dont on entend les voix épistolaires, d'autres personnes se sentent concernées par le sevrage d'Elise et n'hésitent pas à donner leur avis sur le sujet. Il y a d'abord la tante Hochstetter, une parente de Friedrich qui vit avec le ménage Roth, que Margarethe considère intéressée par les questions autour de l'allaitement¹⁴⁶ et en mesure d'offrir des conseils judicieux et un soutien concret à sa fille lors du sevrage¹⁴⁷. Il y a aussi deux autres « dames » faisant partie du voisinage des Roth, qui aimeraient bien avoir leur mot à dire mais que d'un accord commun Friedrich et Margarethe refusent de considérer comme compétentes en la matière.

L'opinion de personnes encore plus éloignées flotte également dans l'air. Il y a la parenté de Stuttgart, d'où provient un vague « avertissement bien intentionné » (*wohlgemeynte Warnung*)

¹⁴⁵ Osiander, *Beobachtungen*, p. 163.

¹⁴⁶ Margarethe demande à sa fille de communiquer le déroulement du sevrage de son fils Carl à cette tante, qui « *nimt gewiß Antheil an den glückl[ichen] Ausgang sowohl als wie an meiner Sehnsucht nach der Freude des Stillens* ». Margarethe Merkel à Käthe Roth, 2 mai 1811 (StadtAN 399 Nr. 29).

¹⁴⁷ Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 26 juin 1811 (StadtAN 412 Nr. 5) et Käthe Roth à Margarethe Merkel, 30 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 35).

mettant en garde contre un sevrage tardif¹⁴⁸. Si Margarethe qualifie ces préoccupations de conseils parentaux bien intentionnées, elle semble par ailleurs considérer le « Zureden wegen des Entwöhnens »¹⁴⁹ comme un mal pénible mais inévitable, parfois si énervant et inquiétant pour la femme qui allaite qu'il constitue un argument en faveur du sevrage¹⁵⁰. Cette ingérence perçue négativement de personnes considérées comme non concernées ne semble pas être une exception. Par exemple la Hambourgeoise Marianne Lappenberg rapporte, dans une lettre écrite en 1842, avoir été écœurée par les jacasseries (*Geschnatter*) de connaissances tentant de la convaincre de prendre une nourrice pour son – sixième – enfant¹⁵¹.

Il est parfois ardu de distinguer *lastiges Zureden* de *wolgemeinte Elterliche Gesinungen*, et bien entendu ces appréciations varient selon la personne qui parle. Dans tous les cas, il semblerait que les maris prenant la plume pour consulter des parents plus ou moins éloignés au sujet de l'allaitement de leur femme ne font pas exception. Également les « alliances » pour faire prévaloir un certain point de vue ne semblent pas être limitées aux Merkel-Roth. Par exemple, en 1813, Friedrich Wilhelm Schelling écrit à sa belle-mère qu'il s'est

bis in die letzte Zeit aus allen Kräften gegen das Selbst-Stillen gesetzt, weil es auch Ihre Meinung und die von Paulinens Onkel [...] war. Aber Fischer [der Arzt] bestand mit einem Eigensinn darauf, der Paulinen, deren Wunsch es ohnedies war, umstimmte [...] Ich betrachte nun dieses Selbst-Stillen als Probe, findet sich früher oder später, daß es dem Kind oder der Mutter nicht bekommt, so wird es eingestellt.¹⁵²

Cette situation est à plusieurs abords semblable à celle des Merkel-Roth, les décisions entourant l'allaitement n'étant pas une chasse gardée de la femme qui allaite. Le mari, qui naturellement estime avoir son mot à dire¹⁵³, et la mère de la femme, interlocutrice privilégiée,

¹⁴⁸ Cela est toutefois mentionné par Friedrich, en tant qu'argument pour hâter le sevrage. On peut donc se demander quelle est la teneur de cet avertissement et si Friedrich n'en exagère pas la portée. Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 23 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 34).

¹⁴⁹ Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 26 juin 1811 (StadtAN 412 Nr. 5).

¹⁵⁰ « Die Unruhe wegen des Zuredens von allen Seiten her und wegen der Entwöhnung kenne ich Beste sehr genau und weis wie einem dabei zu Muthe ist, also entschließe dich so bald als möglich. » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 26 juin 1811 (StadtAN 399 Nr. 41).

¹⁵¹ Marianne à Johann Martin Lappenberg, été 1842, cité dans Trepp, *Sanfte*, p. 330.

¹⁵² Friedrich Wilhelm Schelling, cité dans Carmen Kahn-Wallerstein, *Schellings Frauen : Caroline und Pauline*. Frankfurt am Main : Insel 1979.

¹⁵³ Voir Habermas, *Frauen und Männer*, p. 374 : « In bürgerlichen Kreisen gehörte es zum guten Ton, ja wurde es zum Ausweis von Bürgerlichkeit, daß der Vater in Fragen der körperlichen Kindsentwicklung Bescheid wußte. Höchste Kompetenz, die er vor allem durch die Lektüre der einschlägigen medizinischen Schriften erwerben konnte, wurde vom Vater in allen, noch so vermeintlich nebensächlichen Aspekten der Säuglingspflege und in Fragen der kindlichen Gesundheit verlangt. »

discutent ensemble de ces questions, et prennent en compte les opinions de d'autres personnes (principalement la parenté et les médecins). On voit aussi, dans les deux situations, une certaine méfiance par rapport à l'allaitement de la part des maris, qui semblent moins tenir à cette pratique que leurs femmes. Trepp relève plusieurs occurrences de semblables désaccords entre mari et femme, où le mari professe son approbation théorique du devoir d'allaitement, mais voit dans les circonstances concrètes plusieurs obstacles à celui-ci. Diminution de la santé de la femme, trop grand enchaînement de la femme à son enfant (justement ce que les textes imprimés propagent), moindre disponibilité pour le mari et les autres enfants sont des arguments qui selon le mari parlent contre l'allaitement¹⁵⁴. Contrairement à Käthe Roth lors de l'allaitement de sa première fille, les femmes dont Trepp raconte les histoires finissent par convaincre leur mari du bien fondé de leur position. Voyons comment Käthe, lors de ses allaitements subséquents, utilise l'expérience qu'elle a acquise pour mieux défendre son point de vue.

4. Käthe Roth : une compétence maternelle qui se développe

Comme nous l'avons déjà vu, l'allaitement de la première fille de Käthe est lié à un certain conflit entre les deux époux : la femme qui dit vouloir continuer à allaiter et le mari qui insiste pour une diminution de l'allaitement, voire pour le sevrage. C'est alors le mari qui réussit à finalement faire triompher son point de vue, bien que devant pour ce faire se faire aider de l'autorité de sa belle-mère. Au fil des accouchements et allaitements subséquents, Käthe développe une « expertise » certaine en maternité, ce qui change l'équilibre des forces dans de semblables débats.

Rappelons que Käthe est assez jeune lorsqu'elle accouche de son premier enfant (elle vient d'avoir dix-huit ans). Certes, il est probable qu'elle ait assisté, de plus ou moins loin, aux événements entourant les couches de sa mère. Cependant la responsabilité d'un enfant à elle est une nouvelle expérience, d'autant plus que les nouveaux principes pédagogiques lui

¹⁵⁴ Trepp, *Sanfte*, p. 330-333.

rendent la tâche plus difficile et lourde d'implications¹⁵⁵. Lorsqu'elle se retrouve à Munich pour la première fois, son manque d'expérience et de réseaux féminins est pallié par une relation épistolaire soutenue avec sa mère, à qui elle demande de nombreux conseils par rapport à la santé infantile et aux soins au nourrisson.

Au fur et à mesure que naissent et grandissent ses six enfants, Käthe acquiert une compétence grandissante, autant pour ce qui est des soins physiques que pour l'éducation intellectuelle des enfants¹⁵⁶. Également pour ce qui est des domaines de la grossesse, de l'accouchement et de la période postnatale, Käthe gagne en expérience et en assurance. Par rapport au traitement de l'allaitement dans ses lettres, cela se reflète de plusieurs façons : son expérience lui permet d'une part de défendre son point de vue plus efficacement lorsqu'il y a désaccord, et d'autre part fait que moins de place est accordée à l'allaitement dans la correspondance. Autrement dit : puisqu'elle s'est forgé une expérience à elle, Käthe a moins *besoin* des conseils de sa mère et parle de d'autres sujets dans ses lettres.

Pour exemplifier cette évolution, mentionnons quelques balises sur le chemin de celle-ci. Lors de la discussion autour du sevrage d'Elise, les arguments mis de l'avant sont surtout de l'ordre de la santé – l'allaitement est présenté comme une menace pour les *forces* de Käthe. Ce n'est que lorsque sa mère se prononce pour le sevrage que Käthe sèvre Elise. Les choses se passent autrement lors de l'allaitement de la deuxième enfant de Friedrich et Käthe, bien que les premières mentions d'un sevrage envisagé, lorsque l'enfant atteint cinq mois, laissent plutôt supposer un déroulement similaire. Ainsi, les époux Roth lui ayant relaté certains ennuis de santé de Käthe attribués indirectement à l'allaitement¹⁵⁷, Margarethe conseille à sa fille de procéder au sevrage¹⁵⁸. Cependant Käthe, tout en validant les inquiétudes de sa mère, affirme

¹⁵⁵ Voir à ce sujet Habermas, *Frauen und Männer*, p. 371-380.

¹⁵⁶ Par rapport à l'éducation intellectuelle des enfants, Habermas montre la compétence et assurance croissante de Käthe : si dans les premières années de son mariage, Käthe suit à la lettre le plan de Friedrich, voire sollicite ses conseils, au fil des années, de plus en plus, elle ne fait que rapporter ses propres activités. Sa compétence est reconnue par son mari, mais ne vient pas remettre en question la mise en scène de celui-ci en tant que *praeceptor familiae*. Habermas, *Frauen und Männer*, p. 388-389.

¹⁵⁷ « Nun muß ich, da meine Liebste abermals unpäßlich ist, allein schreiben [...] Die Gute hat sich wahrscheinlich des Nachts beym Hergeben erkältet, da Johanna einige Tage lang unruhiger als sonst war. » Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 18 décembre 1812 (StadtAN 1368 Nr. 73).

¹⁵⁸ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 22 décembre 1812 (StadtAN 399 Nr. 140 et 141).

fermement une autre cause que l'allaitement à ses problèmes de santé, puis déclare avoir rectifié ces facteurs, pour affirmer rapidement sa totale guérison¹⁵⁹. Si Friedrich ajoute quelques remarques qui le distancient quelque peu de la position de sa femme¹⁶⁰, il ne cherche pas, cette fois, à imposer le sevrage ou même une diminution de l'allaitement, après s'être toutefois assuré de l'approbation du médecin von Hoven. Un mois plus tard, on apprend par Friedrich que Käthe a fixé elle-même la date du sevrage, au 11 mars¹⁶¹. Lorsqu'elle finit par repousser plus loin cette date, en prétextant un mauvais calcul de sa part¹⁶², Friedrich accepte également cette décision, ne se permettant qu'une petite remarque ironique. Finalement, Johanna n'est sevrée qu'en juin, à presque un an.

Peut-on postuler que Käthe a déjà acquis une compétence dans la narration et interprétation de ses malaises et de leurs causes, qui lui permet de faire prévaloir celles-ci ? Quoi qu'il en soit, le plus grand atout de Käthe pour repousser le sevrage de son enfant est d'être en santé. C'est précisément ce qu'elle n'est pas en mesure de faire lors de l'allaitement de son fils Rudolf, lorsqu'une forte fièvre et un mal de tête intense l'obligent à garder le lit plusieurs jours. Après quelques jours de recherches de causes et utilisation de médicaments divers, le médecin Oeggel affirme que le rétablissement de Käthe est conditionnel au sevrage de son enfant, car sans cela la « tension dans les nerfs » ne cessera pas¹⁶³. Käthe finit par se ranger à cette position, exprimée auparavant par sa mère, von Hoven, Oeggel et Friedrich, et finit par sevrer son fils – non sans le regretter quelques mois plus tard, lorsque celui-ci lui semble faible.

Lors de l'allaitement de Pauline, la cinquième enfant du couple, l'allaitement n'est plus utilisé comme facteur explicatif des problèmes de santé de Käthe ; on privilégie d'autres

¹⁵⁹ « Ihre gütige Besorgniß wegen meiner Gesundheit hat mich sehr gerührt. Ich bin nun Gottlob ganz wiederhergestellt, und fürchte nicht, daß ich so bald das süße Geschäft des Stillens aufgeben darf. Ich habe immer den Kopf nicht genug gegen den Wind geschützt, und dies hat mir das Uibel zugezogen. Seitdem ich nun beständig eine Haube trage, geht es ganz gut. Auch hat sich ein Geschwur gezeigt, welches gewiß das Ende davon war. » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 25 décembre 1812 (StadtAN 1368 Nr. 74).

¹⁶⁰ « [...] meine Liebste [entwirft] ganz ohne meine Beystimmung eine Schutzschrift für ihr Hergeben [...] » Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 25 décembre 1812 (StadtAN 1368 Nr. 75).

¹⁶¹ Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 21 janvier 1813 (StadtAN 1369 Nr. 6).

¹⁶² « Heute habe ich nach genauer Berechnung herausgebracht, daß Johanna erst am 11 April 3/4 Jahre alt ist. Eher kan ich sie doch nicht entwöhnen. » Käthe Roth an Margarethe Merkel, 6 février 1813 (StadtAN 1369 Nr. 8).

¹⁶³ Friedrich Roth à Margarethe Merkel, probablement le 29 septembre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 31).

interprétations. Par exemple, le 4 septembre 1818, Käthe s'excuse à sa mère d'un « long silence » (moins de deux semaines), causé par un mal de dents qui lui rendait toute écriture impossible¹⁶⁴. Margarethe ne fait pas ressortir que sa fille devrait allaiter moins (ce qui aurait probablement été le cas lors d'une situation semblable quelques années plus tôt), même si elle sait que sa fille ne donne rien d'autre à boire que son propre lait, à son bébé de presque sept mois¹⁶⁵. Plutôt, elle accepte l'interprétation de Käthe : le mal de dents proviendrait de ses nombreuses obligations sociales (plus particulièrement les *Spaziergänge*) auxquelles celle-ci doit assister. Quelques jours plus tard, lorsque Käthe écrit que Pauline « macht mir gegenwärtig sehr unruhige Nächte, da sie stark zahnt. Noch immer stille ich sie, ohne ihr etwas dazwischen zu geben »¹⁶⁶, Margarethe n'a encore rien à redire. Également le sevrage final de Pauline, auquel Käthe procède lorsque sa fille a plus d'un an, ne se mérite que quelques phrases plutôt légères.

Également Friedrich semble moins s'inquiéter de l'allaitement de sa femme plus les années avancent. Ainsi, lors des premiers accouchements de Käthe, il s'enquiert de l'allaitement et insiste sur ce sujet (le plus souvent, il exprime ses inquiétudes par rapport à la trop lourde charge présumée que l'allaitement représente pour la santé de sa femme, et lui enjoint de ne pas trop en faire – i. e. pas autant qu'elle ne le désirerait)¹⁶⁷, voire est pressé de venir vérifier lui-même, aidé du médecin, la conformité des agissements de Käthe¹⁶⁸. Son inquiétude et son désir d'intervention s'estompent progressivement au fil des années. Après la naissance de Pauline, en 1818, autant Friedrich que Käthe abordent à peine l'allaitement dans leurs lettres. L'attention de Käthe étant mobilisée par une maladie possiblement dangereuse attrapée par les

¹⁶⁴ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 4 septembre 1818 (StadtAN 1374 Nr. 33).

¹⁶⁵ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 24 août 1818 (StadtAN 1374 Nr. 32).

¹⁶⁶ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 13 septembre 1818 (StadtAN 1374 Nr. 34).

¹⁶⁷ Pour Johanna : « Einen Punkt : wie es mit dem Hergeben stehe ? vermißte ich in dem Briefe; auch darüber hoffe ich morgen gute Nachricht zu erhalten. Aber, Liebste Eigene, darin folge ja nicht einzig deiner Neigung, sondern vielmehr Hovens Rathe; besonders da das Kind so groß ist, also wahrscheinlich viel begehrt. » Friedrich à Käthe Roth, 13 juillet 1812 (LAELKB, 38 Nr. 10). Le lendemain, il est tranquilisé à ce sujet par le frère de Käthe : « Was ich vorzüglich begierig war zu wissen, wie es mit dem Stillen sich verhalte ? hat mir noch gestern Abends der I[iebe] Paul befriedigend erklärt und nun bin ich auch darüber ganz beruhigt. » Friedrich à Käthe Roth, 14 juillet 1812 (LAELKB 38 Nr. 11).

¹⁶⁸ « Wenn er [Johannes] dir nur nicht durch allzu große Begehrlichkeit schadet, das ist meine einzige Sorge; und sehr gut, daß ich bald komme, das selbst zu prüfen und mit Hoven zu besprechen. » Friedrich à Käthe Roth, 8 septembre 1815 (LAELKB 40 Nr. 33).

quatre enfants plus vieux, l'allaitement de Pauline devient un sujet secondaire. Par ailleurs, l'expérience maternelle que Käthe a acquise lui permet de savoir que tout va bien de ce côté.

IV. LA PRATIQUE DE L'ALLAITEMENT DANS SON CONTEXTE

1. La pratique de l'allaitement : un domaine féminin

Nous avons vu dans la partie précédente que de nombreuses personnes, femmes et hommes confondus, *parlent* du sujet de l'allaitement et l'estiment même assez lourd de conséquences pour en discuter par écrit. Toutefois, ces personnes ne sont pas nécessairement les mêmes que celles qui sont présentes au quotidien, qui assistent à et influencent la pratique de l'allaitement.

Les personnes qui ont une influence concrète, de proximité, sont surtout des femmes. Une certaine « exclusivité féminine » relativement au corps commence lors de l'accouchement¹⁶⁹. Au moins jusqu'au début du 19^{ème} siècle, on n'appelle que rarement les médecins, chirurgiens ou barbiers¹⁷⁰ aux naissances. C'est un cercle de femmes qui donne assistance à l'accouchée pendant et après l'accouchement¹⁷¹. Lorsqu'un médecin est appelé, il se joint à la sage-femme et aux femmes déjà sur les lieux¹⁷². « Ausschließlich bei komplizierten Niederkünften, bei denen fast immer entweder Mutter oder Kind ums Leben kamen [...] wurden in den Städten vereinzelt ab der Mitte des 18. Jahrhunderts Chirurgen hinzugezogen [...] »¹⁷³. En effet, lorsque Margarethe mentionne dans ses lettres que le docteur Eichhorn a été appelé, c'est synonyme d'un accouchement avec forceps, évoqué avec craintes et préoccupation. Et pour cause : dans les sources consultées, les mentions du Dr. Eichhorn coïncident souvent avec une mort plus ou moins rapide de l'accouchée.

¹⁶⁹ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 380: « Es läßt sich von einer gewissen Exklusivität der Mütter im Umgang mit Leiblichkeit sprechen, die mit der Geburt begann, im Stillen und der Körperpflege der Säuglinge weitergeführt und bei den Krankheiten tagtäglich vertieft und während der Damenvisiten intensiv besprochen wurde. Diese Exklusivität beanspruchten sie nicht allein im Praktischen, vielmehr bewiesen sie auch ihre theoretische Kompetenz hinsichtlich der unterschiedlichen Heilmethoden und vertieften sie in langen Gesprächen mit dem Hausarzt. » Voir aussi, plus généralement, les pages 166-167 et 379-380.

¹⁷⁰ Pour un aperçu des différents *Healer* auxquels les gens des temps modernes ont recours, ainsi que des domaines de compétence respectifs qu'on leur attribue (et qu'ils se disputent), voir Lindemann, *Medicine and Society*, p. 259-277.

¹⁷¹ C'est le cas pour Käthe autant que pour Margarethe, qui accouchent avec des sages-femmes.

¹⁷² « Bis zum beginnenden 19. Jahrhundert sah man daher selbst in den Städten die Stellung des Chirurgen, der sich als Geburtshelfer betätigte, als diejenige eines der Hebamme untergeordneten Gehilfen in solchen Ausnahmefällen an, die den Einsatz von Instrumenten oder aber operative Eingriffe verlangten. » Labouvie, *Andere Umstände*, p. 106.

¹⁷³ Labouvie, *Andere Umstände*, p. 105.

Dans le contexte de nos études de cas, les naissances se produisent donc dans un espace familial, dans une chambre qu'on prépare pour cet événement spécial. Que ces événements marquants se déroulent dans la maison familiale permet aux filles y habitant d'obtenir des connaissances par rapport aux processus physiologiques féminins : par ce qu'elles voient et entendent, mais aussi dans certains cas en participant aux pratiques quotidiennes et rituels entourant les couches. Ainsi, tout au long de son enfance et adolescence, Käthe a vécu les naissances de ses frères et sœurs, ainsi que les fausses couches de sa mère et la mort d'enfants en bas âge¹⁷⁴. S'il est difficile de se figurer comment elle a pu percevoir les naissances et soins aux jeunes enfants lors de sa prime enfance, il est certain que les naissances de ses frères les plus jeunes ont constitué une sérieuse « socialisation » dans son futur rôle de mère¹⁷⁵. À travers la remémoration sentimentale que fait Margarethe des premières semaines de vie de son fils Carl, on devine que Käthe, alors 17 ans, a dû assister aux couches (*Wochenbett*) et être une aide considérable pour Margarethe, tout en ayant de nombreuses occasions d'acquérir des connaissances relatives aux soins aux nourrissons :

Gute geliebte Tochter, diesen Morgen und auch so eben schwebt mir dein Bild vor Augen, ich denke an die verfloßnen 2 Jahre zurück, und sehe dich im Geiste an dem Fuße meines Bettes sitzen, und deinen Neugebohrnen Bruder auf deinen Armen habend, errinere mich an die zärtliche Sorgfalt welche Du damals während meines Wochenbetts für mich hattest, alles zu entfernen was mir nachtheilig sein könnte für dieses alles iniggeliebte Tochter danke ich Dir herzlich und bitte den Allgütigen, der mir so vieles Gute schon er zeigte daß er deine kindliche Liebe dir durch Deine Kinder vergelte.

À l'inverse, on peut supposer que pour Käthe, d'être dans sa ville natale, encadrée des soins et expérience de sa mère, au moment de faire face à l'expérience inconnue que représente son premier accouchement, est un avantage notable¹⁷⁶. La mère peut, en plus d'offrir un contexte connu et donc sécurisant, transmettre à sa fille au quotidien des façons de faire et connaissances avérées. Pour ce qui est de l'initiation de l'allaitement, la présence quotidienne de la mère est assurément un avantage non négligeable pour Käthe. Il serait exagéré

¹⁷⁴ Voir tableau généalogique en annexe.

¹⁷⁵ Jürgen Schlumbohm présente une intéressante réflexion sur ce type d'apprentissage, non-médié par la culture écrite dans « The School of Life. Reflections on Sozialisation in Preindustrial Germany » dans *Childhood and Children's Book in Early Modern Europe*, sous la direction de Andrea Immel et Michael Witmore. New York : Taylor and Francis, 2006, p. 305-327.

¹⁷⁶ Ainsi que pour les suivants, d'ailleurs : Käthe revient toujours à Nuremberg quelques semaines avant la date prévue de l'accouchement, laissant son mari à Munich.

d'attribuer exclusivement à ce facteur l'initiation de son premier allaitement apparemment sans heurts, mais il est certain que cela joue un rôle¹⁷⁷.

Les femmes présentes autour de l'accouchée ont aussi leur poids : leur compétence et intérêt par rapport à l'allaitement influence la bonne ou mauvaise marche de celui-ci. Ainsi, on entend Margarethe dire à propos d'un enfant qui ne boit pas au sein : « Die Kindtbettkellnerin welche um die Wöchnerin ist hat keinen Sinn für das Stillen und da niemand vorhanden war als gerade der Zeitpunkt war darauf zu bestehen daß man das Kind an die Mutterbrust legen sollte so wurde dies leider vernachlässigt »¹⁷⁸. Également lors du sevrage, la proximité de femmes expérimentées ou simplement aidantes est un avantage considérable, autant pour partager les autres tâches domestiques que pour faciliter concrètement cette séparation de la mère et de l'enfant. Pour que cette période où la mère doit s'effacer – se faire « oublier » par l'enfant – se traverse harmonieusement, la présence d'autres femmes disposées à s'occuper de l'enfant et lui changer les idées est précieuse. Ainsi, lorsqu'Elise est sevrée, on met pour quelques jours son lit dans la chambre de sa tante, qui se consacre à lui changer les idées¹⁷⁹. Pour le même genre de considérations, le médecin von Hoven fait dire qu'il serait peut-être pratique de profiter d'une visite de la sœur de Käthe pour procéder au sevrage de la petite Johanna¹⁸⁰. À l'inverse, Margarethe mentionne une maladie de Rosina, la *Kindermagd* qui s'occupe normalement de Gottlieb, comme obstacle au sevrage de l'enfant (puisque Rosina, de

¹⁷⁷ La difficulté de rendre compte de ce genre de transmission de connaissances est liée au caractère oral et quotidien de celle-ci. Ici, les lettres entre Margarethe et Käthe montrent que les échanges d'informations *manquent* lorsqu'absents. Omettre de prendre en compte de ce type quotidien de transmission d'information peut pousser à tirer des conclusions abusives (par exemple que de l'absence d'informations « validées par des experts » par rapport aux menstruations découle un malaise dans la transmission de ces informations de mère en fille, comme l'affirme Hollis Robbins dans son par ailleurs très intéressant article « A Menstrual Lesson for Girls : Maria Edgeworth's 'The Purple Jar' » (dans *Menstruation. A Cultural History*, sous la direction de Andrew Shail et Gillian Howie. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2005, p. 213-224). Les connaissances circulent également parmi les sœurs, amies ou connaissances. Ainsi, lorsque Margarethe avertit Käthe du danger qu'il y a à continuer l'allaitement lorsque les menstruations sont revenues, Käthe lui répond être surprise de cela, car deux femmes de son entourage lui ont raconté que cela leur était arrivé, sans conséquences néfastes. Käthe Roth à Margarethe Merkel, 6 juillet 1811 (StadtAN 1367 Nr. 36). C'est également l'exemple de femmes de l'entourage de Friedrich Roth qui pousse celui-ci à se déclarer surpris que l'allaitement ne soit pas désavantageux pour la santé de Käthe : « Meine l. Frau befindet sich, zu meiner Verwunderung und freude, sehr wohl. Ich verwundere mich vielleicht mit Unrecht; allein ich bin wegen des Stillens, das heutzutage so vielen Frauen, z. B. den meisten meiner Bekanntschaft, nicht gut anschlägt, etwas ängstlich. » Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 9 février 1811 (StadtAN 1367 Nr. 3).

¹⁷⁸ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 21 juillet 1814 (StadtAN 400 Nr. 126).

¹⁷⁹ Friedrich et Käthe Roth à Margarethe Merkel, 30 juin et 1er juillet 1811 (StadtAN 1367 Nr. 35).

¹⁸⁰ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 22 décembre 1812 (StadtAN 399 Nr. 141).

par sa maladie, « die schlaflosen Nächte nicht ertragen kan »¹⁸¹) et nous montre ainsi qu'en temps normal, elle se fie à elle pour s'occuper de l'enfant, qui est probablement plus difficile dans cette période délicate.

2. Les pères, la naissance et l'allaitement

Quelle place ont les pères (et époux, frères, fils) dans cet univers féminin ? Habermas montre qu'un glissement se fait de la première à la deuxième génération des Merkel-Roth. Si pour Paul Wolfgang et Margarethe, élever et prendre soin des enfants fait partie du domaine de la femme, pour lequel elle obtient la reconnaissance de son mari et de la société, pour Käthe et Friedrich, la santé infantile et l'éducation des enfants deviennent des sujets de conversation liant mari et femme en leur donnant un espace de discussion et domaine d'intérêt commun. Or, cette implication théorique accrue du mari n'entraîne pas nécessairement une prise en charge des soins pratiques, qui restent portés par les femmes.

À l'inverse, si Paul Wolfgang n'estime pas nécessaire de s'exprimer extensivement sur les principes théoriques de l'alimentation et de la santé infantile, on peut estimer que les domaines « féminins » autour de la naissance et de l'allaitement ne lui sont pas inconnus. Non seulement il est précisément au fait du déroulement et des problèmes reliés aux accouchements de sa femme, mais il peut même raconter de façon assez précise le déroulement des accouchements de sa fille. Ainsi, bien qu'habituellement, ce soit Margarethe qui se charge d'écrire à son beau-fils pour lui annoncer la naissance de ses enfants, Paul Wolfgang est tout-à-fait en mesure de le faire lorsque sa femme est malade :

Mit innigster Freude wünsche ich Ihnen Glück zur Geburt eines lieben Sohns! Diesen Morgen ¼ nach 7 Uhr wurde Ihre liebe Gattin glücklich von demselben entbunden. Um 3 Uhr zeigten sich die Vorboten der Niederkunft. Um 7 Uhr trat sie wirklich ein und nach einigen sehr harten und schmerzhaften Minuten war sie glücklich vorüber, alles gieng in seiner natürlichen Ordnung und die gute [Mutter] ist zwar ermattet von der starken Anstrengung, im Ubrigen aber ganz erträglich. [...] [Der Kleine Liebling] ist sehr stark und munter und ließ sich sogleich beim Eintritt in die Welt laut hören. Man sollte glauben er wäre schon ein Monats alt. Er wird noch stärker werden als

¹⁸¹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 22 avril 1813 (StadtAN 400 Nr. 36).

Rudolf dem er sehr ähnlich ist. [...] Der kleine Anonymus nährt sich schon tapfer an der Mutter Brust.¹⁸²

On voit ici que Paul Wolfgang est en mesure de donner à son beau-fils une description assez détaillée du déroulement de l'accouchement, ainsi que de l'apparence et du comportement du nouveau-né. Si la communication des événements relevant des domaines féminins est rituellement déléguée aux femmes, les hommes ne sont pas pour autant totalement exclus des événements. Des sources examinées apparaît que les hommes Merkel, autant de la première que de la deuxième génération, se meuvent dans l'entourage des enfants nouveau-nés : on apprend par exemple, que Hanni, le frère aîné de Käthe, aime beaucoup son neveu nouveau-né et le prend souvent dans ses bras¹⁸³, ou que Paul Wolfgang s'inquiète que le petit Johannes prenne froid¹⁸⁴. Lorsque Friedrich désire savoir comment se déroule l'allaitement de sa femme qui vient d'accoucher, Paul, le frère de Käthe, est en mesure de le renseigner à ce sujet¹⁸⁵. D'autres passages suggèrent la présence d'un espace de discussion commun entre Margarethe et Paul Wolfgang à propos de thèmes tels que le sevrage d'un enfant. En effet, lorsque Käthe demande à sa mère si elle devrait sevrer Elise, celle-ci lui répond en évoquant explicitement une discussion avec son mari : « Ich habe darüber nachgedacht auch mit deinen guten Vater daran gesprochen und wir beide sind übereinstimmig auf die Entwöhnung dir zu rathen »¹⁸⁶.

3. Les enfants et l'allaitement

Les sources étudiées donnent de nombreux témoignages de l'allaitement en tant que pratique ancrée dans l'expérience familiale des jeunes enfants, qui ont vu leur mère allaiter. Ainsi, lorsque le petit Johannes, presque trois ans et demi, voit sa sœur (née une semaine plus tôt) boire au sein, il est d'abord étonné : « [er] sagte woll Verwunderung "sie ißt deinen Leib" »¹⁸⁷, rapporte Käthe. Quelques jours plus tard, il montre son intérêt d'une autre façon : « Johannes zeigte ihr seine Spielsachen, und hat jetzt große Freude an ihr. Als ich sie diesen Morgen

¹⁸² Paul Wolfgang Merkel à Friedrich Roth, 4 septembre 1815 (LAELKB 54 Nr. 32 II).

¹⁸³ Käthe à Friedrich Roth, 20 mai 1814 (LAELKB 53 Nr. 19).

¹⁸⁴ Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 13 mai 1814 (LAELKB 53 Nr. 14 V).

¹⁸⁵ Friedrich à Käthe Roth, 14 juillet 1812 (LAELKB 38 Nr. 11).

¹⁸⁶ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 18 juin 1811 (StadtAN 399 Nr. 41).

¹⁸⁷ Käthe à Friedrich Roth, 22 février 1818 (LAELKB 56 Nr. 58).

trinken ließ und dann aufstand, setzte er sich geschwind an meinen Platz, und verlangte, ich sollte sie ihm jetzt geben, wo er es auch so machen wolle. »¹⁸⁸ Les enfants ne voient pas seulement leur mère allaiter, mais aussi d'autres femmes du cercle familial : Käthe, lorsqu'elle allaite sa première fille, dit au sujet de Carl, son frère qui n'a pas tout-à-fait deux ans : « Er sieht immer sehr aufmerksam zu, wenn ich hergebe, und lezthin verlangte er auch etwas von mir. »¹⁸⁹

À quelques reprises, la jalousie d'enfants nés à des intervalles rapprochés est mentionnée. Si Elise, à presque quatre ans, s'offre pour donner à boire à son frère nouveau-né¹⁹⁰, sa sœur de 22 mois est moins enthousiaste lorsqu'elle le voit « an der Mutter Brust liegen und Trinken »¹⁹¹. La mère, en reconnaissant cette jalousie, arrive à la calmer par des gestes quotidiens : « Jetzt kommt manchmal ein Bischen Eifersucht, wenn sie sieht, daß ich Rudolf trinken lasse oder auf den Arm nehme und küsse. Doch darf ich nur sagen, ach sieh das liebe Brüderle, dann ist sie gleich wieder besanftigt, und küßt und streichelt es. »¹⁹² Également des événements plus exceptionnels sont mis en scène pour diminuer la jalousie et faire en sorte que les autres enfants acceptent bien le nouveau-né : notamment une arrivée de cadeaux pour les autres enfants – cadeaux atterrissant mystérieusement dans le lit du nouveau-né, soi-disant apportés par lui.

Par ailleurs, notons que, malgré la forte insistance sur le caractère genré des enfants¹⁹³ et leur socialisation précoce dans les qualités exigées par leur futur rôle d'homme ou de femme¹⁹⁴,

¹⁸⁸ Käthe à Friedrich Roth, 2 mars 1818 (LAELKB 56 Nr. 64a).

¹⁸⁹ Käthe à Friedrich Roth, 11 janvier 1811 (LAELKB 51 Nr. 43).

¹⁹⁰ Käthe Roth à Friedrich Roth, 13 mai 1814 (LAELKB 53 Nr. 14 V).

¹⁹¹ Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 10 mai 1814 (LAELKB Nr. 53, 14 II).

¹⁹² Käthe à Friedrich Roth, 17 mai 1814 (LAELKB 53 Nr. 18).

¹⁹³ Le traitement différent des enfants selon leur sexe commence dès la naissance – ou même avant, dans l'espoir de la naissance d'un garçon, ouvertement préférée à celle d'une fille. La forte volonté d'un bébé garçon (par exemple lorsqu'il crie vigoureusement) est ainsi remarquée et approuvée. Chez une fille, une telle volonté est plutôt notée comme trait à corriger – ou bien encore son sexe regretté, comme on le voit dans cette remarque qu'exprime Friedrich à propos de sa fille Elise : « ich kann die Äußerungen ihres starken Begehungsvermögens nicht ohne ein heimliches kleines Bedauern ansehen, daß sie nicht ein Knabe ist. Wäre sie es, so würde ihr dieses lebhaftes Begehren, das sich durch Stimme, Blick und Bewegung der Hände sehr artig äußert, besser anstehen. » Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 28 avril 1811 (StadtAN 1367 Nr. 24). Dans la même veine, le fort désir (*Begehren*) d'un garçon pour le lait maternel est relevé et apprécié, mais est connoté de façon plus ambivalente pour une fille, qui doit s'habituer à se faire contrarier par les circonstances. Ce principe de l'éducation des petites filles n'est pas sans rappeler l'éducation de Sophie (*Émile*, Livre V).

être dans l'entourage des nouveau-nés est l'apanage de tous les enfants, et non seulement des filles. Ainsi, trois jours après que le fils d'Anna Held soit né, Margarethe rapporte que ses enfants Sigmund, Carl et Gottlieb (treize, dix et sept ans) ont « eine große Freude an ihrem kleinen Vetterchen Sig[mund] trägt es sehr gerne herum, wenn er nur ein wenig Zeit übrig hat »¹⁹⁵.

4. Pudeur et sociabilité

Sur la pudeur de ces femmes, les lettres examinées ne nous en apprennent que peu. Il est difficile d'estimer devant qui et dans quelles circonstances elles allaitent sans gêne, et dans quelles circonstances elles auraient considéré cela embarrassant. Lett et Morel nous disent qu'en Europe, jusqu'à la moitié du 20^{ème} siècle, la vision d'une femme allaitante est une vision courante. Ils prennent comme exemple la peinture hollandaise du 17^{ème} siècle pour affirmer que si « les peintures de genre qui montrent des types humains variés font toujours une place à une femme qui allaite, [c'est] parce que précisément c'est un spectacle très commun, qu'il s'agisse des scènes d'auberge, ou des vues de routes ou de villages »¹⁹⁶. Au contraire, Trepp situe dès le 18^{ème} siècle une tabouisation croissante de la sexualité et corporalité, même à l'intérieur du couple :

Wie Sexualität konkret erlebt wurde, wie offen die Verlobten miteinander umgingen, ob sie über Körperlichkeit sprachen, darüber läßt sich soviel nicht sagen. In den Quellen sind Anspielungen auf Sexualität eher die Ausnahme, was der zunehmenden Tabuisierung von Sexualität und Körperlichkeit seit dem 18. Jahrhundert entspricht. Die bewußte Wertschätzung von Privatheit und Intimität ließ die Schamgrenzen und Peinlichkeitsschwellen stark ansteigen. Dies galt besonders für den Binnenraum der Familie, in dem es den Kindern – zumindest nach Meinung der Pädagogen – weder erlaubt sein sollte, sich beim An- und Auskleiden nackt zu zeigen, noch die Eltern in einem anderen als angekleideten Zustand zu sehen.¹⁹⁷

Si nos sources rejoignent ce que dit Trepp pour la sexualité, il en est différemment pour ce qui est de la corporalité (*Körperlichkeit*), car les questions relatives au corps y sont abondamment traitées. En ce qui a trait à la connaissance qu'ont les enfants du corps de leurs parents, nous

¹⁹⁴ Voir Habermas, *Frauen und Männer*, p. 389-392.

¹⁹⁵ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 4 août 1819 (StadtAN 403 Nr. 23).

¹⁹⁶ Lett et Morel, *Une histoire*, p. 82.

¹⁹⁷ Trepp, *Sanfte*, p. 165. Trepp renvoie à la thèse que Norbert Elias expose dans *Prozeß der Zivilisation*, que nous ne pouvons pas plus infirmer ou confirmer.

ne sommes pas en mesure de juger ; cependant nous pouvons affirmer qu'il est tout à fait courant que les enfants voient leur mère allaiter leurs frères et sœurs plus jeunes, et il est fort probable qu'elles allaitent couramment devant les membres de leur famille, hommes comme femmes¹⁹⁸.

Par ailleurs, il est certain que l'allaitement entraîne une certaine retraite de la femme, et donc une disponibilité moindre pour ses autres rôles que celui de mère¹⁹⁹. Dans nos sources, cela est surtout évident chez les Roth²⁰⁰. Margarethe relève la différence entre les circonstances à Munich par rapport à Nuremberg lorsque sa fille, fraîchement déménagée, doit s'habituer aux obligations de son nouveau ménage : « Auch in Hinsicht des Stillens deiner kl[einen] Elise wirst du manche andere Einrichtung machen müssen, weil du mehr als wie hier wirst Besuche machen müssen wo man die kleine doch nicht mitnehmen kan. --- »²⁰¹

Dans la même veine, lorsque Friedrich énumère à sa belle-mère les arguments pour le sevrage de sa fille Elise, le fait que sa femme, pour pouvoir allaiter, refuse plusieurs invitations sociales occupe une place centrale²⁰². Dans sa réponse à Friedrich, Margarethe reconnaît la difficulté à concilier l'allaitement avec la sociabilité demandée par le statut social de Friedrich et Käthe :

man kann mit weit weniger Beschwerden die Häuslichen Geschäfte mit dem Geschäft des Stillens verrichten, als wen man in Verhältnißen sich befindet wo man, wen auch nicht oft, doch zuweilen Gesellschafts Parthien oder sogenanne Visite mit machen soll. Auch die bevorstehende Reise habe

¹⁹⁸ Entre autres la lettre de Käthe à Friedrich Roth, 4 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 17) laisse supposer cela.

¹⁹⁹ Ainsi qu'une disponibilité moindre pour les autres tâches relevant de son rôle de mère, ne serait-ce que pour les autres enfants, comme le fait valoir un mari de Hambourg, entre autres arguments contre l'allaitement de sa femme : « [...] Noch besonders aber verpflichten dich deine Verhältnisse zu den großen Kindern, dich frei zu erhalten [Die] Aufsicht auf den Unterricht wird nöthiger wie je [...] » Friedrich Perthes à Karoline Perthes, 4. avril 1809, cité par Trepp, *Sanfte*, p. 332-333.

²⁰⁰ Chez Margarethe, la seule occurrence que j'ai trouvée d'une possible interférence entre l'allaitement et les autres tâches est connotée positivement : il s'agit de l'allaitement de son fils Gottlieb, qui lui donne un espace de paix en retrait de ses préoccupations quotidiennes. Voir plus haut, partie II.3.

²⁰¹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 5 février 1811 (StadtAN 399 Nr. 3).

²⁰² « Die nächste Veranlassung ist wohl der Umstand, daß meine l[i]ebe Frau, um ihrem Berufe abzuwarten, viele Einladungen nicht annimmt; wie sie z. B. gestern eine Spazierfahrt abgelehnt hat. » Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 23 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 34).

ich dabei bedacht, auf der einen Seite wäre es bequemer wenn Elise ihren gewöhnlichen Trunk hätte aber auf der andern Seite wären Sie und ihre [Liebe] Frau doch wieder dabey genirt.²⁰³

Contrairement aux occupations domestiques, qui se laissent bien concilier avec l'allaitement, les visites sociales demandées par la vie sociale des Roth y sont un obstacle. La suite des événements après le sevrage semble confirmer une certaine concurrence du rôle de mère (l'allaitement) et du rôle d'épouse (les obligations sociales). Si encore le 3 juin 1811 – environ un mois avant le début du sevrage – Käthe rapporte avoir été à un *Mittagessen*, mais être revenue tôt (trois heures plus tard), « weil mir Elise gar sehr am Herzen lag »²⁰⁴, le 15 juillet – une semaine après la fin du sevrage – elle dit être revenue seulement à neuf heures du soir après avoir assisté à un événement similaire (un *Mittagessen* chez Jacobi), et remarque que c'est la première fois qu'elle reste si longtemps éloignée de sa fille.²⁰⁵

Encore ici, nous sommes autorisés à supposer que Käthe acquiert peu à peu une compétence grandissante (ici avec les normes et limites à respecter dans son milieu) qui lui permet de concilier plus facilement ses obligations sociales avec le soin aux enfants : ainsi, en janvier 1813, elle annonce à sa mère avoir amené la petite Johanna, six mois et demi, à un dîner, sans que problèmes, gêne ou enfreinte aux normes sociales ne soient rapportées²⁰⁶.

²⁰³ Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 26 juin 1811 (StadtAN 412 Nr. 5). La mention du voyage prochain à Nuremberg est également intéressante. Est-ce Margarethe, en évoquant une gêne possible des époux relative à l'allaitement durant le voyage, réfère à une gêne relative à la pudeur, ou plutôt aux circonstances matérielles ?

²⁰⁴ Au complet : « Gestern waren wir, mein Mann und ich zum Mittagessen bei Niethammers, in Gesellschaft [...] Wir gingen um ein Uhr hie, um 4 Uhr war ich aber schon wieder zu Hause, weil mir Elise gar sehr am Herzen lag, die sich aber doch unterdessen gut aufgeführt hatte. » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 3 juin 1811 (StadtAN Nr. 30).

²⁰⁵ « Gestern war ich zum erstenmal bei einem Mittagessen bei Jakobi [...] Ich war noch nie so lange von meiner Elise entfernt, wie dieses mal, denn ich kam erst Abend um 9 Uhr nach Hause, da wir mit Jakobi und seinen Schwestern noch spät einen Spaziergang machten. Als ich nach Hause kam, schlief Eliese schon. [...] » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 15 juillet 1811 (StadtAN 1367 Nr. 39).

²⁰⁶ « Gestern Mittag waren wir bei Niethammers eingeladen, und ich wagte da wieder meinen ersten Ausgang. Weil ich nun nicht gut von Johanna wegkonnte, und doch durchaus kommen sollte, so nahm ich die Kleine mit, welche sich auch ganz ordentlich betrug. » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 28 janvier 1813 (StadtAN 1369 Nr. 7).

V. LE CORPS QUI ALLAITE

1. Santé et maladie vues par le prisme d'une correspondance

Avant de nous intéresser plus précisément aux représentations du corps qui allaite transparaissant dans nos sources, penchons-nous brièvement sur le médium par lequel nous les appréhendons. Bien que traitant abondamment de santé, de malaises divers et de maladies graves, les lettres étudiées ne sont pas des lettres de patients à des médecins (telles qu'étudiées par exemple par Brockmeyer ou Stolberg²⁰⁷). La description de symptômes, malaises et solutions tentées ne sont donc qu'une information transmise parmi d'autres, et leur narration se partage la place dans les lettres avec d'autres récits. Les malaises ou maladies ne sont donc pas le seul objet des lettres. Cependant, elles occupent une place importante, plus ou moins centrale lorsque la gravité d'une maladie rend les autres événements futiles²⁰⁸.

Dans la correspondance de Margarethe Merkel, la santé est un des thèmes dominants, ce qui s'explique d'abord par sa responsabilité particulière pour ce qui est de la santé et des soins aux membres de sa maisonnée lorsqu'ils sont malades. En effet, c'est continuellement Margarethe qui s'occupe des maladies et consulte le médecin à leur propos, qu'il s'agisse d'un malaise de la *Kindermagd* Rosina, d'un rhume de son fils Carl ou des maux de tête « rhumatiques » de Paul Wolfgang. La transmission d'information est aussi en cause : pratiquement toutes les lettres que Margarethe écrit à sa fille relatent au moins une naissance, mort ou maladie dans son entourage plus ou moins proche²⁰⁹. Les maladies des membres de la famille et de la

²⁰⁷ Bettina Brockmeyer, *Selbstverständnisse. Dialoge über Körper und Gemüt im frühen 19. Jahrhundert*. Göttingen : Wallstein Verlag, 2009. Michael Stolberg, *Homo patiens. Krankheits- und Körpererfahrung in der Frühen Neuzeit*. Köln et al. : Böhlau, 2003. L'utilisation de lettres envoyées par des gens souffrants à des médecins (des « consultations épistolaires »), par leur concentration d'informations relatives à des symptômes et maladies, ouvre de nombreuses possibilités de compréhension du domaine du corps. Cependant, examiner exclusivement ce type de sources amène le risque de trop concentrer notre regard autour de la relation médecin-patient et résumer à celle-ci le rapport à la vulnérabilité du corps. Rappelons ici que durant les temps modernes, « most people did not, as a matter of course, turn to physicians or use them exclusively when ailing » (Lindemann, *Medicine and Society*, p. 272).

²⁰⁸ D'ailleurs, la position de la description d'une maladie à l'intérieur d'une lettre, ainsi que l'espace qui y est consacré, nous permet d'estimer sa gravité perçue par celui qui écrit la lettre. Dans le cas qui nous intéresse ici, l'allaitement, on voit qu'autour des décisions des sevrages, l'allaitement est le premier des sujets abordés, immédiatement après la formule de salutation, et que ce sujet occupe souvent la majeure partie de la lettre.

²⁰⁹ Habermas, *Frauen und Männer*, p. 167.

maisonnée sont relatées en détail, ainsi que leurs causes possibles et les mesures prises pour les soulager. Si les femmes sont responsables des soins concrets, nous avons déjà vu que les hommes (et plus particulièrement ceux de la génération de Friedrich), affirment leur compétence théorique en matière de santé. Ainsi, entre Friedrich et Käthe, la santé – autant celle des époux que de leurs enfants – devient un domaine d'échange privilégié. Épistolairement, des nouvelles de la santé de l'un ou l'autre des époux, de leurs enfants ou bien de connaissances sont communiquées, et des inquiétudes, conseils et recommandations sont échangés.

Particulièrement les nouvelles de la santé, de la croissance et du développement des enfants sont un leitmotiv, et ce, autant dans les lettres entre les époux Roth ainsi que dans celles que ceux-ci envoient à Margarethe. Lorsque Käthe quitte Nuremberg pour Munich, sa première enfant a quatre mois. En plus de donner régulièrement des nouvelles de sa croissance et de son développement, Käthe pose fréquemment des questions à sa mère par rapport à la santé infantile, et sollicite ses conseils. De nombreux domaines sont abordés, allant des irritations de la peau à une transpiration abondante. Si la sollicitation des conseils maternels diminue au fil des années, les nouvelles de la santé et du développement des enfants restent un thème constant, ainsi que les deux pôles de préoccupation par rapport à la santé infantile : la pousse des dents et l'alimentation. L'allaitement, en tant que partie de l'alimentation d'Elise, est donc un sujet qui accompagne les nouvelles de sa croissance.

2. Un équilibre fragile des forces

L'allaitement est un thème en cela différent des autres sujets reliés à la santé qu'il lie deux personnes, la mère et l'enfant, dans une interdépendance où ce qui est donné à l'un sera enlevé à l'autre. Les besoins et intérêts de la mère et de l'enfant se croisent en l'allaitement – également cela en fait une source de discussions et désaccords. Les différentes définitions de ces besoins et intérêts, ainsi que la valeur qu'on leur accorde, se reflète dans les discussions entourant l'allaitement et le sevrage, où l'on soupèse soigneusement les besoins respectifs de la femme et de l'enfant. Contrairement aux textes médicaux qui mettent de l'avant les

avantages de l'allaitement pour les femmes, la correspondance étudiée met en évidence ses conséquences négatives. On a déjà vu qu'une maladie de la femme qui allaite peut être une raison de sevrer l'enfant. Les effets négatifs de l'allaitement sur la santé de la femme sont évidents lors de problèmes aigus et douloureux directement reliés aux seins, par exemple l'ulcère au sein dont pâtit Anna quelques semaines après avoir accouché, ou la violente douleur et inflammation qui fait souffrir Margarethe lors de l'allaitement de son fils Gottlieb, si intensément qu'elle la fait vomir²¹⁰. D'autres fois, le lien entre l'allaitement et la dégradation de la santé de la femme est moins apparent. Pour pouvoir faire apparaître ce lien, il nous faudra d'abord esquisser comment le corps et la santé s'expriment dans la correspondance des Merkel-Roth.

Lorsque Käthe allaite son premier enfant, Margarethe et Friedrich partagent la crainte qu'elle n'épuise ses forces (« Kräfte »), et que sa santé n'en soit atteinte. Cette inquiétude est en grande partie une inquiétude par rapport aux conséquences néfastes *potentielles*, car elle s'exprime également lorsque Käthe semble et se déclare en bonne santé²¹¹. Exprimée différemment par la mère et l'époux de Käthe – ils en tirent aussi souvent des conclusions différentes – cette inquiétude est basée sur une même perception de la santé en tant qu'équilibre fragile où agissent, sur le *terrain* spécifique d'une personne, les influences subtiles de nombreux facteurs (diète, température, activité, états d'esprit, etc.). Dans une telle vision du corps fortement influencée encore par les modèles humoraux²¹², où la frontière entre

²¹⁰ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 22 avril 1813 (StadtAN 400 Nr. 36).

²¹¹ La peur de conséquences potentiellement nocives, bien que présentement indécélables, est clairement exprimée par Friedrich lorsqu'il écrit à sa belle-mère pour se plaindre de la trop grande prodigalité de sa femme vis-à-vis sa fille : « Meine I. Frau war, seitdem sie nun hier ist, keinen Augenblick unpäßlich; diese gute Gesundheit hält sie mir entgegen, wenn ich ihre zu große Freygebigkeit gegen Elise tadle. Das sehe ich wohl, daß es ihr gegenwärtig gar nicht schadet; allein ich besorge immer es könnten sich in der Folge nachtheilige Wirkungen zeigen. » Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 24 février 1811 (StadtAN 1367 Nr. 8).

²¹² La mesure dans laquelle la vision dominante de la santé aux temps modernes relève encore des catégories de la médecine humorale est disputée. Si Mary Lindemann dit que « at least until the seventeenth century, and probably much later, a mixture of environmentalism and humoralism dominated interpretations of disease » (*Medicine and Society*, p. 13), Michael Stolberg affirme que « das gestörte Gleichgewicht der Säfte oder Qualitäten spielte also für die Erklärung der Krankheiten in der Frühen Neuzeit so gut wie keine Rolle » (*Homo patiens*, p. 129). Des sources examinées ici, on pourrait dire que si le recours explicite au vocabulaire de la médecine humorale n'est pas systématique, la vision générale de la santé en tant qu'interaction entre constitution de la personne, son mode de vie et son environnement demeure (également les *six res non naturales* occupent une place dominante dans l'explication des maladies), encore vingt ans après 1800.

soins préventifs et thérapeutiques est indistincte²¹³, de petits changements peuvent avoir d'importantes conséquences. Pour rester en santé dans un monde en constant changement, la personne doit prendre en compte sa « nature » (*Natur*), voire sa « constitution » et son « tempérament », pour ensuite soupeser et compenser les influences de multiples facteurs qui agissent sur elle, et s'assurer que la balance reste positive. Un même facteur peut avoir, selon la personne et la situation, des conséquences néfastes ou salutaires : par exemple, si nous apprenons par la plume de Käthe que sa sœur « verdarb sich am Sonntag mit einem Trunk kalten Wasser, und bekam dadurch so heftige Leibschmerzen und Krämpfe, daß man schnell nach Hoven schikte »²¹⁴, Friedrich, quelques années plus tard, recommande avec emphase à sa femme un « neues höchst einfaches Hausmittel »²¹⁵ dont il vante les vertus : un petit verre d'eau froide juste après le déjeuner.

En présumant une telle perception du corps et de la santé, on comprend mieux que le premier allaitement de Käthe, probablement abondant²¹⁶, mais sans problèmes apparents²¹⁷, puisse être vu comme un important facteur affaiblissant pour elle. Avant de décortiquer les principaux facteurs qui agissent conjointement à l'allaitement, présentons un passage qui nous montre leur intrication. Il s'agit d'un passage tiré d'une lettre écrite par Margarethe, peu après les cinq mois de la deuxième fille de Käthe. Margarethe s'y inquiète d'un mal de dents de Käthe, que Friedrich avait attribué à une prise de froid durant l'allaitement nocturne²¹⁸ :

Liebe du glaubst gar nicht wie sehr man sich vor Kälte hüten muß wenn man die Kinder stillt du baust auf deine Jugendjahre aber Liebe eben das ist es warum du noch mehr auf dich merken und hauptsächlich[ich] vor Kälte hüten must. ältere Personen deren Nerven schon erstarkt sind, dürfen und können eher dergleichen aushalten, das Schlafen in einem gering oder gar ungeheizten Zimmer ist äusserst nachtheilig, ich muß dir gestehen Beste daß ich dir nach meinen Mütterlichen Herzen rathen muß, lieber in balden die arme gute Johanna zu entwöhnen den es könnte dir sonst

²¹³ Lindemann, *Medicine and Society*, p. 242.

²¹⁴ Käthe à Friedrich Roth, 26 mai 1814 (LAELKB 53 Nr. 21).

²¹⁵ Friedrich à Käthe Roth, 24 février 1818 (LAELKB 42 Nr. 60).

²¹⁶ Il est qualifié de « gut und reichlich » par Margarethe. Lorsque son bébé a cinq mois, Käthe allaite huit fois par jour. À nulle part ne sont mentionnés des problèmes d'allaitement dont aurait souffert Käthe (douleurs aux seins, manque de lait, etc.).

²¹⁷ Trois mois après avoir accouché, Käthe est rendue si experte dans l'allaitement qu'elle peut écrire tout en allaitant, certes moins droit que d'habitude, ce dont elle s'excuse auprès de son mari. « Ich schreibe dieses, hergebend, Du muß also verzeihen daß es etwas krum wird. » écrit-elle à la hâte. Käthe à Friedrich Roth, 15 janvier 1810 (LAELKB 51 Nr. 46).

²¹⁸ « [d]ie Gute hat sich wahrscheinlich des Nachts beym Hergeben erkältet, da Johanna einige Tage lang unruhiger als sonst war. » Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 18 décembre 1812 (StadtAN 1368 Nr. 73).

nachtheilige folgen bringen [...] weile es mir gar sehr am Herzen liegt das deine Gesundheit nicht nur erhalten sondern auch nicht geschwächt wird
 Du wirst dich an mein eigenes Beispiel erinnern können und durch Erzählung wissen daß erst deine jüngsten Geschwisterte so lange die Mutterbrust bekamen Hanni Heinrich die verstorbne Sussana genoßen solche nicht über ¼ Jahr also konnte mein Körper sich immer wieder erhohlen und ich genoß doch größtentheils das Glück der Gesundheit.²¹⁹

Dans la description de Margarethe, plusieurs facteurs affaiblissants (le froid, l'allaitement, la sensibilité des nerfs) agissent les uns combinés aux autres. C'est l'action commune de ces facteurs, sur le terreau vulnérable de l'organisme de sa fille (de par sa jeunesse) qui fait que Margarethe la considère en danger. Le conseil de procéder au sevrage²²⁰ ne vise donc pas seulement à éviter une affection concrète, mais aussi un affaiblissement général du corps. Pour montrer que la régénérescence nécessaire du corps s'obtient par des allaitements raccourcis, Margarethe met de l'avant sa propre expérience maternelle. Elle rappelle ainsi à sa fille que seuls ses plus jeunes enfants, qu'elle a allaités à un âge plus avancé (où ses nerfs avaient déjà acquis une certaine force) l'ont été longtemps²²¹.

Cette même question des « forces » est déterminante lorsque finalement Margarethe décide que le sevrage d'Elise s'impose. C'est alors le possible affaiblissement de Käthe, *encore très jeune*, par le long allaitement qu'elle nomme comme raison principale :

Was aber der noch wichtigere Grund ist, welches mich für das Entwöhnen bestimmt ist der das du geliebte Käthe noch so jung bist, und deine Kräfte durch das lange Stillen zu sehr geschwächt werden könnten ob du gleich zur Zeit noch keinen Nachtheil davon verspürst so könnten doch deine Kräfte an ihrer Wachsthum der Festigkeit dadurch gestört werden.²²²

La « force » initiale du corps est prise en compte, et son possible affaiblissement considéré²²³. Mais qu'est-ce qui rend un corps faible, qu'est-ce qui le renforce? Certains éléments sont considérés comme affaiblissant le corps qui allaite, d'autres comme le renforçant. Penchons-

²¹⁹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 22 décembre 1812 (StadtAN 399 Nr. 140).

²²⁰ Nous avons vu dans le chapitre III que Käthe réussit cette fois à contourner les craintes de sa mère et continue d'allaiter.

²²¹ Nous savons que Carl a été allaité deux ans, et Gottlieb, autour de quatorze mois, tandis que Hanni, Heinrich et Sussanna (nés quand Margarethe avait 20, 25, 23 années) n'ont été allaité que quatre mois. On sait par ailleurs qu'un enfant de Margarethe, né lorsqu'elle avait 29 ans, a été allaité cinq mois et demi et que Käthe elle-même, née lorsque sa mère avait 27 ans, a été allaitée huit mois et demi. On dispose donc d'informations par rapport à l'âge du sevrage pour sept des treize enfants de Margarethe nés vivants (bien qu'on pourrait remettre en doute l'exactitude des informations que Margarethe écrit ici à sa fille, puisqu'elle désire la convaincre de sevrer Johanna).

²²² Margarethe Merkel an Käthe Roth 18 et 26 juin 1811 (StadtAN 399, Nr. 41).

²²³ Je rejoins sur ce point Lachmund et Stollberg qui disent que « Als Gesundheit wird nicht nur die Abwesenheit von Krankheit, sondern immer auch die Kraft verstanden, körperlichen Beeinträchtigungen Widerstand zu bieten oder sie zu bewältigen ». *Patientenwelten*, p. 29.

nous brièvement sur deux de ces facteurs, qui ressortent fréquemment dans les discussions générales sur la santé (il n'est donc pas surprenant qu'ils soient d'importance également lors de l'allaitement) : la température et la diète.

Dans les lettres consultées, le temps qu'il fait est abondamment thématiqué et constamment mis en relation avec la santé, bonne ou mauvaise. Le mauvais temps est une explication de prédilection, abondamment invoquée comme cause de malaises. Au contraire, le beau temps est un facteur de bonne santé ou de guérison. La température est un facteur à prendre en compte lors d'interventions diverses : ainsi, le médecin de famille des Roth à Munich, le Docteur Oeggel, estime qu'il vaut mieux procéder à l'inoculation de la petite Pauline, 14 mois, avant qu'elle ne soit sevrée et tant que la température est belle²²⁴. De façon générale, les températures extrêmes, le vent et les changements de température brusques²²⁵ sont considérés comme nocifs.

Cette importance de la température est encore exacerbée pour les femmes enceintes ou allaitantes. Margarethe ne se lasse pas de rappeler à sa fille qu'il est important qu'elle se tienne au chaud, et ce, comme le dit von Hoven, « nicht durch den Anzug von Warmen Kleidern allein [...] nein es müssen auch die Zimmer gehörig durchwärmt sein »²²⁶. Également l'habillement de la femme qui allaite doit être adapté à sa situation : Margarethe enjoint à sa fille de « lege so lange du stillst das Brusttuch nicht weg, den du könntest leicht einmal ein Rothlauf an der Brust bekommen, wie mir es einmal erging »²²⁷. Par ailleurs, elle considère le port de manches courtes pour les femmes enceintes ou allaitantes comme hautement nocif, et

²²⁴ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 14 avril 1819 (StadtAN 1375 Nr. 7).

²²⁵ Käthe à Friedrich Roth, 29 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 34). Typiquement : Käthe explique une crampe qu'elle a eue lors d'une période de grande chaleur par son exposition à un changement de température brusque, et montre par le fait même les difficultés d'une telle prise en compte holistique de la température : « Doch am letzten Samstag und Sonntag, bekam ich plötzlich einen so heftigen Schmerzen in der rechten Brust, so daß ich Sorge trug, ich möchte etwas daran verletzt haben. Doch glücklicherweise war er bis gestern wieder ganz weg, und ich spüre jetzt gar nichts mehr. Es war vielleicht ein Krampf, den ich mir durch Erkältung, zugezogen habe, ob ich mich gleich immer sehr sorgfältig dafür bewahre. Aber die Hitze ist hier jetzt so groß, daß es beinahe nicht möglich ist, sich vor ihr zu schützen, da kann also leicht so etwas geschehen, wenn man in einen Zug kommt [...] » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 12 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 32).

²²⁶ Margarethe à Käthe Roth, 28 février 1813 (StadtAN 400 Nr. 14).

²²⁷ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 14 juin 1811 (StadtAN 399 Nr. 40).

pouvant provoquer des crampes (tout en concédant la présence acceptable dans les temps anciens de manches courtes, mais alors seulement jusqu'au coude)²²⁸.

Un autre élément influant sur les forces du corps est la nourriture ingérée. À la base, un corps costaud est signe de force, un corps maigre de faiblesse²²⁹. La diète et l'appétit sont des facteurs soigneusement examinés et soupesés – de façon préventive certes, mais particulièrement lors de maladies ou d'états vulnérables. Ainsi, les aliments et boissons qu'ingéreront les malades suite à une maladie ont eux-mêmes le statut de quasi-médicaments. Par exemple, lors d'une convalescence de Käthe, non seulement ce qu'elle mange et boit est scrupuleusement communiqué, mais aussi l'évolution de ce qu'elle devrait manger au fil de sa convalescence et ses appétits spécifiques (ainsi, qu'elle ne ressente pas de dégoût envers les viandes est considéré comme un bon signe²³⁰). En général, qu'un malade témoigne d'un appétit grandissant laisse espérer sa guérison, même dans des cas considérés comme désespérés²³¹.

Il va sans dire que la diète doit être adaptée à la situation spécifique. Lors de l'allaitement, la femme doit manger et boire beaucoup pour ne pas être affaiblie cette dépense. Sur les aliments spécifiques considérés comme souhaitables pendant l'allaitement, nous n'avons que peu d'informations, mais il est à supposer qu'il y a une diète considérée comme encourageant la production de lait, car lorsque Käthe arrête assez brusquement d'allaiter sa fille Elise, Margarethe lui écrit « Mit der Diät muß du freylich auch auf einige Zeit eine Abänderung trefen Thee Wein und alles saure gekochte und Gebratnes must du jezt genießen den das sind

²²⁸ « [...] ich halte das in so kurzen Aermel gehen für Schwangere und säugende Frauen für äuserst nachtheilig, es erregt gar häufig Krämpfe. Man hat wol in ältern Zeiten auch kurze Aermel getragen aber der Arm war immer nur bis an den Ellenbogen entblöst und da ist es nicht so sehr nachtheilig als wie man die Kleider gegenwärtig zu tragen pflegt. » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 19 mai 1811 (StadtAN 399 Nr. 8).

²²⁹ Durant les discussions autour de l'allaitement d'Elise, les affirmations par rapport à la maigreur sont souvent utilisées comme arguments, que ce soit Friedrich qui fait valoir les bras amaigris de sa femme, en tant argument pour hâter le sevrage, ou au contraire Käthe qui fait objecte que son allaitement ne l'a pas rendue plus maigre qu'elle ne l'était auparavant.

²³⁰ Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 3 octobre 1814 (StadtAN 400 Nr. 141), Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 5 octobre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 34), Käthe Roth à Margarethe Merkel, 5 octobre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 35).

²³¹ Par exemple, à propos d'une femme proche de la mort : « Nachmittag war ihr Mann und die ihrigen voll von guter Hofnung zu ihrer Wiedergenesung, weile die Pacientin 1 Tasse Caffè mit guten Appetit trank [...] » Margarethe Merkel à Käthe Roth, 17 mars 1813 (StadtAN 400 Nr. 20).

die Gegner der Milch=Erzeugnisse»²³². Puisque son allaitement était abondant et son arrêt brusque, Käthe doit stopper la production de lait de plusieurs manières, y compris par la diète. À l'inverse, lorsque Käthe, malade, doit procéder au sevrage de son fils Rudolf, Margarethe lui rappelle l'importance de «kräftige Speißen» pour accélérer sa guérison. Puisque l'allaitement n'était de toute façon plus très abondant, Käthe peut consommer «ohne Bedenken» ces mets fortifiants, qui l'aideront à surmonter sa faiblesse²³³.

3. Dynamique de recherche de causes : le mal de dents

Dans les paragraphes précédents, plusieurs principes orientant la recherche de la santé ont été évoqués. Nous avons vu que ces principes sont variables, dépendant des circonstances et de la constitution particulière de la personne à laquelle ils s'appliquent. Une autre caractéristique qui ressort, comme nous allons le montrer, est que les principes invoqués ne sont pas appliqués de façon dogmatique. Plus : les protagonistes qui invoquent ces principes ou les suggèrent ne sont pas toujours convaincus de leur véracité, et sont prompts à les rejeter s'ils ne fonctionnent pas. La maladie ou douleur donne lieu à une recherche de causes et de solutions dynamique, où différentes explications et remèdes sont tentés, puis rejetés ou adoptés selon l'effet vécu à l'intérieur du corps. C'est cette facette de la perception corporelle que nous tenterons d'éclairer dans cette partie, à l'aide du récit que fait Käthe, au fil de ses lettres à Friedrich, d'un mal de dent qui la tourmente de novembre 1810 à janvier 1811. L'affaiblissement induit par l'allaitement est évoqué au rang des causes possibles du mal de dent.

Le 23 novembre 1810, Käthe mentionne brièvement un mal de dents léger, qu'elle ressent de nuit²³⁴. Un peu plus de deux semaines plus tard, le mal de dents est devenu si intense (*heftig*) qu'il l'a empêchée de dormir toute une nuit²³⁵. Quatre jours plus tard, un mal d'oreille et une forte fièvre s'ajoutent au mal de dents, si bien que Käthe doit garder le lit la majeure partie de

²³² Margarethe Merkel à Käthe Roth (sans date) (StadtAN 399 Nr. 42).

²³³ Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 3 octobre 1814 (StadtAN 400 Nr. 141).

²³⁴ Käthe à Friedrich Roth, 23 novembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 8).

²³⁵ Käthe à Friedrich Roth, 11 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 22a).

la journée²³⁶. Ses douleurs aiguës se prolongent jusqu'à minuit, après quoi elle s'endort, pour se réveiller le lendemain, totalement rétablie (*ganz gesund*)²³⁷. Une semaine après avoir rapporté cela, Käthe réitère être totalement libérée du mal de dents, suite à l'ouverture d'un petit ulcère dans sa bouche²³⁸. Malheureusement, pas plus tard que dix jours plus tard, elle rapporte avoir de nouveau, bien que brièvement, souffert d'un « heftigen Zahnschmerz »²³⁹. Cette douleur s'amplifie de nouveau trois jours plus tard, malgré la poudre à dent (*Zahnpulver*) que Käthe utilise²⁴⁰, ce qui l'incite à expérimenter le remède « avéré » d'un certain Haller recommandé par son frère – remède dont l'effet se révèle de courte durée. Les péripéties autour de la dent ne prennent fin que lorsque finalement Käthe se résout à la faire arracher par un « dentiste » (*Zahnarzt*) nommé Samstag²⁴¹.

La journée où elle se fait arracher sa dent, Käthe a souffert de mal de dent pratiquement chaque jour durant les quatre semaines précédentes. Cependant, ce n'est nullement à une souffrance passive et résignée à laquelle on assiste durant ce temps. Au contraire, dès les premières mentions du mal de dents, il y a recherche de causes, et, simultanément, recherche de solutions. La première fois que Käthe se plaint d'un mal de dent, elle attribue son mal de dent à sa « mauvaise habitude » d'écrire des lettres la nuit (non sans inscrire cela, soit dit en passant, dans la relation paternaliste qui la lie à son mari) :

Ich bin bestraft worden, mein Liebster, für meinen Ungehorsam, ich schrieb nemlich derzeit immer
Nachts nach dem Essen, trotz Deines Verbots, bekam aber vorgestern so heftigen Zahnschmerz,
daß ich die ganze Nacht nicht schlaffen konnte. Ich will es nimmer thun.²⁴²

Friedrich confirme cette interprétation par une sur-stimulation nerveuse²⁴³, mais sa femme la rejette déjà dans sa lettre suivante, pour évoquer l'allaitement en tant que possible cause – tout

²³⁶ Käthe à Friedrich Roth, 14 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 23).

²³⁷ Käthe à Friedrich Roth, 14 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 23).

²³⁸ Käthe à Friedrich Roth, 19 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 27), Käthe à Friedrich Roth, 20 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 28).

²³⁹ Käthe à Friedrich Roth, 29 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 34).

²⁴⁰ Cette poudre à dents que Friedrich recommande emphatiquement à sa femme est inventée par lui-même, comme il prend soin de le relever : « Daß dein Zahnschmerz wider gekommen ist, thut mir besonders wegen der Reise leid. Aber hütest Du Dich denn auch, wie Du sollst, vor Allem was das Uebel reizen und erneuern kann ? Und besonders, hast du bisher das vortrefliche, von deinem Liebsten erfundene, Zahnpulver gebraucht? Versäume das ja nicht, sondern beobachte es streng jeden Morgen, und ich bin fast gewiß, daß du nach einiger Zeit frey seyn werdest. » Friedrich à Käthe Roth, 2 janvier 1811 (LAELKB 37, Nr. 37).

²⁴¹ Käthe à Friedrich Roth, 9 janvier 1811 (LAELKB 51 Nr. 42).

²⁴² Käthe à Friedrich Roth, 11 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 22a).

en prenant en compte d'autres interprétations possibles. On voit bien la pluralité des causes possibles et l'attitude « essais-erreurs » dans le passage suivant de la lettre de Käthe :

Sonntag Nacht hatte ich sehr heftigen Zahnschmerz, konnte sehr wenig schlafen, und war am Montag sehr matt. Ich glaubte, es sey von dem schreiben, welches ich am Sonntag spät that, aber es zeigt sich jezt, daß es vom Stillen herkommt, weil es immer fortwährt, zwar nicht heftig, aber doch sehr fühlbar. Ich gebe der Elise zwar zu Essen, aber viel auf einmal wäre auch nicht gut, und sie gewöhnt sich sehr schwer daran. Doch kann auch das garstige Wetter viel an meinen Zahnschmerz schuld seyn.²⁴⁴

Que l'affaiblissement amené par l'allaitement est la cause du mal de dent est aussi l'opinion de la mère de Käthe²⁴⁵. Ses propositions de solutions en découlent donc : ou bien donner des aliments supplémentaires à Elise pour que Käthe l'allaité moins, ou bien manger et boire davantage pour résister à un affaiblissement causé par l'allaitement²⁴⁶.

Malgré les opinions de sa mère, Käthe privilégie quelques jours plus tard l'hypothèse de la mauvaise température, en qualifiant son mal de dent de *rheumatique* :

Mein garstiger Zahnweh hat mich recht mitgenommen. Meine Nerven sind so gereizt, daß oft nur durch eine kleine Veranlassung derselbe mit neuer Heftigkeit wiederkommt. Auch sagen die Leute, ich sey wieder schmaler geworden. Doch kommt dies alles keineswegs vom Hergeben her, sondern einzig und allein von dem schlechtem Wetter, welches mir dieses rhermatische Zahnweg erregt hat.²⁴⁷

Cette hypothèse est aussi soutenue par le médecin de famille von Hoven, qui, interrogé à ce propos, écarte l'allaitement en tant que cause possible au profit du mauvais temps²⁴⁸. Ce qui amène Friedrich à exprimer explicitement son désaccord avec l'opinion du médecin, en soulignant que Käthe n'a jamais eu de sensibilité prononcée par rapport à la température :

Deine Versicherung daß Du keine Schwäche fühlst beruhigt mich zwar sehr; allein ich theile doch v. Hovens Meynung nicht. Du warst doch sonst gegen die Witterung nicht sehr empfindlich; sie allein kann Dich so schnell nicht angegriffen haben. Wahrscheinlich hast Du doch für unsere Elise zu viel gethan.²⁴⁹

²⁴³ « Der Zahnschmerz von welchem du schreibst, war zuverlässig eine Folge des nächtlichen Briefschreibens, das die Kopfnerven gereizt hat » Friedrich à Käthe Roth, 14 décembre 1810 (LAELKB 37 Nr. 26).

²⁴⁴ Käthe à Friedrich Roth, 12 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 22).

²⁴⁵ Käthe à Friedrich Roth, 23 novembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 8).

²⁴⁶ « Mama ermahnte mich auch, recht viel zu essen und zu trinken, weil sie immer glaubt, ich esse nicht genug, und es greife mich daher das Stillen so an, daß ich Zahnschmerz bekämme » Käthe à Friedrich Roth, 15 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 24).

²⁴⁷ Käthe à Friedrich Roth, 17 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 26).

²⁴⁸ « Früh war Hoven bei mir, ich sagte es ihm, und er gab mir zur Antwort, daß es blos vom schlechten Wetter herkomme, und keineswegs vom Stillen, wie Mama glaubte. » Käthe à Friedrich Roth, 14 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 23).

²⁴⁹ Friedrich à Käthe Roth, 18 janvier 1811 (LAELKB 37 Nr. 29).

Friedrich pense donc plutôt que l'allaitement (et en général le trop grand dévouement de Käthe) est à la base de son affaiblissement, et se dit satisfait que l'appétit d'Elise soit quelque peu satisfait par la bouillie qu'elle mange le midi – bien qu'il tienne également à conseiller sa femme sur le choix de la nourriture secondaire, en lui suggérant qu'un bouillon de viande serait préférable à la bouillie, étant plus digeste et nutritif (*verdaulicher und nährender*).

Ce que nous voulons souligner ici est que la douleur déclenche une recherche de causes et de solutions dynamique, où différentes explications (différents modèles explicatifs de la douleur) et remèdes sont essayés, puis rejetés ou adoptés selon l'effet vécu à l'intérieur du corps de la personne concernée. Le corps est *opaque*. Point de technologie qui permettrait de voir à l'intérieur, point d'analyse biologique des tissus révélant leur vérité essentielle. La recherche de cause d'une maladie est une recherche de l'intérieur, où l'individu souffrant est au plus près de la vérité²⁵⁰.

L'allaitement est un facteur affaiblissant parmi bien d'autres que Käthe prend en compte, puis rejette si cela ne correspond pas à sa perception corporelle. Si plusieurs personnes, principalement les proches de la personne atteinte, se prononcent sur les causes probables (et remèdes possibles) du mal, c'est la personne souffrante elle-même qui reste ultimement maître du processus. Ici, c'est Käthe qui décide de donner suite aux recommandations de son entourage, ou non, selon ses perceptions corporelles, les causes qu'elle estime justes, et l'intensité de sa douleur. Ainsi, lorsque son mal de dents est léger, Käthe est d'abord réfractaire aux recommandations de sa mère de moins allaiter²⁵¹. Lorsqu'il persiste, elle accepte les recommandations de Margarethe de donner d'autres aliments à Elise²⁵². C'est elle qui décide de faire usage du remède de Haller, et c'est elle aussi qui décide finalement de se faire arracher la dent. Cette grande liberté d'action rend intéressant le fait que quelques mois plus tard, la question de l'allaitement et du sevrage soit considérée comme ne pouvant être

²⁵⁰ L'individu qui souffre n'est donc pas un « patient » dans le sens moderne du terme.

²⁵¹ Käthe à Friedrich Roth, 23 novembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 8): « Da ich Nachts immer ein wenig Zahnschmerz habe so sagte Mama, daß ich jezt unsrer Elise bald was zu Essen geben müsse, weil es vom Stillen herkommt. Doch, so lange es nicht ärger wird, habe ich es nicht im Sinne. »

²⁵² Margarethe a une autre raison de recommander l'introduction d'aliments supplémentaires à ce moment : il est plus facile pour l'enfant de s'y habituer que si ce changement arrive plus tard, dit-elle.

décidée par elle, mais plutôt comme devant être supervisée par son mari. Mais voyons d'abord, dans la partie suivante, ce qu'implique le sevrage pour le corps qui allaite.

4. Le sevrage : une transition délicate

Comme nous l'avons montré, la recherche de la santé, en plus de suivre des principes spécifiques, est guidée par un méta-principe, la recherche d'équilibre. Tout changement sera potentiellement déséquilibrant – et donc dangereux. Prenons pour illustrer cela les perceptions des effets des changements de température sur la santé. Dans les lettres que nous avons examinées, les malaises et maladies causés par une exposition à un changement brusque de température (et même des « schnelle Todesfälle »²⁵³), ainsi que les inquiétudes par rapport à ces derniers, sont de véritables lieux communs. Tout changement de température brusque est considéré comme nocif²⁵⁴, et même certains changements de saison, comme le remarque Friedrich au passage : « es ist eine schlimme Zeit, dieser Uebergang vom Winter zum Frühling, und es will recht studirt seyn, wie man sich zu benehmen hat, um nicht krank zu werden »²⁵⁵. Dans le même ordre d'idées, il n'est pas trivial que le sevrage soit souvent nommé « Veränderung ».

En tant que changement majeur dans l'équilibre corporel de la femme, le sevrage représente une transition délicate. L'ordre s'étant installé dans le corps de la femme tout au long de l'allaitement sera profondément chamboulé lors de son arrêt, comme l'exprime Margarethe à Käthe lorsque celle-ci est sur le point de sevrer sa première enfant : « Liebe deine Natur ist nun ganz zu dem Stillen gleichsam eingerichtet gewesen, nun hört dies auf einmal auf, in

²⁵³ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 2 décembre 1812 (StadtAN 399 Nr. 137).

²⁵⁴ Un exemple typique, où Käthe explique une douleur au sein par son exposition à un changement de température brusque lors d'une période de grande chaleur : « Doch am letzten Samstag und Sonntag, bekam ich plötzlich einen so heftigen Schmerzen in der rechten Brust, so daß ich Sorge trug, ich möchte etwas daran verletzt haben. Doch glücklicherweise war er bis gestern wieder ganz weg, und ich spüre jetzt gar nichts mehr. Es war vielleicht ein Krampf, den ich mir durch Erkältung, zugezogen habe, ob ich mich gleich immer sehr sorgfältig dafür bewahre. Aber die Hize ist hier jetzt so groß, daß es beinahe nicht möglich ist, sich vor ihr zu schützen, da kann also leicht so etwas geschehen, wenn man in einen Zug kommt [...] » Käthe Roth à Margarethe Merkel, 12 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 32).

²⁵⁵ Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 23 février 1813 (StadtAN 1369 Nr. 10).

deinen Körper muß eine ganz neue Ordnung wieder eintreten »²⁵⁶. Dans le feuillet où Margarethe énumère à sa fille les mesures concrètes qu'elle devra prendre pour traverser le sevrage sans encombre, elle insiste sur l'importance de ses conseils et du caractère potentiellement dangereux de cette étape : « [...] man kann bei dieser Geschichte nicht vorsichtig genug zu Werke gehen. Das dünsten des Tages so oft du dein Kind hast trinken laßen empfehle ich dir sehr dringent an. [...] »²⁵⁷. Margarethe énumère des principes diététiques à sa fille, ainsi que des mesures physiques pouvant soulager l'engorgement des seins (compresses chaudes). Cependant, les conseils sur lesquels Margarethe insiste le plus relèvent de la circulation des fluides.

Ainsi, les deux conseils avec lesquels Margarethe débute sa lettre sont des mesures visant à faire circuler les fluides, et elle met une grande énergie à les accentuer :

Beste noch was wichtiges vergaß ich in den brief dir zu sagen ich hole es also hier nach. Wen du die gute Elise abgewöhnst, so dünste dich recht fleißig und laß dir ja etwas sogleich zum abführen verordnen, den ich befürchte du wirst vielen Milcheinschuß bekommen weile du so gut und reichlich stillen kontest [...]»²⁵⁸

Le potentiel danger du moment est exacerbé par l'abondance de l'allaitement de Käthe : le sevrage arrêtera net cette diffusion abondante de fluides, qu'on devra donc faire sortir du corps d'une autre façon : se faire suer (*dünsten*) et prendre un purgatif (*etwas zum abführen*). Pour Margarethe, sans purgatif, « es ist gar leicht geschehen daß es einen Milchabsaz giebt ». Durant l'allaitement, la nature entière de la femme s'est adaptée à cette expulsion abondante de fluides ; lorsqu'elle s'arrête brusquement, un tout nouvel ordre doit se rétablir dans le corps « [...] es ist daher immer gewöhnlich das man etwas abführendes gebraucht damit der Blutabgang welcher bei den Stillen gewöhnlich ausbleibt sogleich wieder eintritt und keine Verstopfungen entstehen »²⁵⁹, poursuit Margarethe. Cependant

wen sich die Natur während des Stillens der Frauen oft selbst ändert, dan kan ein Abführendes Mittel unterlaßen werden auf dieses Kenzeichen ist es dan auch sehr nothwendig die Entwöhnung vorzunehmen, weile gröstentheils zumal bei jungen Frauen eine Schwangerschaft zu vermuthen ist.²⁶⁰

²⁵⁶ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 4 juillet 1811 (StadtAN 399 Nr. 44).

²⁵⁷ Margarethe Merkel à Käthe Roth, non daté (StadtAN 399 Nr. 42).

²⁵⁸ Margarethe Merkel à Käthe Roth, non daté (StadtAN 399 Nr. 42).

²⁵⁹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 4 juillet 1811 (StadtAN 399 Nr. 44).

²⁶⁰ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 4 juillet 1811 (StadtAN 399 Nr. 44).

Ainsi, lorsque le corps revient de lui-même à son *ordre* précédent, en réintroduisant les menstruations, il est nécessaire d'en tenir compte pour atteindre l'équilibre et arrêter l'allaitement, d'autant plus qu'une nouvelle grossesse sera à craindre. Dans une autre source de la même époque, le *Journal* de Valérie Thurneysen-Faesch, cette Bâloise nomme un « transport de lait à la tête » comme cause d'une maladie grave. Chantal Müller, dans son article s'intéressant à ce journal, inscrit cette interprétation dans le cadre du discours humoral qui traite les périodes de la grossesse, des couches et de l'allaitement comme des périodes particulièrement risquées, nécessitant le respect de principes hygiéniques précis²⁶¹. Caractérisée par un volume de sang excédentaire, la constitution féminine doit trouver un exutoire à celui-ci : régulièrement expulsé du corps lors des menstruations, servant à nourrir l'enfant durant la grossesse, il se transforme en lait par la suite. On peut mettre ces théories en lien avec celles qui postulent l'antagonisme du sperme et du lait maternel, ce qui interdit à la mère qui allaite les relations sexuelles²⁶².

Mais l'emphase sur la nécessité de la circulation des fluides, l'évitement de « bouchons » dans le corps, n'est pas spécifique aux domaines féminins de la grossesse et de l'allaitement. Dans les lettres que nous avons consultées, l'usage des purgatifs est large : outre les cas de constipation, leur utilité englobe des cas de scarlatine, d'éruptions cutanées, de fièvres, de maux de tête, de maux de dents, pour n'en nommer que quelques-uns. Lorsque Margarethe affirme que l'efficacité des lavements et des purgatifs surpasse en son opinion celle des médicaments (*Arzeneien*)²⁶³, elle est tout-à-fait dans le ton de son temps. En effet, les efforts thérapeutiques restent à cette époque dominés par les saignées, les purgatifs et les vomitifs, dit Michael Stolberg²⁶⁴. Particulièrement indiqués pendant la grossesse et l'allaitement²⁶⁵, leur usage n'est donc pas restreint à ces domaines.

²⁶¹ Müller, « Krankheit und Gefährdung », particulièrement p. 134-136.

²⁶² Je n'ai pas rencontré de références à cette idée dans les lettres considérées.

²⁶³ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 29 avril 1811 (StadtAN 399 Nr. 28).

²⁶⁴ Michael Stolberg, « Die wundersame Heilkraft von Abführmittel. Erfolg und Scheitern vormoderner Krankheitsbehandlung aus der Patientensicht », *Würzburger medizinhistorische Mitteilungen*, vol. 22 (2003), p. 167-177. Également les lavements font partie intégrante de la culture bourgeoise : dans nos sources, ils sont régulièrement recommandés comme remède universel, spécialement par Friedrich, qui semble avoir une fascination pour ce moyen.

²⁶⁵ Il semblerait aussi que la saignée pendant la grossesse ait persisté plus longtemps que la pratique de la saignée dans d'autres circonstances. « Erst im Laufe des 19. Jahrhundert schilderten die Ärzte einen allmählichen

Dans nos sources, le sevrage est discuté comme lourd de conséquences pour la santé de la femme. Ce n'est pas dire que ses conséquences sur l'enfant sont évacuées, au contraire. Facteur affaiblissant pour la mère, l'allaitement est présenté comme très positif pour l'enfant. Par conséquent, le sevrage est appréhendé comme un dommage potentiel pour la santé de celui-ci. Tout d'abord, l'enfant souffrira d'être privé de la précieuse nourriture qu'est le lait maternel. À un second niveau, le sevrage est appréhendé en tant que changement, et donc comme un moment risqué, au même titre que la pousse des dents²⁶⁶. Quand ces moments de vulnérabilité accrue se déroulent bien, Margarethe autant que Käthe expriment dans leurs lettres leur joie et soulagement.

Lorsque le sevrage est envisagé, la possible fragilisation de la santé de l'enfant est l'une des premières considérations prises en compte, d'autant plus si l'enfant est jeune et non encore habitué à d'autres aliments. Les principaux facteurs soupesés sont alors la bonne santé de l'enfant, son habitude à ingérer d'autres aliments et son acceptation de ceux-ci, ainsi que la pousse des dents – en tentant toujours d'éviter plusieurs changements simultanés. La décision de procéder au sevrage se justifie lorsqu'on considère que l'enfant est assez fort pour tolérer ce changement sans trop de conséquences. Autant Friedrich que Margarethe, lorsqu'ils prônent le sevrage d'Elise, font ressortir sa bonne santé générale et son habitude à ingérer d'autres aliments que le lait maternel. Après le sevrage, un amaigrissement de l'enfant est toujours relaté, en tant que corollaire normal de ce changement.

Qu'en est-il de la pousse des premières dents, souvent présentée dans les textes savants comme moment indiqué du sevrage ? Nos protagonistes connaissent bien ce principe canonique. Lors de réelles prises de décisions cependant, ce n'est pas ce principe qu'ils appliquent, mais prennent plutôt en compte un mélange de plusieurs facteurs. La pousse des dents étant elle-même considérée comme un moment risqué, on essaie de ne pas entreprendre le sevrage en même temps, ce qui ferait subir à l'enfant trop de changements

Bedeutungsverlust der Praxis eines vorbeugenden Aderlasses. Man beschränkte ihn auf die Schwangerschaft, in der auch viele Ärzte ihn weiterhin als unverzichtbar empfahlen. » Stolberg, *Homo patiens*, p. 86.

²⁶⁶ Au fil des lettres, le nombre et l'emplacement des nouvelles dents des enfants est constamment rapporté et mis en lien avec les maladies infantiles.

simultanément²⁶⁷. Ainsi, après avoir remarqué que quatre dents de son fils Gottlieb sont sur le point de percer, Margarethe décide catégoriquement de repousser son sevrage, pour lequel plaident pourtant des douleurs violentes dont elle souffre pendant qu'elle allaite²⁶⁸.

On vise également à habituer l'enfant, progressivement, à différents aliments autres que le lait maternel. Lorsqu'Elise a presque huit mois, Margarethe répond aux sollicitations de son gendre par rapport au « trop fréquent » allaitement de Käthe :

Zu den ganzen entwöhnen wollte ich oder kan ich noch nicht rathen, wen aber die [liebe] Elise ein paar Zähnen hat dan soll ihre liebe Frau anfangen bei der Nacht der Elise selten die Brust zu reichen oder wen sie Waßer oder Bier mag selbiges geben, wen die kleine jezt schon öftens ein wenig dergleichen versuchen mag so wird es gut sein sie nach und nach an etwas zu gewöhnen, und dan wird Mutter und Kind leichter sich trennen können.²⁶⁹

Pour faciliter ultimement une « séparation de mère et enfant », la mère donnera moins le sein à l'enfant, et davantage d'autres boissons. D'autres passages suggèrent la prise en compte de certaines « fenêtres d'opportunité » où il sera plus facile pour l'enfant de s'habituer à une nourriture secondaire²⁷⁰. Certaines fois, l'enfant se sevrage lui-même en demandant moins à boire, comme Johanna qui à neuf mois et demi ne boit plus que deux fois le jour et une fois la nuit – ce que rapporte Käthe non sans satisfaction, en remarquant que cela lui permet de continuer l'allaitement plus longtemps, sans désagréments pour sa santé²⁷¹.

Quand on prend en compte les nombreuses occurrences, dans les textes imprimés, du lait considéré comme mauvais pour l'enfant, il est remarquable que dans les sources dont on dispose ici, jamais le lait maternel n'est appréhendé comme dommageable pour l'enfant (la seule occurrence de lait potentiellement nocif se retrouve lorsque la mère ressent une émotion violente, mais même cela ne commande pas le sevrage). Il faut dire que les enfants pour lesquels on dispose d'informations ici sont en général en bonne santé, et lorsqu'ils sont souffrants, d'autres schémas interprétatifs que la nocivité du lait maternel sont considérés. On pourrait aussi spéculer que puisque dans nos sources, il est presque toujours question de lait maternel, de provenance bourgeoise, moralement irréprochable, jamais on ne se retrouve en

²⁶⁷ Käthe et Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 27 avril 1813 (StadtAN 1369 Nr. 24).

²⁶⁸ Margarethe à Käthe Roth, 24 avril 1813 (StadtAN 400 Nr. 37).

²⁶⁹ Margarethe Merkel à Friedrich Roth, 19 mai 1811 (StadtAN 399 Nr. 33).

²⁷⁰ Käthe à Friedrich Roth, 12 décembre 1810 (LAELKB 51 Nr. 22).

²⁷¹ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 24 avril 1813 (StadtAN 1369 Nr. 23).

présence d'un lait corrompu ou moralement suspect, dont il faudrait se distancier. Cette considération soulève la question de l'influence de facteurs que nous nommerions « psychologiques » sur l'allaitement.

5. Perméabilité du corps et de l'esprit

« Throughout the early modern period there existed a strong tendency to link afflictions of mind with bodily disturbances such as a perceived humoral imbalance or indigestion. Thus, the body moved mind as easily as the mind affected the flesh. »²⁷² Mary Lindemann fait cette affirmation pour les temps modernes : elle est encore valable, la majeure partie du temps, en ce qui concerne nos sources. Certes, les accents sont mis à des places différentes : l'influence de l'esprit sur le corps passe moins par les humeurs et plus par les nerfs²⁷³. Ainsi, les effets de l'allaitement sur la santé de la femme peuvent aussi s'exprimer dans les termes du modèle nerveux.

Pendant l'allaitement, des influences physiques agissent sur les nerfs, particulièrement sollicités par la succion exercée par l'enfant²⁷⁴. Ainsi, lorsque Käthe se fait interdire catégoriquement – par deux médecins – de continuer à allaiter son fils Rudolf, c'est parce qu'on attribue à l'allaitement une tension nerveuse (*Spannung in den Nerven*)²⁷⁵ qui lui a causé des maux de tête et une forte fièvre. Käthe elle-même se range à cette explication, et relève rétrospectivement une forte succion de son fils :

[die Ärzte] sagen, mein Uibel liege nur in den Nerven, und dies komme von dem starken Säugen her. Freilich ist auch Rudolf der stärkste unter allen meinen Kindern, und beim Trinken zog er oft so heftig, daß er mir Schmerzen machte, ob er gleich vollauf Milch hatte, daß er gewöhnlich nicht alles behalten konnte²⁷⁶

La cause de la maladie de Käthe est une hypersensibilité du système nerveux (*Ueberreizung des Nervensystems*), comme l'exprime Friedrich²⁷⁷. Ceci est moins un mal concret qu'un état

²⁷² Lindemann, *Medicine and Society*, p. 44.

²⁷³ Ainsi que par l'assimilation générale de la santé à la moralité.

²⁷⁴ Kersting, *Pädagogik*, p. 275-319.

²⁷⁵ Friedrich Roth à Margarethe Merkel, probablement le 29 septembre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 31).

²⁷⁶ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 2 octobre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 32).

²⁷⁷ Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 3 octobre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 33).

de surcharge de l'organisme, dans lequel des actions autrement mineures seront nocives. Ainsi, quelques jours plus tard, Käthe relate à sa mère se sentir mieux mais naturellement ne pas pouvoir encore coudre et tricoter, ses nerfs étant encore vulnérables²⁷⁸. Cette association surprenante de gestes apparemment anodins avec une sur-stimulation nerveuse se comprend par ce qui les connecte : la couture ou le tricot épuisent les yeux, et donc les nerfs de la tête.

Pour la même raison, la lecture et l'écriture peuvent être dommageables à la femme dont les nerfs sont déjà sollicités par l'allaitement ou par un accouchement récent. Ainsi, deux jours après avoir accouché de son troisième enfant, Käthe rapporte comme preuve de sa grande santé qu'elle n'a pas de maux de tête, et est en mesure de lire les journaux elle-même – avec « grand intérêt »²⁷⁹. La réaction incrédule d'amies munichoises à cette nouvelle montre que ce comportement peut être perçu comme dangereux²⁸⁰. Si Friedrich, contrairement aux amies munichoises, ne semble pas s'émouvoir outre mesure de ce risque²⁸¹, en d'autres occasions il s'inquiète de la simultanéité des fonctions biologiques féminines et de l'écriture. Ainsi, un an plus tard, lors de l'accouchement subséquent de sa femme, il lui rappelle avec insistance de se reposer et ne pas surcharger ses nerfs en écrivant des lettres trop tôt après l'accouchement – d'autant plus que le nouveau-né boit beaucoup, et constitue donc une source de sur-stimulation (*Ueberreizung*) possible²⁸².

D'autres influences des nerfs nous sont moins étrangères : lorsque Käthe se fait arracher une dent, sans aucune anesthésie, et dieu sait avec quel genre d'instrument, on comprend qu'elle ressent de grandes douleurs, car, comme elle le dit, « meine Nerven waren natürlich sehr

²⁷⁸ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 12 octobre 1814 (StadtAN 1370 Nr. 37).

²⁷⁹ Käthe Roth à Friedrich Roth, 13 mai 1814 (LAELKB 53 Nr. 14 V).

²⁸⁰ « Daß du so gar wohl und kräftig bist, geht weit über meine Erwartung und setzt besonders die Hausfräulein in Erstaunen. Aber da sie hörten, daß Du schon die Zeitung wieder selbst lesest, schrie Helene laut auf, das müße man ja nicht leiden; es sey äußerst gefährlich. Sie führte auch beispiele an, denn sie hat viele Kindbetten gesehen. Merk es dir, gute Liebste und laß dir doch lieber einige Tage noch die Zeitung vorlesen. » Friedrich à Käthe Roth, 15 mai 1814 (LAELKB 39 Nr. 18).

²⁸¹ Il ne revient pas sur ce sujet, même si, seulement deux semaines plus tard, Käthe rapporte lire 3-4 journaux par jour. Käthe à Friedrich Roth, 26 mai 1814 (LAELKB 53 Nr. 21).

²⁸² « [...] greife dich ja nicht zu frühe mit eigenem Schreiben an, sondern halte dich, besonders weil der Sohn so stark und daher ohnezweifel auch begehrllich ist, auf das ruhigste und behaglichste, damit du ja nicht überreizt werdest. » Friedrich à Käthe Roth, 6 septembre 1815 (LAELKB 40 Nr. 32).

angegriffen »²⁸³. Et rappelons qu'également les nerfs peuvent s'endurcir : plus une femme est jeune, moins son corps tolérera bien certains efforts, tels des nuits sans sommeils²⁸⁴, car ses nerfs ne sont pas encore fortifiés (*erstarkt*). Encore ici, c'est la coïncidence de plusieurs éléments qui fait la maladie ou le danger. Hasardons ici une hypothèse, pour conclure le sujet des nerfs – que nous ne faisons qu'effleurer. Certaines activités, déterminantes dans la nouvelle image valorisée de la femme bourgeoise, seraient considérées comme une cause de maladie auto-infligée mais sans connotations morales négatives, au même titre que pour l'homme bourgeois le *travail*²⁸⁵. Lachmund et Stollberg avancent que dans certains cas, « Die Krankheit erscheint als Folge gerade jenes Lebensstils, der im Bürgertum akzeptiert ist und auf dem dessen soziale Stärke beruht: auf Arbeitsamkeit und individuell zurechenbarer Leistung »²⁸⁶. Pour la femme bourgeoise, c'est aussi le cas : coudre, tricoter, se dévouer à ses enfants, se consacrer aux activités constitutives de la conception de soi bourgeoise, c'est-à-dire la lecture et l'écriture de lettres, sont des activités connotées positivement, mais aussi des causes de maladies.

Passons maintenant à une autre transmission corps-esprit, cette fois spécifique à l'allaitement. Nous faisons référence à la transmission d'émotions par le lait. Cette idée est encore discutée à la fin du 18^{ème} siècle par les médecins s'intéressant à l'allaitement. Également dans la correspondance consultée, l'idée que les émotions de la femme influencent l'enfant allaité est bien présente. Qu'une émotion violente de la femme puisse rendre malade l'enfant allaité est une idée non seulement exprimée par Margarethe, mais aussi par le médecin « éclairé » von Hoven :

Mein [lieber] Gottl[ieb] ist wieder nicht ganz gut, ich schreibe seine Unpäßlichkeit meinen Schrecken zu den ich hatte während er an mir Trank, ich that ihm wol gleich weg, allein v[on] Hoven sagt daß dem ohngeachtete da die Milch dadurch verdorben wurde es dem Gott[lieb] doch schadetete [sic] Der schrek war über ein heftiges anläuten [...]²⁸⁷

²⁸³ Käthe à Friedrich Roth, 9 janvier 1811 (LAELKB 51 Nr. 42).

²⁸⁴ Margarethe à Käthe Roth, 9 octobre 1814 (StadtAN 400 Nr. 144). Possiblement dans le même ordre d'idée, Friedrich se dit particulièrement inquiet que sa femme allaite son premier enfant si longtemps car il croit avoir « gehört oder gelesen zu haben, daß zu langes Stillen des ersten Kindes besonders gefährlich sey ». Friedrich Roth à Margarethe Merkel, 23 juin 1811 (StadtAN 1367 Nr. 34).

²⁸⁵ Lachmund et Stollberg, *Patientenwelten*, p. 33-34.

²⁸⁶ Lachmund et Stollberg, *Patientenwelten*, p. 34.

²⁸⁷ Margarethe à Käthe Roth, 21 janvier 1813 (StadtAN 400 Nr. 7).

Pendant qu'elle allaite, Margarethe se fait surprendre par un bruit violent, ce qui corrompt son lait et cause une indisposition (*Unpäßlichkeit*) de son fils, même si elle veille à séparer immédiatement l'enfant de son sein. Une telle sensibilité à ses émotions et à leurs effets possibles sur l'enfant est évidemment le fait d'une « bonne mère ». Cette idée, développée un peu, impliquera qu'une telle « bonne mère » allaitante contrôlera au mieux ses émotions, et se gardera de celles qui pourraient être nocives pour l'enfant. Suggérer cela ne nous semble pas sur-interpréter les affirmations de nos sources, dans lesquelles nous rencontrons à plusieurs autres reprises l'idée qu'une femme doit se garder d'émotions fortes sous peine de faire du mal à l'enfant qu'elle allaite. Écoutons par exemple Käthe, qui craint que l'inquiétude de Margarethe (par rapport à deux de ses enfants étant malades) affecte le nourrisson Carl :

Zwar hat mich die Nachschrift unsers lieben Vaters in hinsicht dieser beiden wieder beruhigt, aber nicht wegen Ihnen, liebe Mutter, da ich weiß, wie sehr sie so etwas angreifen kan. Ich bin daher noch immer in Sorgen, bis ich bessere Nachrichten von Ihnen höre. Um so mehr, da sie Karl noch stillen und also auch diesem eine so heftige Gemuthsbewegung sehr schädlich seyn könnte.²⁸⁸

Elle poursuit en rappelant le conseil que sa mère lui a donné à ce propos, ainsi que les quelques fois où elle dut, malgré son tempérament calme, se forcer à ne pas « s'altérer » pour le bien de sa fille :

Sie haben mir ja selbst geboten, mich zu bezwingen, wenn mir irgend etwas begegnete, das mich alterieren könnte, um nicht nachtheilig auf Elise zu würken. Freilich habe ich ein ruhiges Temperament, welches nicht leicht heftig bewegt wird; doch wäre es schon einigemal geschehen, wenn ich nicht plötzlich an Ihre Warnung gedacht hätte.²⁸⁹

La volonté et la capacité de se contrôler ses sentiments et de ne pas céder à des élans émotifs, à plus forte raison lorsqu'ils sont négatifs, distingue la mère de la nourrice, comme l'exprime en 1808 le médecin Krause dans son traité sur la durée optimale de l'allaitement :

Eine säugende Mutter aber wird aus Liebe zu ihrem Kinde, sich vor Zorn, Aerger, Rachsucht und dergleichen in Acht nehmen, und sie wenigstens nicht in dem Masse hervorgehen lassen, dass dadurch die nachtheiligsten Folgen für das Kind entstehen können, worauf aber eine Amme nicht immer Rücksicht nimmt.²⁹⁰

L'amour maternel que la « bonne mère » porte à son enfant devient ici garant de l'autodiscipline de celle-ci ; il exclut les émotions non compatibles avec le rôle de mère. La maîtrise de soi de la femme est particulièrement à propos lors du sevrage, car des émotions

²⁸⁸ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 24 mars 1811 (StadtAN 1367 Nr. 15).

²⁸⁹ Käthe Roth à Margarethe Merkel, 24 mars 1811 (StadtAN 1367 Nr. 15).

²⁹⁰ Adolph Gottlob Ferdinand Krause. *Ueber die Dauer der Stillungsperiode*. Leipzig: Friedrich Christian Dürr, 1808. Citation à la page XIV.

negatives pourraient l'empêcher de le mener à bien. Lorsque Käthe entreprend le processus du sevrage d'Elise, évidemment à contrecœur, sa mère lui écrit, après avoir exprimé le conflit qu'elle-même a ressenti à ordonner le sevrage : « O! beste, es war ein schwehrrer Kampf für mich dießen Ausspruch zu thun [...] Ich bitte dich aber herzlich Beste gräme dich nicht allzusehr den dies könnte dir auch zu den Entwöhnen sehr nachtheilig sein. »²⁹¹

²⁹¹ Margarethe Merkel à Käthe Roth, 4 juillet 1811 (StadtAN 399 Nr. 44).

VI. CONCLUSION

À l'aide de nos études de cas situées à Munich et Nuremberg autour de 1800, nous avons tenté de parvenir au-delà des discours savants sur l'allaitement influents à l'époque. Nous avons commencé par présenter des situations d'allaitement issues d'un même contexte culturel, géographique, historique et même familial – situations qui se révèlent pourtant très différentes. En brochant ces tableaux de situations d'allaitement variées, nous visons à montrer l'étendue des expériences et émotions que cette pratique peut susciter, et ainsi à rappeler la variabilité des expériences des femmes – même lorsqu'elles dépendent d'une « fonction biologique » supposée universelle.

Nous nous sommes ensuite intéressés aux connaissances, autorités et relations mises en scène dans les discussions autour de l'allaitement et du sevrage. Cela nous a permis de constater que l'allaitement, son déroulement et sa fin recèlent des enjeux d'importance non seulement pour les femmes concernées, mais aussi pour leur entourage : parents, connaissances et médecins sont sollicités pour se prononcer à ce sujet ou estiment qu'ils ont leur mot à dire. Des sources que nous avons examinées, il découle que les femmes elles-mêmes tiennent le plus souvent à continuer l'allaitement, même lorsque celui-ci est source de douleur et de problèmes physiques, tandis que leur entourage en relève davantage les dangers possibles. Nous avons aussi situé l'allaitement dans le contexte – ici familial – dans lequel cette pratique se déploie. Il est ainsi devenu clair que les personnes qui *parlent* de l'allaitement et celles qui y *assistent* ne sont pas toujours les mêmes.

Finalement, nous avons tenté de toucher à l'expérience du corps qui allaite. Nous avons explicité certains des savoirs concernant le corps et la santé qui sont considérés pertinents lors des discussions sur l'allaitement et le sevrage. Nous avons ce faisant constaté qu'il y a pluralité des principes et facteurs invoqués, et que les perceptions de l'allaitement s'inscrivent dans plusieurs modèles explicatifs (humoral, hydraulique, nerveux). Nous avons remarqué au passage que les médecins, si leurs « diagnostics » diffèrent parfois de ceux des protagonistes, utilisent les mêmes termes et interprétations que leurs « patients ».

Puisque ce mémoire se penche sur quelques femmes et quelques situations d'allaitement, il peut prêter flanc au reproche de ne rien dire sur autre chose que ces situations spécifiques – bref d'avoir un intérêt plus large restreint. Ce reproche est dans un sens justifié, car nous ne considérons pas être en possession d'informations suffisantes pour généraliser nos affirmations. Notre approche micro-historique nous semble cependant avoir d'autres mérites, ne serait-ce que de rendre visibles les multiples significations sous-tendant les décisions d'allaiter ou de sevrer un enfant. Faisant cela, nous pensons avoir rendu évident que la vision binaire de l'allaitement présente encore dans certains pans de la recherche historique (la femme qui allaite vs celle qui n'allait pas ; l'allaitement maternel vs la mise en nourrice) ne rend pas justice à la « réalité ».

Pour finir, présentons deux avenues qui nous semblent, à la lumière des recherches effectuées, particulièrement prometteuses pour des recherches futures :

1. la pudeur des femmes (et des hommes). Nous n'avons réussi qu'à effleurer ce sujet. Beaucoup de choses nous échappent, et certaines contradictions nous irritent : par exemple la contradiction entre la sensibilité des bourgeois pour tout ce qui touche à la sexualité, et leur usage nonchalant des lavements – qui pourtant impliquent un dévoilement du corps à proximité immédiate des parties génitales. Il pourrait être particulièrement fructueux de combiner une lecture d'ego-documents avec d'autres types de sources, par exemple des romans, où les enjeux liés au dévoilement du corps surgissent. Il faudrait mettre en parallèle des sources textuelles et visuelles, et prendre en compte les changements dans l'habillement, selon l'époque, l'âge et les couches sociales.

2. le sevrage. La recherche historique autour de l'allaitement s'est le plus souvent concentrée sur la question de l'initiation de l'allaitement, parfois résumée en un choix binaire : « allaiter ou non ». Des sources que nous avons examinées, un autre pôle de préoccupation ressort : le sevrage. Également des traités savants de l'époque s'intéressent au sevrage : certains se donnent pour objectif de déterminer une durée optimale de l'allaitement, et présentent un

allaitement trop long comme aussi nocif qu'un non-allaitement. Il serait fructueux de mettre en relation la cristallisation d'enjeux sociaux et d'importantes significations culturelles autour de l'allaitement avec la conscience aigüe de ses dangers possibles, voire avec une volonté de contrôle accrue de cette pratique.

Bibliographie

Sources

Stadtarchiv Nürnberg (StadtAN) :

E18 Nr. 399, 400, 403, 407, 412, 606, 710, 1367, 1368, 1369, 1370, 1374, 1375.

Landeskirchliches Archiv der Evangelisch-Lutherischen Kirche in Bayern (LAELKB) :

Personen XLVI (Familie Roth) Nr. 37, 38, 39, 40, 42, 51, 53, 54, 56, 104, 113.

Sources éditées

FRANK, Johann Peter. *System einer vollständigen medicinischen Polizey*. Mannheim : C. F. Schwan, 1779-1780.

KRAUSE, Adolph Gottlob Ferdinand. *Ueber die Dauer der Stillungsperiode*. Leipzig : Friedrich Christian Dürr, 1808.

MILOW, Margarethe Elisabeth. *Ich will aber nicht murren. Mein Leben. Ein Vermächtnis für meinen Mann und meine Kinder*. Édité par Rita Bake und Birgit Kiupel. Hamburg : Dölling und Galitz Verlag 1993 [1778].

OSIANDER, Friedrich Benjamin. *Beobachtungen, Abhandlungen und Nachrichten welche vorzüglich Krankheiten der Frauenzimmer und Kinder und die Entbindungswissenschaft betreffen*. Thübingen : J. G. Cotta, 1787.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Émile ou de l'éducation*. [1762]. *Œuvres complètes IV*. Édité par Charles Wirtz et Pierre Burgelin. Paris : Gallimard 1969.

VON HOVEN, Friedrich. *Lebenserinnerungen*. Édité par Hans-Günther Thalheim. Berlin : Rütten und Loening 1984 [1840].

Littérature secondaire

ARIÈS, Philippe. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancient Régime*. Paris : Plon 1960.

BADINTER, Elisabeth. *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel. XVIIe-XXe siècles*. Paris : Flammarion 1980.

BRACE, Laura. « Rousseau, Maternity and the Politics of Emptiness », *Polity*, vol. 39, no 3 (2007), p. 361-383.

BROCKMANN, Johanna-Luise. « Die ambivalente Rolle der Amme – ein Beitrag zur Sozialgeschichte der Familie in Deutschland » dans *Bildungsforschung und Gesellschaftspolitik*, sous la dir. de Jost von Maydell. Oldenburg : Schriftenreihe der Universität Oldenburg 1982, p. 63-88.

BROCKMEYER, Bettina. *Selbstverständnisse. Dialoge über Körper und Gemüt im frühen 19. Jahrhundert*. Göttingen : Wallstein Verlag 2009.

DOYLE, Nora. « “The Highest Pleasure of Which Woman’s Nature Is Capable” : Breast-Feeding and the Sentimental Maternal Ideal in America, 1750–1860 », *The Journal of American History*, vol. 97, no 4, (2011), p. 958-973.

FILDES, Valerie. *Breasts, Bottles and Babies. A History of Infant Feeding*. Edinburgh : Edinburgh University Press 1986.

GÉLIS, Jacques, Mireille Laget et Marie-France Morel. *Entrer dans la vie : naissances et enfances dans la France traditionnelle*. Paris : Julliard-Gallimard 1978.

GROB-WEINBERGER, Elisabeth Lorna. *Ammenmärchen ? Ärztliche Stellungnahmen zum Ammenwesen im Zeitalter der Aufklärung*. Dietikon : Juris Druck 1998.

FULBROOK, Mary et Ulinka RUBLACK (dir.), *German History*, vol. 28, no 3 (2012).

HABERMAS, Rebekka. *Frauen und Männer des Bürgertums. Eine Familiengeschichte (1750-1850)*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht 2000.

HABERMAS, Rebekka. « Parent-Child Relationships in the Nineteenth Century », *German History*, vol. 16, no 1 (1998), p. 43-55.

HONEGGER, Claudia. *Die Ordnung der Geschlechter. Die Wissenschaften vom Menschen und das Weib; 1750-1850*. Frankfurt am Main : Campus Verlag 1991.

KAHN-WALLERSTEIN, Carmen. *Schellings Frauen : Caroline und Pauline*. Frankfurt am Main : Insel 1979.

KERSTING, Christa. *Die Genese der Pädagogik im 18. Jahrhundert. Campes »Allgemeine Revision« im Kontext der neuzeitlichen Wissenschaft*. Berlin : Deutscher Studien Verlag 1992.

LABOUVIE, Eva. *Andere Umstände. Eine Kulturgeschichte der Geburt*. Köln : Böhlau 2000.

LACHMUND, Jens et Gunnar STOLLBERG. « Zur medikalen Kultur des Bildungsbürgertums um 1800. Eine soziologische Analyse anhand von Autobiographien »,

Jahrbuch des Instituts für Geschichte der Medizin der Robert Bosch Stiftung 6 (1989), p. 163-184.

LACHMUND, Jens et Gunnar STOLLBERG. *Patientenwelten. Krankheit und Medizin vom späten 18. bis zum frühen 20. Jahrhundert in Spiegel von Autobiographien*. Opladen : Leske + Budrich 1995.

LANDES, Joan, *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*. Ithaca : Cornell University Press 1988.

LEE, Robert. *Population growth, economic development, and social change in Bavaria, 1750-1850*. New York : Arno Press 1977.

LETT, Didier, et Marie-France Morel. *Une histoire de l'allaitement*. Paris : La Martinière 2006.

LINDEMANN, Mary. *Medicine and Society in Early Modern Europe*. 2ème édition. Cambridge : Cambridge University Press 2010.

LINDEMANN, Mary. *Health & Healing in Eighteenth-century Germany*. Baltimore : Johns Hopkins University Press 1996.

LINDEMANN, Mary. « Maternal Politics : The Principles and Practice of Maternity Care in Eighteenth-Century Hamburg », *Journal of Family History*, vol. 9, no 1 (1984), p. 44-63.

LINDEMANN, Mary. « Love for Hire : The Regulation of the Wet-Nursing Business in Eighteenth-Century Hamburg », *Journal of Family History*, vol. 6, no 4 (1981), p. 379-395.

LORENZ, Maren. « „...als ob ihr ein Stein aus dem Leibe kollerte...“ Schwangerschaftswahrnehmungen und Geburtserfahrungen von Frauen im 18. Jahrhundert » dans *Körper-Geschichten*, sous la dir. de Richard van Dülmen. Frankfurt am Main : Fischer 1996, p. 99-121.

MOREL, Marie-France. « L'amour maternel : aspects historiques », *Spirale*, vol. 18, no 2 (2001) p. 29-55.

MÜLLER, Chantal, « Krankheit und Gefährdung im *Journal* von Valérie Thurneysen-Faesch » dans *Tugend, Vernunft und Gefühl. Geschlechterdiskurse der Aufklärung und weibliche Lebenswelten*, sous la dir. de Claudia Opitz, Ulrike Weckel et Elke Kleinau. Münster *et al.* : Waxmann 2000, p. 127-143.

MÜNCH, Paul. (Ed.) *„Erfahrung“ als Kategorie der Frühneuzeitgeschichte*. München : Oldenbourg 2001.

OPITZ, Claudia. « Plicht-Gefühl. Zur Codierung von Mutterliebe zwischen Renaissance und Aufklärung » dans *Kulturen der Gefühle in Mittelalter und Früher Neuzeit*, sous la dir. de

Ingrid Kasten, Gesa Stedman et Margarete Zimmermann. Stuttgart : J. B. Metzler 2002, p. 154-170.

PERRY, Ruth. « Colonizing the Breast : Sexuality and Maternity in Eighteenth-Century England », *Journal of the History of Sexuality*, vol. 2, no 2 (1991), p. 204-234.

POLLOCK, Linda. *Forgotten Children. Parent-child relations from 1500 to 1900*. Cambridge et al.: Cambridge University Press 1983.

ROBBINS, Hollis. « A Menstrual Lesson for Girls : Maria Edgeworth's 'The Purple Jar' » dans *Menstruation. A Cultural History*, sous la dir. de Andrew Shail et Gillian Howie. Basingstoke : Palgrave Macmillan 2005, p. 213-224.

SCHMID, Pia. « „O, wie süß lohnt das Muttergefühl!“ Die Bestimmung zur Mutter in Almanachen für das weibliche Publikum um 1800 » dans *Tugend, Vernunft und Gefühl. Geschlechterdiskurse der Aufklärung und weibliche Lebenswelten*, sous la dir. de Claudia Opitz, Ulrike Weckel et Elke Kleinau. Münster et al. : Waxmann 2000, p. 107-125.

SCHIEBINGER, Londa. « Why Mammals are Called Mammals : Gender Politics in Eighteenth-Century Natural History », *The American Historical Review*, vol. 98, no 2 (1993), p. 382-411.

SCHLUMBOHM, Jürgen. « The School of Life. Reflections on Sozialisation in Preindustrial Germany » dans *Childhood and Children's Book in Early Modern Europe*, sous la direction de Andrea Immel et Michael Witmore. New York : Taylor and Francis 2006, p. 305-327.

SCHULZE, Winfried : « Ego-Dokumente: Annäherung an den Menschen in der Geschichte? Vorüberlegungen für die Tagung „EGO-DOKUMENTE » dans *Ego-Dokumente. Annäherung an den Menschen in der Geschichte*, sous la direction de Winfried Schulze. Berlin : Akademie 1996, p. 11-30.

STRÄTER, Karin. *Frauenbriefe als Medium bürgerlicher Öffentlichkeit. Eine Untersuchung anhand von Quellen aus dem Hamburger Raum in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts*. Frankfurt am Main et al. : Peter Lang, 1991.

STOLBERG, Michael. « Die wundersame Heilkraft von Abführmittel. Erfolg und Scheitern vormoderner Krankheitsbehandlung aus der Patientensicht », *Würzburger medizinhistorische Mitteilungen*, vol. 22 (2003), p. 167-177.

STOLBERG, Michael. *Homo patiens. Krankheits- und Körpererfahrung in der Frühen Neuzeit*. Köln et al. : Böhlau 2003.

SUSSMAN, George D. *Selling Mother's Milk. The Wet-Nursing Business in France. 1715-1914*. Urbana, Chicago, London : University of Illinois Press 1982.

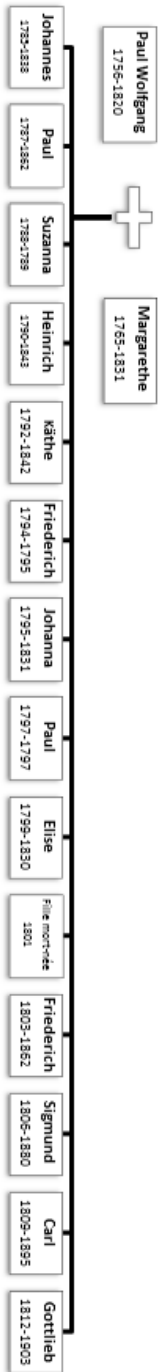
TOPPE, Sabine. *Polizey und Geschlecht. Der obrigkeitsstaatliche Mutterschaft-Diskurs in der Aufklärung*. Weinheim : Deutscher Studien-Verlag 1999.

TREPP, Anne-Charlotte. *Sanfte Männlichkeit und selbständige Weiblichkeit. Frauen und Männer im Hamburger Bürgertum zwischen 1770 und 1840*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1996.

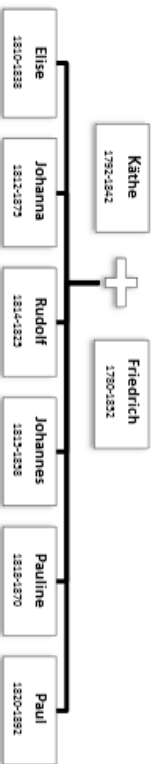
WUNDER, Heide. *He ist the Sun, She Is the Moon. Women in Early Modern Germany*. Cambridge et London : Harvard University Press 1998. [„Er ist die Sonn‘, sie ist der Mond“ Munich : Beck’sche Verlagsbuchhandlung 1992].

WUNDER, Heide. « Frauenmilch – Muttermilch. Eine Geschichte aus dem 18. Jahrhundert » dans *Geschichte in Geschichten. Ein historisches Lesebuch*, sous la dir. de Barbara Duden, Karen Hagemann, Regina Schulte et Ulrike Weckel. Frankfurt am Main : Campus Verlag 2003, p. 295-305.

Les époux Merkel et leurs enfants



Les époux Roth et leurs enfants



Annexe 1 : Tableaux généalogiques

